

370.6244 S233L c.1
Saint-Albin, Alexandre-Denis
Les livres, penesours et la
R.W.B. JACKSON LIBRARY

0156 CIR



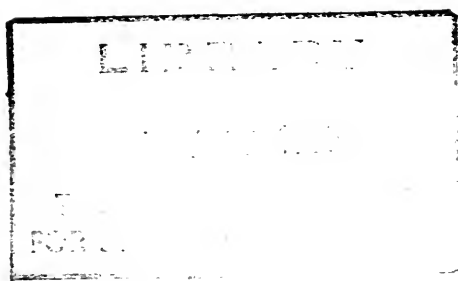
3 0005 02031 4459

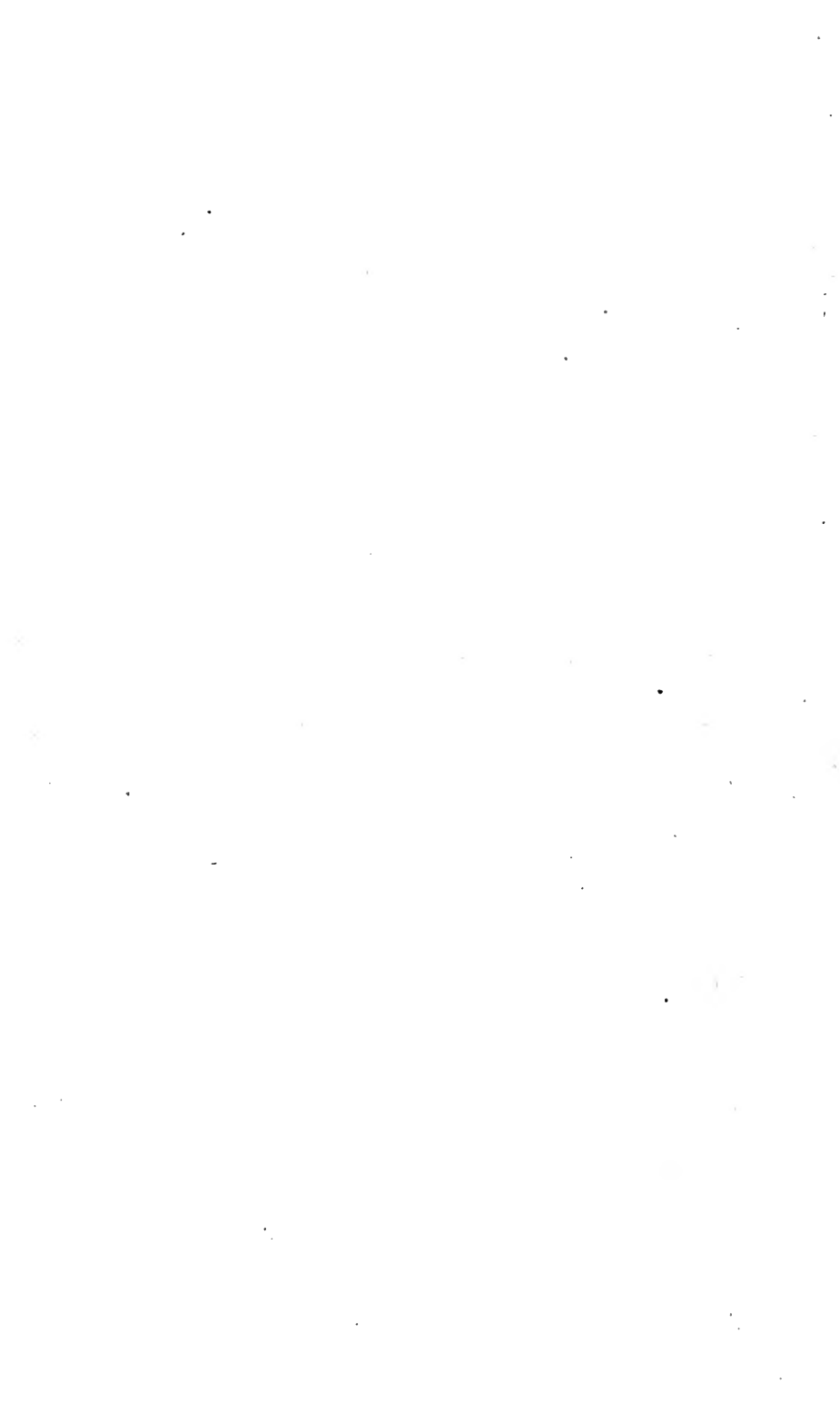
THE LIBRARY

The Ontario Institute
for Studies in Education

Toronto, Canada







LES
LIBRES PENSEUSES

ET LA
LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

MÉMOIRE A NN. SS. LES EVÊQUES DE FRANCE

PAR
ALEX. DE SAINT-ALBIN

*Captivas ducunt mulierculas oneratas
peccatis, quæ ducuntur variis desideriis :
semper discentes, et nunquam ad scien-
tiam veritatis pervenientes.*

II Tim., III, 6, 7.

Ils traînent après eux comme captives des
créatures chargées de péchés et possédées
de plusieurs passions. Ces femmes appren-
nent toujours et n'arrivent jamais à la con-
naissance de la vérité.

PARIS
F. WATTELIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

19, RUE DE SÈVRES, 19

M DCCC LXVIII

LES

LIBRES PENSEUSES

ET LA

LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

DU MÊME AUTEUR.

LE PAPE ROI DE NOS AMES. 1 vol. in-18 jésus.

PIE IX. 1 vol. in-8° avec cette épigraphe : *Qui male dixerit Tibi, sit ille maledictus et qui benedixerit Tibi, benedictionibus repleatur* (GEN., XXVII, 29); portrait et fac-simile. 2^e édit. revue et considérablement augmentée.

MADAME LA DUCHESSE DE PARME (1819-1864). 1 vol. in-18 jésus avec cette épigraphe : *Florete flores quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam* (ECCLE., XXXIX, 19); portrait et fac-simile.

NOTICE SUR LE R. P. DE RAVIGNAN. Broch. in-18 jésus.

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE A PROPOS DES DROITS TEMPORELS DU PAPE. In-8° (*épuisé*).

L'EUROPE CHRÉTIENNE EN ORIENT. In-8°.

DE L'IDOLATRIE DE LA CHAIR. In-8° (*épuisé*).

LES FRANCS-MAÇONS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES. 2^e édit. revue, considérablement augmentée et suivie des Actes apostoliques de Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII et Pie IX. 1 vol. in-8°.

LA CHANSON DE ROLAND. Traduction du poème de Théroulde. 1 vol. in-18 jésus.

Sous presse :

LE PAPE SANS ROME ET ROME SANS LE PAPE. In-8°.

HISTOIRE DE MARIE-CHRISTINE DE SAVOIE, REINE DE NAPLES (1812-1836), composée à Rome sur les pièces du procès de béatification. 1 vol. grand in-8° avec un beau portrait gravé sur acier par Mercuri.

En préparation :

LA LÉGENDE DE LA MORT.

HISTOIRE DE SAINT DENIS, ÉVÊQUE DE PARIS.

LES
LIBRES PENSEUSES

ET LA
LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

MÉMOIRE A NN. SS. LES ÉVÊQUES DE FRANCE

PAR
ALEX. DE SAINT-ALBIN

*Captivas ducunt mulierculas oneratas
peccatis, quæ ducuntur variis desideriis
semper discentes, et nunquam ad scientiam
veritatis pervenientes.*

II TIM., III, 6, 7.

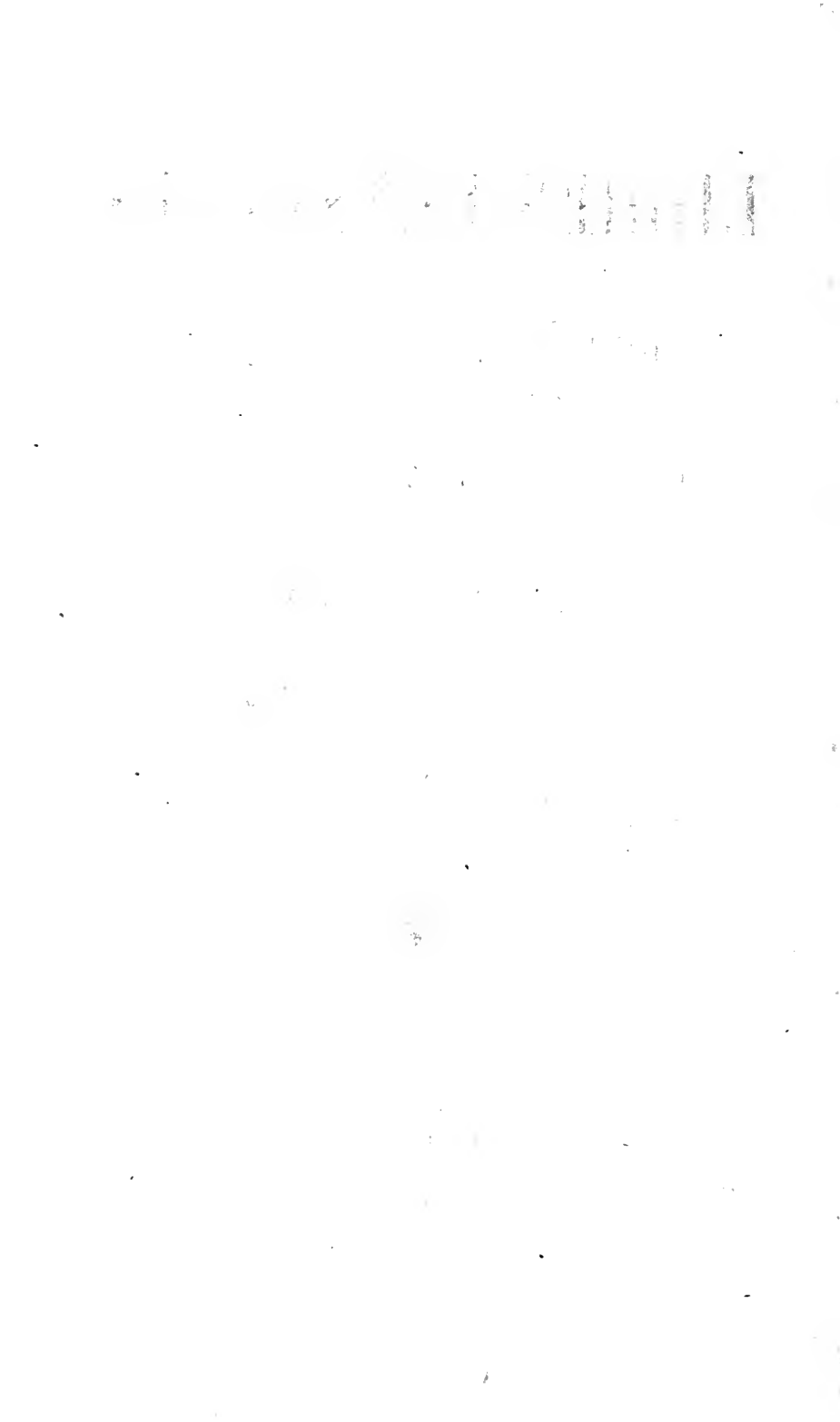
Ils traînent après eux comme captives des
créatures chargées de péchés et possédées
de plusieurs passions. Ces femmes appren-
nent toujours et n'arrivent jamais à la con-
naissance de la vérité.



PARIS
F. WATTELIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

19, RUE DE SÈVRES, 19

M DCCC LXVIII



LES

LIBRES PENSEUSES

ET LA

LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

MESSEIGNEURS,

Il semble que le cri d'alarme que vous venez de jeter comme d'une seule voix, et qui a ému, dans la France entière, les esprits soumis à la divine autorité de l'Église et les révoltés, il semble que ce cri des sentinelles d'Israël, dont l'écho retentit dans tout le monde chrétien, ne laisse plus aux simples fidèles d'autre devoir que celui d'éviter les périls que votre vigilance leur signale, et qu'il leur convienne de se taire quand la voix des pères de la société chrétienne retentit avec tant d'éclat.

Et pourtant, il y a cinquante ans, un laïque osait, quoi qu'il fût l'apologiste le plus humble comme il était le plus puissant que la Vérité ait jamais rencontré parmi les laïques, écrire un livre sur ce grand sujet de l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. Où cependant trouver dans toute la doctrine chrétienne une seule vérité qui n'effraye par sa grandeur tout

esprit chrétien ? Mais où en trouver une seule qui n'attire invinciblement par son ineffable beauté tout cœur chrétien ? Joseph de Maistre osait donc parler du Pape, et il commençait en annonçant l'étonnement que son entreprise allait causer : « Il pourra paraître surprenant qu'un homme du
« monde s'attribue le droit de traiter des questions qui, jus-
« qu'à nos jours, ont semblé exclusivement dévolues au
« zèle et à la science de l'ordre sacerdotal. » Et il ajoutait :
« J'espère néanmoins qu'après avoir pesé les raisons qui
« m'ont déterminé à me jeter dans cette lice honorable, tout
« lecteur de bonne volonté les approuvera dans sa con-
« science et m'absoudra de toute tache d'usurpation (1). »

Un exemple cherché si haut n'est-il pas plutôt fait pour me confondre que pour me justifier ? Mais si haut qu'il soit dans l'ordre du génie, je l'ai trouvé tout à côté de moi dans l'ordre de la hiérarchie. Ce sublime apologiste n'était qu'un laïque, un *clérical* comme on ne disait pas encore en ce temps-là et comme on dit aujourd'hui, car il a bien fallu, après que des *Catholiques sincères* se sont établis juges des ministres du Seigneur, juges des Évêques, juges du Pape, il a bien fallu distinguer par un nom nouveau les Catholiques qui veulent demeurer toujours et en tout unis et soumis au sacerdoce, particulièrement à l'Épiscopat, mais surtout à l'Évêque des Évêques. Ce nom que l'ennemi leur jetait comme une injure, les Catholiques soumis l'ont accepté comme un titre de gloire. « Toutes les fois », disait un illustre laïque qu'on n'appelait point *clérical*, mais *jésuite*, car il y a de cela vingt-quatre ans, — « toutes les fois qu'une injure portera à la fois
« sur l'Église et sur moi qui suis son humble enfant, cette
« injure, je l'accepterai et j'en serai fier (2). » Ainsi font aujourd'hui les laïques qui s'entendent appeler *cléricaux*.

Ce titre, un grand Évêque le leur confirme, et il leur dit

(1) Discours préliminaire, § 1^{er}.

(2) M. LE COMTE DE MONTALEMBERT. Chambre des Pairs, 21 mai 1844.

en même temps les obligations et les droits qu'un tel titre emporte avec lui :

« Le monde laïque, ce qui veut dire le monde émancipé
 « de Jésus-Christ et de l'Église, le monde laïque a résolu
 « d'humilier, d'anéantir la puissance ecclésiastique. Après
 « tant d'autres appellations outrageuses à l'adresse des
 « hommes de foi, des hommes de bien, la suprême injure
 « aujourd'hui c'est de les qualifier du nom de *cléricaux*.....
 « Il est vrai, ce qui paraît le comble de l'audace, les honnêtes
 « gens acceptent ce mot, ils s'en parent, ils s'en honorent.
 « Les honnêtes gens ont raison. Chrétiens, vous êtes tous
 « entrés en participation de la sainte cléricature. Car, la clé-
 « ricature n'est que la première initiation aux saints Ordres.
 « Or, l'Apôtre saint Pierre, le chef de la hiérarchie ecclésias-
 « tique, n'hésite point à vous dire à tous que vous êtes une
 « race d'élite, un sacerdoce royal, une nation sainte, un
 « peuple acquis, dont la fonction est d'annoncer la grandeur
 « de Celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable
 « lumière (1). Puis donc que votre baptême vous confère
 « une Royauté et un Sacerdoce mystique, vous n'avez point
 « à repousser la qualification qu'on vous inflige (2).....

Nous sommes donc *tous entrés en participation de la sainte cléricature*, comme dans une armée tous ceux qui combattent à leur rang et sous la conduite de leurs chefs légitimes sont entrés en participation de la défense de la patrie. Et le plus

(1) I PETR., II, 9.

(2) MGR L'ÉVÊQUE DE POITIERS. *Homélie prononcée dans l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux, pour la fête d'inauguration de la statue de Notre-Dame d'Aquitaine, 19 mars 1863.*

Mgr l'Évêque de Poitiers avait déjà dit :

« Quand je vois la langue de mon pays se dépraver jusqu'à changer en titre d'insulte et de dédain cette première initiation sacerdotale et royale qui s'appelle la cléricature, et que les vocabulaires avaient longtemps donnée comme synonyme du savoir et de l'instruction libérale, je me sens épris d'une immense pitié pour une génération dont les sommités mêmes peuvent descendre à un pareil abaissement et se montrer coupables d'un tel oubli de respect envers ce que tous les peuples ont eu de plus sacré. » *Instruction pastorale sur la parole de S. Jean : ET IL Y A BEAUCOUP D'ANTECHRISTS. Carême de 1863.*

grand capitaine porte encore avec fierté ce nom de soldat qui est le nom du moindre des combattants de l'armée. Et le dernier soldat, que le sacrifice de sa vie fait l'égal de celui qui a le commandement suprême, sait bien cependant qu'il ne lui appartient d'exercer aucun contrôle ni de donner aucun avis sur les opérations militaires où sa vie est engagée. Mais si, ayant eu quelque temps le regard fixé sur un point de l'horizon, il a découvert la marche secrète de l'ennemi, c'est son devoir de se présenter, malgré la bassesse de sa condition, au milieu de l'assemblée des chefs et de leur révéler ce qu'il a vu. Il doit parler librement et hardiment devant eux, quand son silence serait une trahison véritable.

Je ne viens pas faire autre chose. Et l'exemple fameux que j'invoquais tout à l'heure dépasse de beaucoup les besoins de ma justification. Je ne viens traiter ici aucun point de doctrine ni exposer mes sentiments et mes pensées. Je viens tout simplement raconter ce que j'ai vu, révéler les mouvements d'un ennemi dont la perfidie n'a d'égales que sa haine et sa rage, d'un ennemi qui prend tous les déguisements et tous les masques pour accomplir ce qu'il a juré, c'est-à-dire pour ruiner la société chrétienne et ne pas laisser pierre sur pierre dans la cité de Dieu.

I

LA TRADITION VOLTAIRIENNE.

La tentative à laquelle nous assistons en ce moment, contre l'éducation chrétienne de la femme, n'est point un fait isolé.

« Semblable, dit Joseph de Maistre, semblable à cet insecte, « le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la ra-

« cine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son
« *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société,
« les femmes et les jeunes gens; il les imbibe de ses poisons,
« qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre (1). » La
suite de cet écrit fera voir les fils de Voltaire toujours fidèles
à cette funeste tradition.

C'est contre la femme et contre la jeunesse, contre l'en-
fance elle-même, qu'ils ont formé cette *Ligue de l'enseigne-
ment* que j'ai à faire connaître. Mais avant de dire la compo-
sition de la Ligue, son action, ses espérances, je dois révéler
son origine, encore bien moins connue que la Ligue elle-
même. Et pour cela il me faut parler d'une secte qui, con-
temporaine de celles des Saint-Simoniens et des Phalansté-
riens, a su paraître encore plus ridicule que celles-ci, *l'Église
catholique française* de l'abbé Châtel.

II

L'ÉGLISE DE L'ABBÉ CHATEL ET LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT.

Nous nous endormons sur la foi du proverbe qui nous as-
sure que *le ridicule tue en France*. Il semble cependant que
jamais l'esprit français n'ait manié l'arme du ridicule avec
plus de puissance qu'il y a vingt ans contre les Phalanstériens,
et il y a trente-cinq ans contre les Saint-Simoniens. Et pour-
tant les Phalanstériens ne sont point morts et les Saint-Simo-
niens sont tout-puissants.

L'Église catholique française est-elle morte? Oui, si l'on
ne prend garde qu'à sa hiérarchie disparue, à sa liturgie ou-

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, IV^e entretien. — 6^e édit., tom. I^{er}, p. 241 et 242.

blée, à ses temples fermés pour cause de faillite, à ses réunions interdites pour « outrages envers la morale publique » et les bonnes mœurs », à son nom même qu'on ne prononce plus. Mais l'*Eglise catholique française* n'était qu'un faux nom et un déguisement de la Franc-Maçonnerie.

Ayant écrit contre les Francs-Maçons un livre qu'ils ont appelé un « réquisitoire haineux et mensonger (1) », je suis, je dois être suspect de préoccupation et de prévention quand je dis : Ne vous arrêtez pas à tous ces noms dont on s'affuble pour n'être pas reconnu ; la *Ligue de l'enseignement* n'est point une association nouvelle, c'est la Franc-Maçonnerie ; la *Coopération* n'est point un nouveau système de société, organisé pour que l'ouvrier tire un plus grand profit de son travail, c'est la Franc-Maçonnerie ; l'*Alliance religieuse universelle* n'est pas l'alliance nouvelle de tous ceux qui ont une foi, c'est la conjuration de tous les ennemis de la foi chrétienne, c'est la Franc-Maçonnerie ; l'*Eglise catholique française* n'est point une secte nouvelle il y a trente ans et aujourd'hui éteinte, c'est la Franc-Maçonnerie déjà bien ancienne il y a trente ans et aujourd'hui plus vivante et plus vigoureuse que jamais. Je n'ai pas le droit, malgré ma sincérité, d'être cru sur parole. Mais j'ai le droit d'être écouté quand j'ajoute : Soulevez les masques, et reconnaissez les Francs-Maçons !

« Les cléricaux, disent-ils, voient partout l'œuvre de la

(1) J'ai mis, il y a six ans, les Francs-Maçons au défi de signaler dans mon livre « un seul mensonge », puisque ce mot leur plaît, une seule inexactitude. Ce défi, je l'ai renouvelé il y a trois ans, je l'ai renouvelé une seconde fois il y a six mois, je le renouvelle une troisième fois ici. Il n'a pas encore été relevé : le sera-t-il enfin ?

Et pourtant j'aurais eu le droit d'écrire à la première page de ce livre sur les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes les paroles que Clément d'Alexandrie adressait aux païens :

« Je dirai ouvertement ce que vous cachez, les obscénités de vos mystères et de « votre Religion, et je ne rougirai pas de découvrir ce que vous ne rougissez pas « d'adorer, la naissance infâme de votre Vénus et vos fêtes de Cybèle et d'Atys, « et vos Corybantes, et l'inceste de Jupiter avec Cérès et ensuite avec Proserpine, etc. » *Exhortation aux Gentils.*

« Franc-Maçonnerie, et nous ne devons regretter qu'une chose, c'est qu'ils n'aient pas plus souvent raison (1). » Le présent écrit va, je l'espère, diminuer leurs regrets.

L'*Eglise catholique française* s'est constituée à l'heure même où le Saint-Simonisme et le Fourierisme tentèrent de passer du domaine des idées dans celui des faits. Les hommes qui craignent toujours de se voir obligés à quelque effort pour le salut de la société menacée, comptèrent sur la rivalité de ces charlatans qui ne pouvaient manquer de s'entre-déchirer et de s'entre-détruire (2)? Mais la rivalité n'était qu'apparente et le concert était réel. Tous les hommes qui composent une foule n'ont pas le même tempérament d'esprit : quelques-uns sont hardis, d'autres sont timides, « ceux d'entre deux », comme dit Pascal (3), forment le plus grand nombre. A ceux-là on promet hautement *la réhabilitation de la chair*, aux derniers *l'attraction passionnelle* (sous un voile bien transparent cela veut tout dire). Aux timides, aux peureux, que la peur fait crédules, on promet une chimère qui est toujours la même et qui leur paraît toujours nouvelle, la conciliation de ce qui est inconciliable, de la foi religieuse avec le libertinage d'esprit, du principe de l'autorité avec le principe de la révolte, et on leur dit : Vous aurez une religion, — vous êtes accoutumés de croire qu'il en faut une, — vous aurez une religion qui ne sera qu'à vous seuls et qui ne vous tiendra plus soumis à un prêtre étranger ; mais comme vous êtes accoutumés de croire aussi qu'il ne peut pas y avoir une vérité pour les Français, une autre pour les Allemands, une autre pour les Espagnols, ce sera toujours la vérité universelle, la vérité catholique, ce sera toujours la Religion catholique, l'Eglise catholique, ce sera l'*Eglise catholique française* ! (4)

(1) *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 476.

(2) Voir les *Pièces justificatives*, I.

(3) *Pensées*, Art. III, § 18. — 2^e édit., Havet, t. I^{er}, p. 44.

(4) C'est ainsi que M. Cabet, s'il m'en souvient bien, nommait *Nouveau Chris-*

Et les gens simples ne devaient voir, on l'espérait du moins, dans cette nouveauté religieuse, qu'un affranchissement de l'autorité de l'Evêque de Rome, — ce qui était peu de chose, tant d'attaques dans ces derniers siècles contre la divine autorité du Vicaire de Jésus-Christ nous avaient préparés en France à de telles déclarations d'indépendance! — et la substitution de la langue vulgaire à cette langue de l'Eglise qui unit dans la prière les Catholiques de tous les lieux et de tous les temps, c'est-à-dire tous les enfants fidèles du Père commun de tous les hommes. Mais pour le fond de la Religion, rien ne semblait changé.

La révolution était complète cependant. La doctrine de l'Eglise catholique était remplacée par les doctrines qui en sont la contradiction, par les doctrines de la Franc-Maçonnerie qui dit avec Voltaire : *Ecrasons l'Infâme*, l'Eglise de Jésus-Christ. Le Vicaire primatial de l'Eglise catholique française, c'est-à-dire celui qui tenait la première place après le Primat, après l'abbé Châtel, comme le Vicaire général tient après l'Evêque la première place dans le diocèse, M. Bandelier écrivait : « Les fondateurs de la Franc-Maçonnerie avaient nécessairement compris Dieu comme nous le comprenons, puisqu'ils l'ont appelé le Grand Architecte de l'Univers (1). » Et il développait avec complaisance cette pensée.

Mais il n'en ferait pas l'aveu, que cette conformité de doctrines ressort de tous les enseignements de l'*Eglise catholique française*. Celle-ci, comme la Franc-Maçonnerie, ne croit qu'à la souveraineté de la Raison. « Toutes nos croyances, » dit le Primat lui-même, toutes nos croyances sont fondées « sur la Raison; toutes se démontrent! (2) » Où la Raison

tianisme la chose sans nom qu'il essaya de fonder. Aujourd'hui cette désignation serait bien compromettante.

(1) *La Religion naturelle, Revue dominicale des doctrines et des progrès de l'Eglise Catholique française*. Numéro du 18 juin 1843, p. 517.

(2) *La Religion naturelle*. Numéro du 18 décembre 1842, p. 99.

suffit, à quoi peut servir la Révélation? On en retient le nom cependant : un nom bien accrédité peut toujours servir à quelque chose, il peut servir, par exemple, de passe-port à l'erreur. On ne rejette donc pas la Révélation : mais la Révélation n'est plus autre chose que l'intelligence de l'homme appliquée à l'étude des grandes lois de la vie éternelle et universelle (1). Quel Franc-Maçon ne souscrirait à cette définition-là (2)?

(1) C'est le Vicaire primatial qui dit cela en un peu plus de mots :

« L'ignorance vient-elle de Dieu ? Dieu a doué l'homme d'intelligence que nous définissons : l'aptitude à apprendre par l'étude les lois qui régissent toutes les manifestations de la vie éternelle et universelle. Le livre qui contient toutes ces lois est toujours devant ses yeux, il n'a qu'à lire et méditer pour savoir. Ce livre est infaillible, il contient toute la vérité et rien que la vérité. Est-ce la faute de Dieu si l'homme, refusant de lire ce livre, reste dans l'ignorance ou s'il prétend mieux s'instruire dans d'autres livres remplis d'erreurs ? Un enfant bien doué par l'auteur de la Nature s'amuse à l'école au lieu d'étudier, ou il préfère les contes du *Petit-Poucet*, de *Barbe-Bleue*, du *Chaperon rouge*, à ses auteurs classiques : est-ce la faute de l'instituteur si à la fin de l'année scolastique il ne sait rien, ou s'il ne sait que des contes inutiles ? » *La Religion naturelle*. Numéro du 2 juillet 1843, p. 547 et 548.

Le Petit-Poucet, *Barbe-Bleue* et *le Chaperon rouge* représentent ici l'Ancien et le Nouveau Testament, les Livres Saints de la Loi ancienne et de la Loi nouvelle. Voilà le masque soulevé : qui ne reconnaîtrait la Franc-Maçonnerie ?

(2) Il y souscrirait lui-même, le matérialiste qui ose écrire :

« Que les temps sont changés ! Jadis l'Université tout entière n'était qu'une énorme et impitoyable faculté de théologie. Les professeurs, prêtres redoutables et quinteux, regardaient la Croix comme plan dernier des marches de l'intelligence. La philosophie, prudemment métaphysique, n'osait éclairer ses brouillards qu'aux lueurs infernales — quelquefois bleues — de la Révélation. » *La Pensée nouvelle*. Numéro du 5 janvier 1868, p. 265.

M. Francisque Sarcy, dans un journal qui n'est pourtant pas des plus avancés parmi les journaux révolutionnaires, recommande ainsi la *Pensée nouvelle* :

« Me sera-t-il permis de recommander aux personnes que les doctrines matérialistes intéressent un journal spécial qui les défend avec beaucoup de jeunesse et de verve, la *Pensée nouvelle*, feuille hebdomadaire qui ne coûte que sept francs par an ? (Paris, rue des Noyers, 31.) Savez-vous bien que ce petit journal, qui est matérialiste et athée jusqu'en la moelle des os, qui ne parle que de philosophie de la première à la dernière ligne, est arrivé à un tirage de deux millions d'exemplaires, et cela sans réclames, sans noms attirants sur le prospectus, sans scandales d'aucune sorte. Nous voilà loin des trois ou quatre cents pignoufs dont parle M. Veuillot d'un ton de raillerie si méprisante. » *L'Epoque*, 23 janvier 1868.

Un journal est matérialiste et athée jusqu'en la moelle des os, et on ne voit pas là de scandale !

M. Francisque Sarcy, qui donne l'adresse du journal et le prix de l'abonnement

Mais en disant cela je ne prends pas garde que celui qui donne de la Révélation cette définition bien nouvelle dans l'Eglise *catholique*, est lui-même Franc-Maçon. Le Vicaire primatial de l'*Eglise catholique française* est en même temps Secrétaire. Titulaire de la R. L. des *Amis de la vertu* (1). L'abbé Châtel, le Primat de l'Eglise catholique française, était-il constitué en dignité dans la Maçonnerie symbolique, c'est-à-dire dans la Maçonnerie avouée, ou dans la Maçonnerie chapitrale, c'est-à-dire dans la Maçonnerie occulte ? Je l'ignore ; mais il appartenait à la Franc-Maçonnerie. La *Revue dominicale de l'Eglise catholique française* publie le programme d'une « Soirée maçonnique, dramatique et philanthropique », et j'y vois que cette solennité qui devait finir par un « intermède orné de rebus nouveaux, composé et exécuté par M. Odry, artiste du théâtre des Variétés », devait s'ouvrir par « un discours sur la Philanthropie, par le F. abbé Châtel, Primat de l'Eglise française (2) ». Les autres rédacteurs de la *Revue dominicale de l'Eglise catholique française* sont pareillement Francs-Maçons.

Je laisse les hommes et je reviens aux doctrines. Vous avez déjà pu voir combien ce nom de *Grand Architecte de l'Univers* donné à Dieu] plaît à ces étranges catholiques. Comment ne leur plairait-il pas ce nom qui est la négation hon-

oublie de dire le prix du numéro ; la chose en vaut cependant la peine, quand il s'agit d'un journal de propagande.

Prix du numéro du journal matérialiste et athée jusqu'en la moelle des os : DIX CENTIMES.

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 12 novembre 1842, p. 31.

(2) *La Religion naturelle*. Numéro du 6 novembre 1842, p. 15. Toute cette page 15 de la *Revue dominicale* forme comme une affiche de théâtre et brille par l'habileté de ses dispositions typographiques combinées pour donner aux abonnés de la *Revue dominicale* la plus séduisante idée de la « Soirée maçonnique, dramatique et philanthropique ». Elle annonce en gros caractères que

LES MAÇONS SERONT EN COSTUME.

En quel costume devait être le F. Abbé Châtel, Primat de l'Eglise française ? En costume de Franc-Maçon, ou en costume de Primat ?

teuse, hypocrite, mais la négation calculée du nom de Créateur que nous donnons à Dieu? « Nous distinguons en « Dieu, disent-ils, la puissance que nous définissons : *l'ac-*
tion éternellement et universellement conservatrice et ré-
paratrice de tout ce qui est (1). » Si la puissance de Dieu n'est que conservatrice et réparatrice, si elle n'est pas créatrice, la matière est créée, elle est éternelle. Ils ont bien vu cette conséquence et ils l'ont acceptée. Après avoir attaqué notre foi, ils ajoutent :

«.... La vérité doit raisonner autrement.

« Elle dit : Tout ce qui est est éternel ; donc Dieu, ou la *vie*
éternelle et universelle a toujours été unie à la matière éternelle et universelle ; et raisonnant de la même manière
 « pour l'homme, elle dit : Puisque tout est éternel, l'homme,
 « qui est la manifestation privilégiée de Dieu, est éternel ;
 « or, les lois de Dieu étant uniformes pour les espèces et
 « les individus, donc, parce que l'homme est aujourd'hui
 « matériellement manifesté, sa manifestation sera éternelle-
 « ment matérielle (2). »

Ainsi Dieu n'est plus la souveraine Puissance, le Créateur du monde ; et, quoique, pour tromper les esprits simples, on le salue encore du nom de Grand Architecte de l'Univers, il n'est plus la souveraine Intelligence, puisqu'il n'est plus qu'un Dieu impersonnel. Il est le Grand Tout, c'est-à-dire qu'il n'est rien. Cependant — je l'ai déjà dit, je l'ai déjà répété, mais je ne le répéterai jamais assez — pour ne pas nous froisser dans les vieilles habitudes de notre langage, on retient encore les mots en repoussant les réalités. On ne veut plus du Créateur, parce qu'on ne sait pas d'autre moyen d'échapper à l'insupportable autorité du Créateur sur sa créature ; mais on parle toujours de Dieu et de ses lois, on parle même de sa justice et de sa bonté, et il semble

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 4 juin 1843, p. 491.

(2) *Ibid.* Numéro du 30 juillet 1843, p. 610.

que ces mots-là doivent tout perdre, ou plutôt tout sauver, et que l'attrait de la bonté de Dieu soit invincible. Mais on définit sa justice et sa bonté en même temps qu'on les nomme, et par un art infernal on nie ce qu'on proclame. On « dit que « Dieu est bon précisément parce qu'il est juste, d'une justice *universelle, éternelle, invariable, mathématique* » (1)! L'homme essayera-t-il de fléchir une justice invariable et inflexible? Implorera-t-il la pitié d'une loi mathématique?

Où la cause et l'effet ne sont plus que des mots qui n'ont point de sens et tous les faits se succèdent au hasard et sans aucun lien les uns avec les autres, ou il faut reconnaître qu'une telle idée de la bonté de Dieu doit rompre tous les rapports de l'homme avec un Dieu dont la bonté n'est que l'autre nom d'une justice invariable et mathématique. Ils ont encore vu cette conséquence et ils l'ont encore acceptée. Après avoir « démontré l'absurdité de demander à Dieu « le changement de température », ils « généralisent leur « proposition en établissant que tout culte de demande est « absurde » (2).

Ainsi la *Religion naturelle* exclut la prière. Si les Catholiques, — j'entends les Catholiques soumis à l'Église Apostolique et Romaine, — si les Catholiques osaient dire seulement qu'après le triomphe de ces dévots adorateurs de la Nature s'éteindrait bientôt la voix qui depuis le commencement des jours monte de la terre au Ciel, les Catholiques

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 9 juillet 1843, p. 562.

Ce n'est pas moi, c'est la *Revue dominicale* qui souligne.

Elle avait déjà défini la justice de Dieu par le même mot dont elle se sert pour définir sa bonté. La justice divine n'est pour ces Francs-Maçons que la *distribution mathématique de la vie et des moyens de conservation dans tous les êtres, selon les lois qui régissent les espèces et les individus*. (Numéro du 26 février 1843, p. 258.) Ce mot n'est donc pas dit par inadvertance, il est l'expression exacte de leur doctrine.

(2) « 1^o Parce qu'il suppose la non-existence de lois mathématiques invariables « pour régir toutes les manifestations de la vie, etc. » *La Religion naturelle*. Numéro du 2 juillet 1843, p. 515 et 546.

On voit qu'ils tiennent à ces deux mots. Leur Dieu est une machine éternelle sans doute, mais ce n'est pourtant qu'une machine.

Ils avaient déjà dit la même chose dans le numéro du 25 juin 1843, p. 533 et 534.

seraient accusés de calomnie par ceux-là mêmes qui ne craignent point de dire : « Tout culte de demande est absurde ! »

J'ai paru sans doute m'arrêter trop longtemps à l'*Église catholique française* et à ses doctrines, mais cette conclusion que vous venez d'entendre me justifie assez. Cette conclusion n'est pas une curiosité de l'histoire de la première moitié de ce siècle, elle n'est point particulière à une secte disparue. C'est le mot d'ordre de la Conjuraison formée contre la société chrétienne : rompre toutes les relations entre la terre et le Ciel. On dit à l'homme : Ne demande rien à un Dieu toujours sourd à tes prières, car sa justice est invariable et mathématique comme le mouvement d'une machine impitoyable; ne demande rien, tout culte de demande est absurde ! Et on dit en même temps à Dieu : « Retirez-vous de nous ! » — car attachés à cette idée grossière d'une justice invariable et mathématique, ils se sont « imaginé que le « Tout-Puissant ne pouvait rien, quoique ce fût lui qui eût « comblé de biens leurs maisons (1). — Retirez-vous de nous ! « Nous ne voulons point connaître vos voies ! Qui est le « Tout-Puissant pour nous obliger à le servir ? et quel bien « nous en reviendra-t-il quand nous le prierons (2) ? »

C'est là que tendent tous ces conjurés : affranchir l'homme de Dieu, car *Dieu, c'est le mal*. Ils ne dévoilent pas tous leur secrète pensée avec le même cynisme, mais ils ont tous la même pensée à laquelle ils obéissent comme des esclaves. Chez les plus audacieux, l'athéisme s'affirme hautement, et vous voyiez il y a quelques jours l'annonce du journal L'ATHÉE saluée des cris de joie d'une partie de la presse révolutionnaire, sans que l'autre partie ait fait même semblant de pro-

(1) Qui dicebant Deo : Recede a nobis : et quasi nihil posset facere Omnipotens, æstimabant cum :

Cum ille implesset domos eorum bonis.

JOB, XXII. 17, 18.

(2) Qui dixerunt Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus. Quis est Omnipotens, ut serviamus ei ? et quid nobis prodest si oraverimus illum ?

JOB. XXI, 14. 15.

tester. Chez les habiles, l'athéisme, pour séduire l'orgueil sans effrayer la raison, l'athéisme se cache sous le nom le mieux fait pour le déguiser. Mais le déisme n'a jamais été qu'un athéisme plus contagieux : le déisme, après avoir rassuré les timides en affirmant un Dieu abstrait et inhabile au gouvernement du monde, nie Dieu dans sa sagesse, dans sa bonté, dans sa vigilance, dans sa puissance, dans sa providence et dans son autorité. Cela seul importe à l'orgueil et à toutes les passions que gênait le Dieu de l'Évangile.

..... Nier Dieu, mais c'est affirmer l'homme
A la face de ses tyrans (1) !

Nier la souveraineté de Dieu, c'est affirmer la souveraineté de la Raison et la souveraineté de la Passion. « C'est pour-
« quoi, après avoir défini la Religion, *la science des lois éter-*
« *nelles et universelles qui régissent éternellement et univer-*
« *sellement la vie manifestée dans les individus et les espèces,*
« nous définissons », — dit l'*Eglise catholique française*, —
« nous définissons la morale : *la conformité des actes des in-*
« *dividus doués de raison et des sociétés aux lois éternelles et*
« *universelles qui régissent la vie en eux* (2). » Ici l'alliance dont ils ont, en dépit d'eux, le sentiment, l'alliance intime du dogme et de la morale est mal dissimulée sous l'obscurité du langage. Cette obscurité laisse la Passion inquiète. Ces *lois éternelles et universelles* dont on parle semblent une menace à son indépendance. Or rien que l'indépendance ne peut convenir à une souveraine. Et la Passion ne veut plus supporter aucune entrave. On se hâte de la rassurer en condamnant tous ses tyrans, c'est-à-dire tous les moralistes qui n'ont point voulu admettre le principe de la légitimité de tous les penchants de l'homme ; on déplore *la lutte établie entre ceux*

(1) LE F. CH. POTVIN. *La Tolérance*. — *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 356.

(2) *La Religion naturelle*. Numéro du 13 août 1843, p. 645.

qui formulent une morale fausse et qui veulent l'imposer et ceux qui refusent de reconnaître en elle la vérité. « Il faut
 « alors, dit-on, procéder par la contrainte, et la contrainte
 « elle-même est une erreur, car la Providence (1) ne procède
 « dans toutes ses œuvres que par l'attrait. Dieu a attaché le
 « plaisir à la satisfaction de tous les besoins et à l'accomplis-
 « sement de tous les devoirs (2). » Le devoir n'est donc pas,
 il ne saurait être où l'homme ne se sent pas entraîné par l'at-
 trait du plaisir. Que la Passion n'écoute donc plus qu'elle-
 même, et qu'elle s'abandonne sans crainte à sa naturelle im-
 pétuosité.

Ainsi parlait déjà *la Morale indépendante* avant d'être nommée. Depuis qu'elle a reçu ce nom, elle tient toujours le même langage dans les Loges, hors des Loges, prêchant partout la sainteté de la Passion :

« Ne comprimons pas la Passion, cet agent générateur, ce
 « fluide vivifiant qui nous convie sans cesse à la gloire, à
 « l'amour, à la liberté ; car c'est de lui qu'émanent les su-
 « blimes inspirations de la philosophie, de la poésie et des
 « beaux-arts, trop longtemps retenus dans les chaînes de la
 « Religion et de l'esclavage.

« Effaçons de nos mœurs les extases religieuses qui nous
 « conduisent à l'oisiveté et à la mendicité, et remplaçons-les
 « par les rêves artistiques qui font des passions le piédestal
 « de la vertu. Et lorsque les sociétés seront assez éclairées
 « pour changer ainsi la forme de leur éducation morale et
 « que l'homme apprendra d'elles à profiter des immenses
 « ressources qui sont en lui, il arrivera sans effort à son état
 « normal, tel que les philosophes l'ont rêvé, tel que la Nature
 « le réclame (3). »

Les plus pervers n'osent pas se dire les ennemis de la

(1) Toujours le mot quand on repousse la chose !

(2) *La Religion naturelle*. Numéro du 13 août 1843, p. 648.

(3) LE F.^r. MATHEY. A la R.^r. L.^r. Henry IV. — *Le Monde maçonnique*, juillet 1867, p. 133 et 134.

vertu : mais ils ne veulent plus qu'une vertu dont les passions forment le piédestal. Il y a dans la Franc-Maçonnerie une *Reconnaissance conjugale maçonnique*, mais l'austérité du mariage y est bien tempérée par la protestation du Frère Premier Surveillant contre l'indissolubilité qui « fait une loi de « l'amour et prétend asservir le plus capricieux et le plus in- « volontaire des sentiments » ; elle est encore tempérée par les *Amusements mystérieux*. L'institution du mariage est pareillement maintenue par l'*Eglise catholique française*, qui réprouve même le célibat ecclésiastique : mais que la Passion ne se laisse point effrayer par ce mot de mariage, qui rappelle de si grands devoirs et des devoirs si contraires aux penchans de la Nature ; que la Passion écoute plutôt l'*Hymne du Mariage* :

Les monts, les vallons retentissent
De chants d'amour et de plaisirs ;
Les fleurs et les plantes s'unissent
Quand reparaissent les zéphyr (1).

Ne croirait-on pas entendre l'un de ces chants impurs qui s'appellent des *Cantiques* dans les *Amusements mystérieux* de la Maçonnerie d'Adoption ?

Mais pourquoi distinguer entre l'*Eglise catholique française* et la Franc-Maçonnerie, quand les chants maçonniques sont les hymnes de cette Église de Satan, et quand ces chants ou ces hymnes glorifient la débauche antique dans ses plus épouvantables mystères (2) !

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 9 juillet 1843, p. 566.

(2) Mon embarras est grand. Si j'accuse sans placer la preuve à côté de l'accusation, je serai moi-même accusé de calomnie. Mais la preuve, c'est le *Cantique* lui-même, ou du moins l'une de ses strophes, et ces *Cantiques*-là semblent souvent avoir été composés de manière à ne pouvoir jamais être cités. Il faut les citer cependant : qui voudrait jamais croire, à moins de l'avoir vu de ses yeux, que leurs hymnes obscènes pussent aller jusque-là ? Qu'on ait donc le courage de lire :

Avancez, *Compagnons*, dans l'ombre protectrice :
Nous allons découvrir une autre version :
La *Chambre du milieu*, c'est encor la matrice
Où de tout s'accomplit la reproduction ;

Aussi Voltaire, dont les paroles sont entrées dans la Liturgie maçonnique (1), est-il invoqué par la théologie de l'*Eglise catholique française* comme un Père de cette Église-là : « ... Voltaire l'a dit avant nous et comme nous (2) ! » Helvétius, dont Voltaire reçut le tablier à sa seconde initiation maçonnique, dans la Loge des *Neuf Sœurs*, Helvétius est pareillement l'un des Pères de l'*Eglise catholique française* qui s'approprie deux pages de cet apôtre de l'athéisme et les intitule : LA MORALE DU SACERDOCE (3). L'*Eglise catholique française* a son Décalogue, mais elle-même l'appelle le *Décalogue de la Loi naturelle*. Ce n'est pas le Décalogue donné par Dieu à son peuple sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et du tonnerre, c'est la paraphrase de ces lignes de Volney : « La Loi naturelle est primitive, immédiate, universelle, invariable, évidente, raisonnable, juste, pacifique, bienfaisante et suffisante (4). »

Un autre Père de l'*Eglise catholique française* passe avant Voltaire, avant Helvétius, avant l'auteur lui-même du *Décalogue de la Loi naturelle*, dans le respect et dans la reconnaissance des dévots de la Nature : c'est Charles Fourier, l'apôtre de l'*Attraction passionnelle* et le fondateur du Phalanstère, Charles Fourier, « l'homme divin », dit le Primat lui-même, « l'homme divin dont le génie sublime a éclipsé toutes les conceptions humaines » (5) !

De ce drame sacré les divers personnages
Des agents naturels ne sont que les images ;
Et sans que la pudeur s'en effarouchât plus,
C'est ainsi que Memphis exposait le Phallus.

Mystères de la Chambre du milieu, Chant maçonnique. — Dans la *Religion naturelle, Revue dominicale des doctrines et des progrès de l'Eglise catholique française*, numéro du 6 août 1843, p. 639.

(1) Comme celles du F. d'Alembert. Voir mon livre sur les *Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, 2^e édit., p. 82.

(2) *La Religion naturelle*. Numéro du 30 avril 1843, p. 404.

(3) Ibid. Numéro du 28 mai 1843, pp. 473, 474 et 475.

(4) Ibid. Numéro du 16 avril 1843, pp. 377, 378 et 379.

(5) Ibid. Numéro du 14 mai 1843, p. 442.

Sur Charles Fourier, sur cet « homme divin » et sur sa conception « divine », voir plus loin, § xxxv, l'*Idéal*.

III

L'ÉGLISE DE L'ABBÉ CHATEL, INSTITUTION MAÇONNIQUE.

Vous pouvez déjà voir, Messieurs, la Conjuraton, qui sera mise tout à l'heure dans un plus grand jour, la Conjuraton de tous les ennemis du [nom de Jésus-Christ. A moins de vouloir tomber complaisamment dans leurs pièges, on ne peut pas s'arrêter même un instant à la différence de formules qu'eux-mêmes ne prennent point au sérieux. Mais cette différence sans importance réelle, qui est entre l'*Alliance religieuse universelle* et le *Solidarisme* et la *Coopération* et le *Phalanstérianisme*, par exemple, n'existe pas entre la Franc-Maçonnerie et l'*Eglise catholique française*. Celle-ci, quand elle s'adresse à ses fidèles, se glorifie d'être la Franc-Maçonnerie elle-même sous un autre nom (1).

Si elle prend ce déguisement, c'est pour ne point effrayer les plus timides qu'elle veut séduire et affilier à la grande Conjuraton. Le succès a été médiocre, mais le génie du mal a ses jours de faiblesse. Le succès a été médiocre, et l'entreprise qui est venue aboutir à la faillite et à la police correctionnelle peut paraître méprisable. Elle ne sera pas renouvelée, au moins sous cette forme-là ; et la parole de la Franc-Maçonnerie repoussant naguère un livre très-recommandé en 1846 par M. de Béranger : « Que de chemin parcouru depuis vingt et un ans (2) ! » — est applicable à l'*Eglise catholique française*. De ces trois mots il n'en est pas

(1) Voir les *Pièces justificatives*, II.

(2) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 316.

un dont on puisse encore user pour le dessein qu'on se propose : on repousse hautement tout sacerdoce et toute Eglise ; on se glorifie de n'être ni catholique ni chrétien ; on rougirait d'être Français, on n'a plus d'autre patrie que la Révolution comme on n'a plus d'autre foi que L'IDÉE, on est humanitaire, italianissime, citoyen de la République universelle ! *L'Eglise catholique française* ne trouverait pas à cette heure un adhérent.

Mais le masque en affranchissant de toute responsabilité celui qui le porte, révèle bien souvent le secret de son cœur. Et *l'Eglise catholique française* nous dévoile l'origine du Solidarisme et de la Ligue de l'enseignement.

IV

LES SOLIDAIRES ET LES LIGUEURS DE L'ENSEIGNEMENT EN 1843.

Il y a vingt-cinq ans, un Franc-Maçon faisait à la Loge *le Travail*, de Bruxelles, la proposition suivante :

« L'intolérance de certains prêtres *ultra-catholiques* (1) ne
 « faisant que s'accroître, tant envers les Francs-Maçons re-
 « fusant d'abjurer, à l'article de la mort, ce titre glorieux,
 « qu'à l'égard de certains profanes, à qui ils n'ont souvent
 « d'autre reproche à faire que celui de se refuser à leurs
 « déloyales exigences, et comme dans ces diverses occur-
 « rences, la sépulture et les derniers devoirs sont maintes
 « fois refusés à ceux de l'une et de l'autre catégorie, qui, à
 « en croire nos béats, meurent dans l'impénitence finale,
 « j'estime qu'il est de notre devoir de prendre l'initiative et

(1) Ce n'est pas moi qui souligne.

« de nous associer aux profanes bien pensants qui se pré-
 « sentent en foule dans le but d'ouvrir une souscription
 « pour l'acquisition d'un champ de repos, *extra muros*, où
 « seront enterrées avec pompe les victimes de l'intolérance
 « sacerdotale..... »

Voilà bien l'organisation des Solidaires, telle que nous la voyons fonctionner à cette heure même au milieu de la société chrétienne épouvantée.

La *Revue Dominicale* ajoute :

« Le désir de ce Frère a été écouté ; une commission a été
 « nommée et s'occupe activement de cet important objet,
 « pour lequel elle cherche à se mettre en communication et
 « en relation avec les autres Loges de Bruxelles, avant de
 « faire à la Respectable Loge *le Travail* un rapport complet
 « sur la matière et sur l'immense question soulevée par la
 « proposition (1). »

Avant ce Frère à qui les Solidaires doivent tout, excepté leur nom, un autre Frère avait fait à la même Respectable Loge *le Travail*, de Bruxelles, une proposition qui contenait déjà, comme le noyau contient l'arbre, toute la Ligue de l'enseignement, moins le nom :

« Mes Frères, une loi récente met, en Belgique, l'instruction primaire sous l'influence directe du Clergé catholique,
 « nous dirons même *entre ses mains*. Pénétré des dangers
 « futurs d'un pareil état de choses, et convaincu qu'il est de
 « l'essence de la Maçonnerie de résister à tout empiétement
 « de caste et à toute tentative d'oppression, quelque masque
 « qu'elle prenne, surtout de celle qui tend à dominer à
 « l'avenir par l'instruction primitive de la jeunesse peu fortunée et à propager une éducation exclusive, je dépose
 « entre vos mains la proposition suivante :

« D'admettre à l'initiation maçonnique, *sans rétribution*
 « *de réception et sans cotisation mensuelle*, tout profane, ins-

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 12 février 1843, pp. 233 et 234.

« tituteur primaire, Belge ou domicilié en Belgique, qui
« qui réunira toutes les autres qualités requises, à charge et
« condition par lui :

« 1° De donner l'instruction primaire gratuite à quatre en-
« fants, fils de Maçons ou autres, qui lui seront indiqués et
« confiés par la Loge.

« 2° De donner de même, et en outre, l'instruction pri-
« maire à tout enfant présenté par la Loge, au même prix
« que les instituteurs primaires salariés recevront du gou-
« vernement ou de la commune, aux termes de la loi, par
« chaque enfant indigent placé à leur école.

« 3° D'être soumis à la surveillance d'un ou de plusieurs
« commissaires délégués par la Loge, quant à l'instruction,
« au genre et au mode d'enseignement donné par l'institu-
« teur aux enfants qui leur seront confiés en vertu des deux
« articles précédents. »

La *Revue Dominicale* ajoute :

« Cette proposition, après avoir été débattue dans plu-
« sieurs séances, a été adoptée à l'unanimité dans la tenue
« du 17^e jour du septième mois 5842 (septembre 1842), telle
« que nous la transcrivons ici. Elle est maintenant en pleine
« voie d'exécution; on en attend avec confiance les meil-
« leurs résultats; la Loge, dans ce moment même, s'occupe
« des mesures organiques de son arrêté, relatives surtout à
« l'âge et au sexe des enfants, à la durée de leur instruction
« par le Frère instituteur, aux fonctions et aux pouvoirs de
« Frères commissaires délégués (1). »

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 12 février 1843, pp. 232 et 233.

V

FONDATION DE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT.

La Loge *le Travail* avait raison d'adopter avec tant d'ardeur ces deux propositions, la Franc-Maçonnerie avait raison de se reconnaître elle-même dans cette conception d'un système s'emparant de l'homme dès l'âge le plus tendre pour le séparer de Dieu avant qu'il commence à se connaître lui-même et à sentir le besoin de Dieu, et dans cet autre projet imaginé pour perpétuer cette séparation jusqu'à la mort et jusque dans la mort. Cependant et la Loge et les deux Frères, auteurs de ces projets, étaient, pour me servir d'une expression familière à la Conjuración, en avance sur le siècle. Et ni l'une ni l'autre idée ne put alors, et malgré la bonne volonté de tous, devenir un fait.

Mais *quie de chemin parcouru depuis vingt ans !* Le Solidarisme a été fondé vers 1862, la Ligue de l'enseignement a été fondée le 16 février 1865. Je parle de la Belgique, qui nous précède toujours dans la voie du progrès maçonnique. Nous la suivons de bien près, et le 15 décembre 1866 le premier *Bulletin* de la Ligue de l'enseignement en France disait : « C'est le 15 novembre dernier qu'a été lancé l'appel définitif » en faveur de l'établissement en France d'une Ligue de l'enseignement, à l'imitation de celle qui existe depuis deux ans en Belgique. »

Le *Monde maçonnique* dit (1) : « L'idée première appartient

(1) Numéro de mai 1867, pp. 57 et 58.

« au F. : Jean Macé (1) ; c'est lui qui l'a conçue, exposée le
 « premier ; qui a réuni les premiers adhérents, lancé les pre-
 « miers appels, fait à ses risques et périls les premiers frais.
 « S'il nous fallait un dictateur, il réunirait certainement l'u-
 « nanimité des suffrages, et il l'a été de fait, au moins pen-
 « dant quelques heures, alors que, seul encore, il cherchait
 « un premier adhérent. » Le F. : Jean Macé n'est-il plus le
 dictateur de la Ligue de l'enseignement ? Je l'ignore ; je sais

(1) Un écrivain catholique fait bien connaître le F. : Jean Macé dans les lignes suivantes :

« L'enfance n'ayant rien appris, n'a rien à désapprendre : le mieux, pour
 « obvier à l'enseignement religieux, dont on redoute les effets, c'est de préoc-
 « cuper l'intelligence en y implantant des notions qui priment la notion religieuse,
 « et qui, en l'excluant, semblent la supposer. C'est ce qu'excelle à faire, par
 « exemple, M. Jean Macé, qui, à propos de sa *Bouchée de pain*, a su résoudre
 « merveilleusement le difficile problème de parler de tout et d'enseigner tout à
 « l'enfant, tout, excepté Dieu, qui donne le pain et fait pousser le blé. Ici, point
 « de futilités, d'amusements ridicules, d'histoires grotesques, de contes à dormir
 « debout : quoique sous une forme ingénieusement récréative, tout y est grave,
 « sérieux, moral, de cette morale, il est vrai, qui n'engage à rien, qui, partant,
 « d'ordinaire est assez facilement acceptée. Encouragé par le succès, il a réitéré
 « les essais de ce genre, et la récompense de ses efforts ne lui a pas manqué.
 « *L'Histoire d'une bouchée de pain* en est déjà à sa vingt-deuxième édition. Elle lui
 « a, dès l'origine, valu d'autres suffrages que ceux du public. »

Après avoir raconté l'accueil enthousiaste fait par la Franc-Maçonnerie à l'auteur de *L'Histoire d'une bouchée de pain* et l'appui donné à la Ligue de l'enseignement par les Loges et par la Morale indépendante, l'auteur de ces lignes ajoute :

« Aussi — il ne faut plus s'en étonner — les affaires de la Ligue ont grandi depuis,
 « et l'Académie française elle-même a récompensé le *Magasin d'éducation et de ré-
 « création*, publié, ainsi que la *Bibliothèque*, illustrée et non illustrée, d'éducation
 « et de récréation, chez l'éditeur Hetzel, sous la direction de M. Jean Macé. »

M. E. STEIN. *Revue bibliographique et littéraire*. Numéro de décembre 1867, pp. 534 et 535.

Toute la presse catholique trompée, comme l'Académie française, par le ton inoffensif du F. : Jean Macé, a ouvert ses colonnes aux réclames plusieurs fois répétées de l'éditeur du *Magasin d'éducation et de récréation*. Ces réclames ne manquaient pas de faire remarquer que ce suffrage de l'Académie française, donné à une publication périodique, est une distinction d'autant plus glorieuse qu'elle est tout à fait sans précédent.

Joseph de Maistre disait : « Il n'y a rien de si dangereux que les bons mauvais livres, c'est-à-dire les mauvais livres faits par d'excellents hommes aveuglés. » (Lettre à M. de Bonald. *Lettres et Opuscules*, 3^e édit., tome 1^{er}, p. 302.) Que dirait-il du *Magasin d'éducation et de récréation*, de *L'Histoire d'une bouchée de pain* et de tous ces bons mauvais livres de la Ligue de l'enseignement, composés non par une bonne volonté aveuglée, mais par la plus savante et la plus profonde habileté ?

seulement qu'il en est toujours le législateur. Le 1^{er} novembre 1867, il adressait à tous les *groupes* déjà formés ou en voie de formation un projet de Statuts (1). Nul ne peut donc mieux que le F. : Jean Macé faire connaître, s'il le veut, la pensée de la Ligue de l'enseignement.

Aussi « de nombreuses demandes d'explications sur le but « et l'organisation possible » de la Ligue lui ont-elles été faites. Il y répond : « Je ne pouvais, en la proposant à mes concitoyens, leur dire d'avance ce qu'elle serait, n'ayant pas à « le décider, et c'est pour cela que j'avais jugé inutile de leur « dire ce que je voudrais qu'elle soit (*sic*), ne voulant rien « mettre qui me fût personnel dans un appel fait à tous. » Et un peu plus loin, le dictateur abdique tout à fait : « Cette « Ligue une fois constituée, une fois organisée, que fera-t-elle ? « Elle fera ce qu'elle voudra (2). »

VI

ORGANISATION DE LA LIGUE.

Cela n'est pas absolument vrai, car je trouve en tête des listes d'adhésion cette déclaration expresse, que la Ligue « ne servira les intérêts particuliers d'aucune opinion religieuse ou politique ». La Ligue ne fera donc pas ce qu'elle voudra, si elle veut servir quelque « opinion religieuse ou « politique », ou bien quelque conspiration anti-religieuse et anarchique. Comment en effet pourrait-elle servir une opinion ou une conjuration, si l'on doit croire ce que la

(1) *La Coopération*. Numéro du 17 novembre 1867, p. 45.

(2) Lettre à M. Bader (3 décembre 1866). — Dans le premier *Bulletin*, pp. 19 et 21.

Franc-Maçonnerie rapporte de l'organisation de la Ligue ?

« Dans chaque ville, dans chaque commune, un groupe
« se formera, complètement indépendant des groupes des
« autres villes, des autres communes. Dans la même ville,
« plusieurs groupes pourront fonctionner côte à côte, diver-
« gents par leurs tendances, leurs préférences littéraires,
« scientifiques, économiques, philosophiques ; disposant,
« chacun sous leur contrôle exclusif, des fonds recueillis
« autour d'eux et par eux ; choisissant leurs professeurs,
« leurs élèves, les livres destinés aux uns et aux autres ; con-
« tribuant, s'ils le veulent, aux frais de la Ligue, publications
« et propagande ; mais n'ayant d'autres rapports avec les
« autres groupes et les autres adhérents, qu'une commu-
« nauté d'origine et une action commune, favorable à la
« propagation de l'instruction et au développement des in-
« telligences (1). »

Cette promesse faite par la Franc-Maçonnerie est confirmée par l'article 5 du projet de Statuts :

« Les membres de la Ligue se grouperont comme ils l'en-
« tendront, en sociétés indépendantes, réglant elles-mêmes
« leur mode d'administration, la nature et l'étendue de leur
« action. »

L'indépendance des *groupes*, qui est la négation même de l'unité de la Ligue, oppose un obstacle invincible à l'accomplissement de la parole du F. . Jean Macé : *La Ligue fera ce qu'elle voudra*.

(1) *Le Monde maçonnique*, mai 1867, pp. 58 et 59.

VII

LA PENSÉE DE DERRIÈRE DE LA LIGUE.

Mais si la Franc-Maçonnerie et les Statuts disent vrai, si la Ligue n'est qu'un faisceau rompu d'avance, comment a-t-elle pu trouver dès le premier jour tant d'adhérents? comment en a-t-elle trouvé un seul? Qui donc voudrait, croyant ou incroyant, conservateur ou révolutionnaire, adhérer à ce vague programme de la *propagation de l'instruction*, si le caractère de l'instruction qui sera propagée par la Ligue n'est pas défini d'avance? Quel révolutionnaire voudra répandre l'enseignement de la lecture, pour ne parler ni de la morale ni de l'histoire ni de tout ce qui nous divise? quel révolutionnaire voudra répandre l'enseignement de la lecture, si les élèves, enfants ou adultes, ne doivent lire que le Catéchisme ou la Vie des Saints? Quel catholique ne croirait pécher contre la foi, contre la justice et surtout contre la charité, en enseignant la lecture à un ignorant pour qu'il puisse lire le *Dictionnaire philosophique* ou les *Romans* de Voltaire ou son poëme immonde? Dire : Je veux seulement propager l'instruction, mais je proteste contre la supposition de toute autre pensée, — c'est donner à tous le droit de croire à une *pensée de derrière*, comme parle Pascal (1).

(1) Pascal dit : « Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, « en parlant cependant comme le peuple. » (*Pensées*, Art. XIV, § 90. — 2^e édit. Havet, tome II, p. 124.)

Les conjurés de la Conjuraison contre la société chrétienne n'ont point une pensée de derrière pour juger de tout par là, mais pour empêcher que les honnêtes gens puissent juger par leur langage des sentiments, du but et de l'action de la Conjuraison. Les conjurés affectent de parler comme les honnêtes gens, pour que

Aussi tous y ont cru, et surtout ceux qui devaient s'en réjouir. Ils ont encore une fois justifié la parole de Joseph de Maistre : « Aucun ennemi de la foi ne s'est jamais trompé : « tous frappent vainement, puisqu'ils se battent contre Dieu, « mais tous savent où il faut frapper (1). » Tous savent que bien souvent on travaille en vain à vouloir semer l'impiété dans l'âme humaine faite à l'image de Dieu, si l'on ne s'est appliqué de bonne heure à effacer tout à fait cette glorieuse ressemblance. Tous ont compris que cette Ligue de l'enseignement était une Ligue contre la foi, qui devait réunir tous les ennemis de la foi. Aussi cette Ligue, qui proteste ne vouloir « servir les intérêts particuliers d'aucune opinion religieuse ou politique », a-t-elle été « mise en avant pour la « première fois dans *l'Opinion nationale* », et « soutenue « sur-le-champ, et avec une grande vivacité, par *la Gironde* « et *le Courrier français*, puis par *le Temps*, puis par *le* « *Siècle*, *le Travail* et *les Annales du Travail* à Paris (2) ». Pour le reste de la France, un mois seulement après que l'appel définitif avait été lancé par le F. : Jean Macé, « la « liste des journaux de province qui avaient fait en sa faveur « un appel direct à leurs lecteurs ou reproduit les appels de « leurs confrères, commençait à devenir assez longue pour « qu'on pût la donner (3) ». On donnait en effet une liste de quinze journaux, et on ajoutait : « Je n'ai pu tenir note que « de ceux qui me sont arrivés à Beblenheim, mais il y en a « eu d'autres, je le sais positivement par les lettres qui m'en « ont parlé, et j'ai bien le droit de supposer qu'on ne m'a pas « parlé de tous. »

cette conformité de langage protège leur pensée de derrière contre la pénétration des profanes.

(1) *Du Pape*. Conclusion. — 9^e édition, p. 474.

(2) Premier *Bulletin* de la Ligue, p. 25.

(3) *Ibid.*

VIII

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA LIGUE.

La Ligue proteste qu'elle ne veut « servir les intérêts particuliers d'aucune opinion religieuse ou politique », mais la Franc-Maçonnerie, qui a toujours inscrit et qui inscrit toujours la même protestation en tête de ses Statuts, sait bien que de telles paroles ne peuvent jamais engager à rien les vrais Francs-Maçons. Et tandis que le F. . Jean Macé, le promoteur de la Ligue, affecte de dire devant les *profanes* : Que sera la Ligue ? je n'en sais rien, — la Franc-Maçonnerie, qui pense que les *profanes* ne l'entendront pas, ou du moins ne la comprendront pas, tient un autre langage : « Que sera cette « Ligue ? Son titre est tout un programme. Elle sera une « guerre à l'ignorance (1). » Et si cette parole semble obscure, qu'on la rapproche de l'autre nom de la Franc-Maçonnerie qui s'appelle LA LUMIÈRE et qui appelle ORIENT le côté de ses Ateliers où se tiennent ses dignitaires.

Tous les vrais Francs-Maçons, déjà ligués contre la foi dans leurs Loges, appartiennent d'avance à la Ligue de l'enseignement. Ils s'empressent de lui donner leurs noms et leur organisation formidable qui embrasse dans ses puissantes serres le monde entier : « L'influence de la Franc-Maçonnerie sur la « réussite de l'œuvre fondée par le F. . Macé sera certainement des plus heureuses, et peut-être décisive. Les « moyens de propagande dont les Ateliers disposent, grâce à « leur organisation spéciale, seront d'un puissant secours, et,

(1) *Le Monde maçonnique*, février 1867, p. 639.

« d'autre part, les principes de notre Association, les mêmes
 « que ceux qui viennent d'être exprimés (1), font un devoir
 « aux Francs-Maçons de s'inscrire parmi les adhérents à la
 « Ligue de l'enseignement et de se montrer au premier rang
 « des propagateurs infatigables et des soldats dévoués de
 « l'instruction, dans la lutte qui se prépare contre les té-
 « nèbres séculaires et l'ignorance accidentelle ou systé-
 « matique (2). »

Mais le zèle des Francs-Maçons avait prévenu cet appel si pressant : « Nous sommes heureux de constater que la
 « Ligue de l'enseignement du F. : Jean Macé et la statue du
 « F. : Voltaire rencontrent dans toutes nos Loges les plus
 « vives sympathies. On ne pouvait unir deux souscriptions
 « plus en harmonie : Voltaire, c'est-à-dire la destruction
 « des préjugés et des superstitions ; la Ligue de l'enseigne-
 « ment, c'est-à-dire l'édification d'une société nouvelle,
 « uniquement basée sur la science et l'instruction. Tous nos
 « FF. : le comprennent ainsi (3). »

IX

LA GRANDE CONJURATION ET VOLTAIRE.

Ce rapprochement caractérise assez bien la Ligue de l'enseignement. Et ce rapprochement qui éclaire d'une lumière sinistre le but de la Ligue, est justifié par le promoteur lui-même de la Ligue, par le F. : Jean Macé, qui affecte de dire avec tant de désintéressement : Que sera la Ligue ? Je n'en sais rien.

(1) C'est-à-dire les mêmes principes que ceux de la Ligue de l'enseignement.

(2) *Le Monde maçonnique*, mai 1867, pp. 59 et 60.

(3) *Le Monde maçonnique*, avril 1867, p. 736.

Il y a quelques mois, un nouveau « temple maçonnique » était inauguré à Strasbourg, et le F. . Jean Macé portait dans cette cérémonie la parole au nom des députations des Loges du Haut-Rhin. Après l'inauguration du « temple », un banquet réunissait tous les Frères, et le F. . Jean Macé, le promoteur de la Ligue, y portait le toast suivant :

« Mes Frères,

« J'ai à vous proposer la santé d'une mémoire, une mémoire qui se porte bien du reste; mais on l'attaque encore assez pour qu'il soit bon encore de la défendre.

« C'est la mémoire d'un Frère, du Frère Voltaire, qui recevait l'initiation maçonnique à la Loge parisienne des *Neuf Sœurs*, il y aura quatre-vingt-neuf ans le 7 du mois prochain.

« On ne parle que de l'esprit de Voltaire, et certes l'on a bien le droit d'en parler. Quant à moi, c'est de son cœur seulement que je veux vous parler, c'est de la flamme ardente qui le dévorait et qu'on ne voit pas assez, parce qu'elle a jailli en pluie continuelle d'étincelles. C'est à Voltaire l'enthousiaste que je vous propose de boire avec moi, à Voltaire le niais, pour me servir du nom qu'on donne trop souvent à ceux qui vivent, qui se dévouent pour les autres, et qu'il a l'impérissable honneur d'avoir mérité plus que personne. C'est à l'homme que l'affaire Calas avait mis en fièvre pendant douze ans, une affaire qui ne le regardait pas; dont la vie n'a été qu'un combat de tous les instants, au service de l'humanité, sur les cendres duquel le combat dure encore, et qui nous a laissé, avec son exemple à suivre, sa mémoire à venger des outrages qu'il avait provoqués, de gaieté de cœur, de son vivant.

« Celui qu'on appelle le grand moqueur n'a été qu'un

« soldat, un intrépide et infatigable soldat, et toutes les ba-
 « tailles qu'il a livrées, il les a gagnées, gagnées, Mes Frères,
 « à notre profit.

« Honneur donc, entre nous, à cette généreuse, à cette
 « vaillante moquerie, qu'un cœur plein de feu soufflait sans
 « cesse à un esprit plein d'une verve intarissable.

« A moi, Mes Frères, par le signe et la batterie.

« 1^{er} feu. A la moquerie qui a fait tomber la Bastille !

« 2^e feu. A la moquerie qui a éteint les derniers bûchers
 « de l'Inquisition !

« 3^e feu. A la moquerie qui a mis le monde en marche
 « vers un avenir meilleur (1) ! »

Louer le cœur de Voltaire : voilà le mot d'ordre, et tous y obéissent. Un journal de la Conjuraction dit à propos d'un livre nouveau du F. . Edouard de Pompery (2) :

« On ne peut douter que l'amour du genre humain en
 « général, de l'humanité, mot qu'il a surtout contribué à
 « vulgariser, ne remplisse les œuvres de Voltaire...

« Voltaire s'éteignit en apercevant l'aurore du monde
 « nouveau qu'il nous avait préparé pendant soixante années
 « de persécutions...

« Tel fut Voltaire. Une chose à notre avis domine toute
 « son existence : non-seulement il fut homme de progrès,
 « non-seulement il fut démocrate bien que grand seigneur,
 « mais encore riche, aimé, ayant tous les biens que l'homme
 « envie, il dédaigna de s'ensevelir dans le calme d'une vie
 « heureuse et fut soixante ans persécuté pour la cause de la
 « Révolution (3). »

Comme il est leur Prophète, Voltaire est donc leur Martyr, le Martyr non pas de la foi des hommes qui n'ont pas

(1) *Le Monde maçonnique*, mai 1867, pp. 24 et 25.

(2) *Le Vrai Voltaire, l'Homme et le Penseur*.

(3) *La Coopération*. Numéro du 17 novembre 1867, p. 47.

Prix du numéro de la *Coopération* : TRENTE CENTIMES.

de foi, mais le Martyr de leur cause, de « la cause de la Ré-
 « volution », c'est-à-dire, suivant l'énergique expression de
 Joseph de Maistre, de « la pure impureté (1), ouvrage de
 « tous les vices qui sont très-justement les bourreaux de
 « l'homme (2) ». La Conjuraton salue en Voltaire le Martyr
 de la cause de la Révolution « *satanique* dans son prin-
 « cipe (3) », dit encore Joseph de Maistre, de la Révolution,
 dit Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, de « la
 « Révolution inspirée par Satan lui-même et dont le but
 « est de détruire de fond en comble l'édifice du Christia-
 « nisme et de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du
 « paganisme (4) ». Etrange Martyr qui vécut quatre-vingts
 ans comblé de biens et d'honneurs, et qui, ne croyant à rien,
 ne connut pas même le noble supplice d'une âme que la
 vérité fuit tandis qu'elle a faim et soif de la vérité. Cependant
 ils ne craignent pas d'opposer ce Martyr, ou plutôt ce pour-
 ceau d'Epicure, aux Saints que nous invoquons et qui nous
 protègent ! Pourrait-on le croire, si on ne les entendait
 eux-mêmes (5) !

Dans ces derniers temps, la piété, s'inspirant de la tradi-
 tion du Moyen-Age qui nous a laissé l'*Imitation de Jésus-
 Christ*, écrivait l'*Imitation des Saints* (6), à l'usage des en-
 fants de la Cité de Dieu. Quand la Conjuraton ose faire ces
 comparaisons sacrilèges des serviteurs de Dieu et des sup-

(1) *Considérations sur la France*. Chap. IV. Edit. de 1852, p. 60.

(2) *Ibid.* Chap. X, § 1^{er}, p. 147.

(3) « La Révolution française est *satanique* dans son principe ; elle ne peut être
 « véritablement finie, tuée, exterminée que par le principe contraire, qu'il faut
 « seulement délier (c'est tout ce que l'homme peut faire) ; ensuite il agira tout
 « seul. » Lettre à S. E. Mgr l'Archevêque de Raguse. 1^{er} (13) décembre 1815.
Lettres et Opuscules, 3^e édit., t. I, p. 381.

Trois mois auparavant, Joseph de Maistre écrivait déjà au marquis Clermont
 Mont-Saint-Jean : « La Révolution française est *satanique* ; si la contre-révolu-
 « tion n'est pas divine, elle est nulle. » Page 359.

(4) PIE IX. *Eucyclique* du 8 décembre 1849.

(5) Voir les *Pièces justificatives*, III.

(6) Je ne connais de ce livre que son titre ; mais ce titre tout seul est l'expression
 d'une pensée vraiment chrétienne.

pôts de Satan, quand les *batteries* de tous les Frères couvrent les paroles enflammées du F. : Jean Macé sur le cœur tendre et généreux du F. : Voltaire, est-il téméraire de prédire qu'on va bientôt présenter aux enfants de la Cité du Mal l'*Imitation de Voltaire*? On a déjà mis entre leurs mains une édition *populaire* de ses romans obscènes, et la Franc-Maçonnerie dit : « Cette publication vient à point. Elle doit « faire contre-poids à certaines productions malsaines de la « littérature moderne, en même temps qu'elle rend à Vol- « taire, en vulgarisant ses œuvres, le meilleur des hom- « mages (1). » Si la révolution n'est pas complète dans le langage comme dans les idées, si l'on ne veut pas appeler désormais mal le bien et bien le mal, si ce n'est pas de la littérature catholique qu'on veut parler ici, quelles productions plus malsaines peut-on imaginer que les romans de Voltaire?

La Ligue de l'enseignement, qui embrasse « toutes les « formes possibles de l'enseignement populaire (2) », a dû répandre partout cette publication *populaire*. N'était la crainte des tribunaux, elle susciterait, elle répandrait partout une publication *populaire* du poème infâme de Voltaire. Je n'en ai pas l'aveu. Mais qui pourrait en douter, après ces paroles si encourageantes de la Franc-Maçonnerie pour l'édition *populaire* des romans? qui pourrait en douter, après le toast du F. : Jean Macé, le promoteur de la Ligue? Et cependant, à ceux qui lui demandent : Que sera cette Ligue? le F. : Jean Macé répond : Je n'en sais rien.

(1) *Le Monde maçonnique*, mai 1867, p. 64.

(2) Premier *Bulletin* de la Ligue. p. 20.

X

LA LIGUE DEVANT CÉSAR.

Il sait seulement que les pouvoirs publics doivent voir sans alarme l'existence et les progrès de la Ligue : «... Le « tout sous l'œil de l'autorité et d'accord avec elle, c'est entendu. Je ne demanderais pas mieux pour mon compte, « quand bien même ce ne serait pas nécessaire (1). »

Quoique je n'aie point qualité pour parler au nom de la Ligue, elle ne me démentira pas si j'ajoute à ce que vient de dire son promoteur : La Ligue serait même heureuse que l'autorité voulût bien la recevoir sous sa protection, et le promoteur s'empresserait de renoncer à tous ses titres au profit de quelque auguste représentant de l'autorité. La Franc-Maçonnerie n'a-t-elle pas toujours couru au-devant des Princes pour déposer à leurs pieds ses *bijoux* et ses titres pompeux ? Ne les a-t-elle pas suppliés de se laisser acclamer Grands-Maitres ? Mais elle se garde bien d'initier le Grand-Maitre au secret de ses arrière-Loges. Et comme la Ligue de l'enseignement dit : Nous n'avons point d'autre pensée que de propager l'instruction, — la Franc-Maçonnerie dit aux *profanes* et au Grand-Maitre qui n'est vraiment qu'un *profane* mieux trompé que les autres : Nous n'avons point d'autre pensée que de fraterniser tous ensemble. « On a », — dit la Franc-Maçonnerie, quand par hasard elle se laisse aller aux épanchements, — « on a attiré des Princes dans le sein « des Loges, et une grande multitude a suivi ces fantômes...

(1) Premier *Bulletin* de la Ligue, p. 20.

« Ils n'étaient pas du reste capables de donner une explication claire et satisfaisante des hiéroglyphes maçonniques, qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes (1) ». Les Francs-Maçons déclaraient leur avant-dernier Grand-Maitre « peu expérimenté encore dans les dogmes occultes de cette institution de charité et de secours (2) ». Et le dernier Grand-Maitre, après avoir reçu dans une matinée les trente-trois grades de la Maçonnerie, « disait en riant qu'il ne savait pas le premier mot des choses maçonniques (3) ». Et comme les Grands-Maitres sont sans connaissance des choses maçonniques, ils sont sans autorité dans la Maçonnerie (4). Mais, pour être sans autorité, ils ne sont point inutiles à l'Ordre, et c'est leur ignorance même qui fait leur mérite : « Il est quelquefois arrivé, dit l'auteur sacré de la Franc-Maçonnerie, que des délégués, se présentant un jour de tenue ou de fête maçonnique, pour interdire, au nom du Souverain, la Maçonnerie dans ses Etats, les officiers de la Loge les accueillaient et disaient : Venez, entendez et jugez. Les initiait-on à un grade d'Élu ou de Kadosch, de Prince Rose-Croix ou de Chevalier du Soleil, ou à tout autre grade pompeux existant alors ? ON S'EN GARDAIT BIEN, parce que effectivement ce n'est pas là qu'est la Maçonnerie ; mais on les recevait au grade d'Apprenti ; et le bandeau de l'erreur, comme celui de l'aspirant après ses trois voyages, tombait de leurs yeux ; ils fraternisaient avec les Maçons ; et, sur leur rapport, l'interdiction était rapportée (5). »

(1) Circulaire des chefs Maçons-Illuminés, après le congrès de Wilhemsbade.

(2) *Le Franc-Maçon*, numéro de février-mars 1852, p. 117.

(3) Réponse (du F.^r. Viennet, Grand Commandeur, Grand-Maitre du Rite écossais) à la circulaire de Son Exc. le maréchal Magnan, Grand-Maitre du Grand Orient de France, p. 22.

(4) Voir mon livre sur *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, 2^e édition. pp. 424-427.

(5) LE F.^r. RAGON. *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, p. 44.

C'est ainsi qu'il faut comprendre cette parole du promoteur de la Ligue de l'enseignement en France : «... Le tout « sous l'œil de l'autorité et d'accord avec elle, c'est entendu. Je ne demanderais pas mieux pour mon compte, « quand bien même ce ne serait pas nécessaire. » On dira comme dans les autres Ateliers de la Franc-Maçonnerie, on dira au représentant de l'autorité : Voyez qui nous sommes, voyez nos travaux pacifiques, et devenez notre protecteur ; voyez nos listes d'adhésion et lisez : « Il demeure entendu « qu'on ne servira les intérêts particuliers d'aucune opinion « religieuse ou politique. »

Mais on ne lui dira point : Voyez quel est le promoteur de la Ligue de l'enseignement en France ; voyez quels journaux lui sont venus en aide ; voyez les appels de la Franc-Maçonnerie à ses Loges, et lisez : « Les moyens de propagande dont « les Ateliers disposent, grâce à leur organisation spéciale, seront d'un puissant secours, et, d'autre part, les principes de « notre Association, les mêmes » que ceux de la Ligue de l'enseignement, « font un devoir aux Francs-Maçons de s'inscrire parmi les adhérents à la Ligue de l'enseignement « et de se montrer au premier rang des propagateurs infatigables et des soldats dévoués de l'instruction, dans la « lutte qui se prépare contre les ténèbres séculaires, » etc.

On se gardera bien de dire à l'autorité : Notre Ligue s'est formée « à l'imitation de celle qui existe en Belgique (1) », ou plutôt il n'y a ni Ligue belge ni Ligue française, il n'y a qu'une seule Ligue, la Ligue universelle « contre les ténèbres « séculaires » où l'Evangile a plongé le monde, la Ligue qui est en Belgique et en France et qui sera bientôt partout (2) pour combattre partout le Christianisme. Et comme elle est partout la même Ligue, vous pouvez lire dans les Statuts de la Ligue belge la pensée de la Ligue française :

(1) Premier *Bulletin* de la Ligue, p. 3.

(2) Voir plus loin, p. 43 et 44.

« ARTICLE PREMIER. — *La Ligue de l'enseignement* a pour
 « but la propagation et le perfectionnement de l'éducation
 « et de l'instruction en Belgique.

« ART. II. — *La Ligue* poursuit ce but par tous les moyens
 « légaux, notamment :

«

« En provoquant la révision des lois dans ce qu'elles ont
 « de contraire à la Constitution, à la liberté de conscience, à
 « l'égalité des citoyens.....

«

« En s'efforçant d'élever la position sociale des instituteurs
 « et des institutrices ;

« En cherchant à développer l'enseignement des filles ;

« En favorisant l'établissement de bibliothèques popu-
 « laires, de cours publics, d'écoles d'adultes, d'écoles mo-
 « dèles, de cours normaux ;

« En faisant et en répandant des publications relatives à
 « l'éducation et à l'instruction :

« En organisant des réunions publiques (1). »

XI

LE MIEL MAÇONNIQUE.

La Franc-Maçonnerie marche à son but par toutes les voies,
 la Ligue de l'enseignement poursuit son œuvre « par tous

(1) Statuts arrêtés par l'Assemblée générale des membres fondateurs, le 16 février 1865, modifiés dans l'Assemblée générale du 28 octobre 1866. — A la suite du Rapport présenté au nom du Conseil général, à l'Assemblée générale tenue à Liège, le 30 septembre 1866, sur la situation et les travaux de la *Ligue* pendant l'année sociale 1865-66. Page 9.

« les moyens ». Mais la séduction est le moyen que la Franc-Maçonnerie et la Ligue de l'enseignement préfèrent à tous les autres.

La Franc-Maçonnerie, qui parodie tous les sacrements de l'Église, signale elle-même cette opposition entre le Baptême chrétien et le Baptême maçonnique (1) : « Ici le miel touche « les lèvres de l'enfant ; là-bas, c'est le sel (2). » Mais ce miel est le miel dont parle Lactance, le miel qui cache le poison et qui recèle la mort : *Mella sunt venenum tegentia* (3).

La Conjuración présente aux plus humbles le miel le plus délicat : une pauvre servante, séduite par ces enfants de Satan, meurt en reniant son Créateur, en repoussant tous les secours religieux, en défendant que son corps soit porté dans la maison de Dieu et qu'aucune prière soit prononcée sur ce corps qui fut donné pour serviteur à une âme immortelle et qui doit ressusciter un jour pour être encore associé à l'âme qui vient de le quitter ; la Conjuración fait de cet enterrement d'une créature humaine, tout semblable à l'enterrement d'une bête brute, une séduction pour d'autres âmes, elle prononce un discours pompeux sur la tombe de cette pauvre servante comme on fait sur la tombe des grands personnages (4).

C'est ainsi qu'elle inscrit partout et en grosses lettres dans ses programmes : ÉLEVER LA POSITION SOCIALE DES INSTITUTEURS ET DES INSTITUTRICES.

Mais il y a des esprits grossiers qui demeurent insensibles au parfum de ce miel trop délicat. La Conjuración leur pré-

(1) Sur le Baptême maçonnique, voir les pages 208, 209 et 210 de mon livre : *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes* (2^e édition).

(2) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 268.

(3) Lib. VI, cap. I.

L'abbé Trublet disait d'une Libre Penseuse du siècle dernier : « Si Mme de « Tencin avait intérêt à vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux. » Ainsi fait la Franc-Maçonnerie, cette Libre Penseuse aux cent têtes.

(4) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 232.

Prix du numéro de la *Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

sente un autre miel qui leur convient mieux. Et la Ligue de l'enseignement en Belgique, commentant elle-même ce paragraphe de ses Statuts, étudie cette question : *Quels sont les moyens actuellement pratiques d'améliorer le sort des instituteurs communaux, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue pécuniaire* (1) ? Mais elle ne la met pas à l'étude, comme on fait trop souvent, pour ne rien résoudre : déjà « la commission de la caisse de pensions de la province » de Namur, dans une lettre adressée au Ministre de l'intérieur, demande avec la *Ligue* que les caisses de pensions des instituteurs soient subventionnées par les administrations communales, que tout instituteur puisse être pensionné à l'âge de cinquante ans, et qu'il puisse compter pour la liquidation de sa pension tous les services au delà de trente années (2). » On voit qu'en Belgique comme en France, la Ligue de l'enseignement « ne demande pas mieux » que de marcher « d'accord avec l'autorité ».

Mais les « Ligueurs de la veille (3) » ont fait encore mieux. Les Loges ou, pour parler avec plus de précision et respecter leur incognito, les Francs-Maçons qui les composent se sont constitués en *Sociétés d'instruction mutuelle* pour fonder des écoles et se rendre maîtres des écoles fondées par les communes, en récompensant les instituteurs les plus méritants, mais en suivant pour reconnaître ce mérite la règle qui leur est donnée :

« Si vous considérez que, par le fait de votre initiation et en raison de la tolérance que vous professez, vous êtes tous des Libres Penseurs; si vous reconnaissez que l'intolérance des sectes vous a placés, bon gré mal gré, sur le terrain de la légitime défense et de la lutte; si, complète-

(1) Rapport présenté, au nom du Conseil général, à l'Assemblée générale tenue à Liège, le 30 septembre 1866, sur la situation et les travaux de la *Ligue* pendant l'année sociale 1865-66. Pages 1 et 2.

(2) Même Rapport, p. 8.

(3) *Le Monde maçonnique*, août 1867, p. 216.

« ment affranchis des préjugés de l'enfance, vous faites plus
 « de cas de la Science et de la Morale que des hypothèses
 « métaphysiques; vous ne devez, vous ne pouvez récom-
 « penser que les instituteurs indépendants de toute attache
 « religieuse (1). »

Après qu'on a corrompu l'instituteur pour qu'il livre l'enfant qui lui a été confié, s'arrêtera-t-on devant l'innocence de l'enfant? Aura-t-on pitié de cette âme tendre et sans défense? Mais on n'a corrompu l'instituteur que pour avoir toute liberté de corrompre l'enfant, on veut préparer dans les générations nouvelles une humanité sans Dieu, et on présente à ces générations le même miel, la même séduction grossière. Sous le nom de Ligue de l'enseignement ou sous le nom de Franc-Maçonnerie, on s'empare de l'enfance en offrant aux enfants des livrets de la Caisse d'épargne (2). Il y a quelques mois, la R. . L. . *la Parfaite Harmonie*, Or. . d'Abbeville, réunissait plus de quinze cents personnes (3) pour les faire assister à la distribution de quarante livrets (4) accompagnés de médailles de bronze ou d'argent. Presque à la même heure, la R. . L. . *Saint-Jean de Jérusalem*, Or. . de Nancy, jetait le même appât :

« Une très-brillante fête d'Adoption, à laquelle assistaient
 « plus de quatre-vingts dames, suivit la tenue régulière. Pen-
 « dant cette partie de la fête, quinze jeunes gens, garçons et
 « filles, accompagnés de leurs parents, tous profanes, furent
 « introduits dans le Temple. Après leur avoir démontré tous
 « les avantages de l'amour du travail, le Vén. . délivra à
 « chacun d'eux un livret de caisse d'épargne, en récompense

(1) *Le Monde maçonnique*, février 1867, p. 633.

(2) *Le Monde maçonnique* : septembre 1866, pp. 278, 279, 282; novembre 1866, p. 407; février 1867, p. 605; avril 1867, pp. 736, 737; août 1867, pp. 209-212; septembre 1867, p. 274; décembre 1867, p. 454.

(3) « Parmi lesquelles le maire d'Abbeville, le colonel du 6^e hussards, plusieurs membres du Conseil municipal, le président et les administrateurs de la Caisse d'épargne, etc. » *Le Monde maçonnique*, août 1867, p. 209.

(4) De quinze, de vingt, de vingt-cinq, de trente, de quarante et de cinquante francs.

« de leur bonne conduite et de leur assiduité au travail et
« aux écoles. L'allocution du V. : et la distribution des ré-
« compenses produisirent la plus favorable impression sur
« l'esprit des profanes présents à la cérémonie, et cette im-
« pression, répandue au dehors, aura certainement les plus
« heureux résultats pour notre Institution (1). »

XII

LE PROTECTORAT MAÇONNIQUE.

Ce qu'elle fait dans les LL. : de Nancy et d'Abbeville, la Franc-Maçonnerie ou la Ligue de l'enseignement, quand la Franc-Maçonnerie craint que son nom compromette les établissements qu'elle fonde ou dont elle s'empare en leur disant : Je suis amie du progrès et des lumières, et je ne veux rien que vous protéger, — la Franc-Maçonnerie le fait partout.

« La commission mixte des Loges nantaises, chargée de la
« fondation d'une école, adresse aux FF. : de Nantes et
« soumet à l'approbation des Loges son rapport » qui conclut
à la création d'une *Ecole primaire libre* (2). Elle en trace le programme dont je dirai tout à l'heure le caractère.

A Marseille, les choses sont encore plus avancées : les Francs-Maçons marseillais ont organisé un « enseignement
« exclusivement laïque (3) » et bien mérité de la Franc-Maçonnerie pour avoir su « fonder, au milieu des plus grandes
« difficultés, dans une ville où les congrégations religieuses

(1) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 274.

(2) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 277.

(3) *Le Monde maçonnique*, juillet 1867, p. 132.

« avaient eu jusqu'à ce jour le monopole de l'enseignement,
 « *un centre d'instruction destiné à répandre au sein des*
 « *classes laborieuses les idées de tolérance, de liberté et de*
 « *progrès qui sont l'essence de la Franc-Maçonnerie* (1) ».

Les FF.°. du Hâvre ont devancé les FF.°. de Marseille, et l'un d'eux écrit aux FF.°. de Paris :

« Au moment où vous blâmez, avec raison, l'immixtion
 « officielle de la Maçonnerie dans les fondations d'instruc-
 « tion, je ne crois pas inutile de vous faire connaître qu'il
 « existe, au Hâvre, en dehors de la Maçonnerie (2), une so-
 « ciété dite d'*instruction mutuelle*. Elle donne, en trois lo-
 « caux divers, tous les soirs, deux heures d'instruction aux
 « ouvriers.....

« Cette société, qui a déjà pu fonder, par souscription, une
 « bibliothèque nombreuse et choisie, est présidée par le
 « F.°. Rispal, membre de la L.°. *l'Aménité*. Les FF.°. Bel-
 « langer, vice-président ; Faure, professeur d'anglais ; Pacin,
 « professeur de français et bibliothécaire ; Hallaure, profes-
 « seur d'arithmétique, et Mayer, professeur de musique,
 « appartiennent à la même Loge. Beaucoup d'autres Maçons
 « des trois Loges du Hâvre sont membres honoraires ou
 « bienfaiteurs de la société, qui existe depuis 1862. »

« La bibliothèque est ouverte depuis le 20 novembre
 « 1866 (3). »

Les FF.°. de Paris applaudissent aux efforts des FF.°. du Hâvre :

« Voilà un excellent exemple de l'action bienfaisante qui
 « peut être exercée par la Franc-Maçonnerie, grâce à l'ini-

(1) *Le Monde maçonnique*, novembre 1867, p. 410.

Le Monde maçonnique ajoute : « Cette dernière phrase est empruntée au F.°. Rouvier, secrétaire du Comité, qui, dans une courte Notice placée en tête du compte rendu (de la distribution des prix), a parfaitement défini le but poursuivi par les généreux fondateurs des écoles maçonniques marseillaises. »

(2) *En dehors de la Maçonnerie*!... Ainsi parle la prudence, mais le zèle agit autrement. Il n'y a cependant point de conflit entre eux : la prudence laisse faire le zèle, et le zèle laisse dire la prudence.

(3) *Le Monde maçonnique*, mars 1867, p. 674.

« tiative individuelle de ses membres, sans dangers pour
 « l'indépendance de l'Institution, ainsi que pour les principes
 « qu'elle représente et dont elle poursuit la réalisation (1). »

Le 28 juillet 1867, ici, à Paris, à la *tenue* de clôture de la session de « protectorat international maçonnique » organisée par les Loges écossaises, la salle était comble : c'est qu'aussi, dit le procès-verbal, « soixante-dix-neuf enfants, venaient, « accompagnés de leurs familles, demander à la maçonnerie « asile et protection, soixante-dix-neuf enfants dont l'intelligence ne sera pas empoisonnée par des théories rétrogrades et vermoulues ; soixante-dix-neuf enfants, pour la « plupart des filles, qui sèmeront nos idées dans le champ « fécond de l'avenir... (2) » Après la consécration, c'est-à-dire après la parodie du baptême, le F.°. Parent, qui avait « obtenu la parole, dit que n'ayant jamais assisté à une semblable fête maçonnique, il s'est senti tout ému au moment « de la consécration (3) ».

XIII

LE PROTECTORAT MAÇ.°. N'EST POINT NATIONAL, MAIS UNIVERSEL.

Vous avez remarqué, Messeigneurs, que ce *protectorat maçonnique* est un protectorat *international*. En effet, « la « Maçonnerie n'est d'aucun pays ; elle n'est ni française, ni « écossaise, ni américaine ; elle ne peut pas être suédoise à « Stockholm, prussienne à Berlin, turque à Constantinople, si « elle y existe ; elle est une et universelle. Elle a plusieurs « centres d'action, mais elle n'a qu'un centre d'unité, qui

(1) *Le Monde maçonnique*, mars 1867, p. 674.

(2) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 267.

(3) *Ibid.*, p. 268.

« est le plus grand bienfait de la philosophie antique. Si elle
 « perdait ce caractère d'unité et d'universalité, elle cesserait
 « d'être la Maçonnerie (1). » Elle conserve son caractère
 même en quittant son nom pour s'appeler la Ligue de l'en-
 seignement. « La R.·. L.·. *la Fraternité des peuples*, présidée
 « par le F.·. Minot,..... avant de se décider à donner son
 « adhésion à la Ligue de l'enseignement du F.·. Jean Macé,
 « a tenu à savoir exactement quel était le but que se propo-
 « saient les promoteurs de la Ligue. Le F.·. Jean Macé a
 « répondu aux questions qui lui ont été adressées une lettre
 « dont il a été donné lecture à la tenue du 22 juin dernier.
 « Par cette lettre, le F.·. Macé repousse la supposition faite
 « par quelques-uns que la Ligue était exclusivement natio-
 « nale (2). »

Aussi rencontre-t-on dans tout l'univers des institutions
 maçonniques d'éducation, quelques-unes qui remontent au
 siècle dernier, à ce siècle que les Francs Maçons appellent *le*
grand siècle.

On célébrait naguère à Londres, « avec beaucoup d'éclat
 « et de solennité », au milieu d'« une affluence considérable »
 et par une cérémonie suivie d'« un banquet splendide », le
 soixante-quinzième anniversaire de la fondation de l'*Ecole*
royale Maçonnique de filles. « Après plusieurs discours ins-
 « pirés par la circonstance, le Secrétaire prit à son tour la
 « parole, et ce fut lui qui fit naître les plus vifs applaudis-
 « sements, en annonçant que le produit des listes de sous-
 « cription — moins dix qui n'étaient pas encore parvenues
 « — atteignait déjà le chiffre de cent quarante-cinq mille
 « trois cents francs (3). » Les Loges d'Angleterre ont des
 écoles de garçons aussi bien que de filles. Et ce chiffre de
 cent quarante-cinq mille francs, constaté dans les premiers

(1) LE F.·. RAGON. *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, etc., p. 40.

(2) *Le Monde maçonnique*, juillet 1867, p. 133.

(3) *Ibid.*, p. 116.

mois de 1867 par le Secrétaire de l'*Ecole royale Maçonnique de filles*, est sans doute le chiffre (incomplet) des souscriptions de 1866, car *le Monde maçonnique*, un mois avant la fin de l'année 1867, parle pour cette même École de filles d'un chiffre de cent vingt-cinq mille francs (1), qui doit être celui des souscriptions des huit ou dix premiers mois de cette dernière année. L'*Institution maçonnique d'éducation* de Cheshire, pour arriver à une pareille situation financière, donne des représentations sur le théâtre de Boikenhead, des concerts, etc., et la Franc-Maçonnerie propose cet exemple à ses Loges : « C'est un bel exemple à suivre pour les autres provinces de l'Angleterre (2). »

En Prusse, « la Loge *Lessing*, de Barmen, vient de fonder, « sous le nom de *l'Union civile*, une institution ayant pour « but le développement intellectuel de toutes les classes. « D'après les Statuts, l'homme le plus pauvre peut profiter « des bienfaits de cette association et devenir sociétaire (3). » (Je dirai tout à l'heure quels sont ces *bienfaits* !)

La Franc-Maçonnerie a le même programme dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien. Elle se présente en protectrice de l'enseignement, et elle s'empare du gouvernement des âmes. A New-York, il y a un projet de collège maçonnique, toujours combattu, mais toujours persistant (4). Et, en attendant qu'il se réalise, « le 8 août dernier, le second « Surveillant de la Grande Loge de New-York, suppléant le « Grand-Maitre, a solennellement posé la première pierre « d'une école normale, au village de Fredonia, et deux mille « cinq cents Maçons assistaient à cette imposante cérémonie, « la plus belle de ce genre qu'on ait encore vue dans la contrée. Un splendide banquet a terminé cette fête de l'intelligence (5). »

(1) *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 478.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 477.

(4) *Le Monde maçonnique*, juin 1867, p. 120.

(5) *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 351.

XIV

CARACTÈRE DE L'ÉDUCATION MAÇONNIQUE.

Le 1^{er} août dernier, la R. . L. . *le Travail*, Or. . de Paris, décidait que les récompenses décernées annuellement par elle aux élèves et aux instituteurs des écoles communales des deux sexes seraient, pour l'année 1867, attribuées à l'école professionnelle des jeunes filles de la rue de Laval. « Les élèves
« de cette libre et libérale institution, consultées sur les
« plus dignes d'entre elles, ont spontanément désigné, comme
« ayant mérité le prix de morale, les filles d'un Libre Penseur,
« qui n'ont jamais suivi les cours d'aucun culte religieux (1). »

Que sera la Ligue ? Je n'en sais rien, disait le promoteur de la Ligue. Les jeunes élèves de « cette libre et libérale institution » de la rue de Laval ont été plus intelligentes que lui, et comme les Loges... je me trompe, les Francs-Maçons avaient décerné aux instituteurs « indépendants de toute
« attache religieuse » la récompense promise aux plus « méritants (2) », ces jeunes filles ont désigné comme les plus

(1) *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 456.

Ces récompenses se multiplient, et par leur multiplication grandit l'influence, le bienfait, comme on disait tout à l'heure, de ce *protectorat maçonnique*. Après avoir relaté cette décision de la R. . L. . *le Travail*, la Revue maçonnique ajoute :

« Un incident est venu marquer cette discussion. Le F. . Garnier, Vénérable de « la Loge, en mémoire de la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne « de sa fille a, personnellement, de son côté, fondé un prix annuel de cinquante « francs, qui est venu s'ajouter aux deux prix votés par l'Atelier.... »

« Mme Jules Simon, l'une des patronnesses de l'Ecole professionnelle, a, dans une « lettre charmante, remercié le F. . Garnier de son excellente fondation. »

(2) Voir plus haut, page 39.

dignes celles qui ne pouvaient pas être soupçonnées de connaître Dieu et de l'aimer.

Car c'est là l'esprit de la Ligue : chasser l'idée de Dieu, effacer jusqu'à son nom du cœur de l'homme. La Commission mixte des Loges nantaises, traçant le programme de l'École primaire libre, « a été d'avis que l'enseignement religieux « fût écarté du programme de l'École, cet enseignement devant être laissé aux soins des parents (1) ». Mais la Franc-Maçonnerie, qui fonde à la fois des écoles d'enfants et des cours d'adultes, exclut de partout l'enseignement religieux. Ceux qui n'ont ni père ni mère pour leur parler de Dieu, n'en peuvent pas entendre parler non plus par ces maîtres systématiquement athées ; et devenus parents à leur tour, ils n'en parlent point aux enfants que Dieu leur a donnés, quoique « l'enseignement religieux doive être laissé aux soins des « parents ». Pour eux et pour leurs enfants, il n'y a plus de Dieu, ou plutôt il n'y en a jamais eu. Ainsi le veut non pas seulement la Ligue de l'enseignement en France ou en Belgique, non pas seulement telles ou telles Loges, tels ou tels Grands Orient, ainsi le veut la Franc-Maçonnerie universelle. Cette institution dont je parlais tout à l'heure, fondée en Prusse par la Loge *Lessing*, de Barmen, sous le nom d'*Union civile*, et qui a « pour but le développement intellectuel de toutes les classes », est fondée sur l'athéisme : « La Religion et la politique sont exclues du programme « d'enseignement (2). »

De quoi donc pourra-t-on parler à ces hommes et à ces enfants, si on ne veut jamais leur parler de Dieu ni de leur âme : de leur âme, c'est-à-dire d'eux-mêmes ; de Dieu, c'est-à-dire de leur origine et de leur fin, c'est-à-dire encore d'eux-mêmes ? De quoi leur parleront dans leurs cours et dans leurs écoles les Ligueurs de l'enseignement ?

(1) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 277.

(2) *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 477.

Entrez un moment dans le Temple maçonnique, assistez à la troisième séance (1) de la Session maçonnique internationale du Rite Ecossais Anc. et Acc., à cette « tenue très-solennelle, quoiqu'un peu théâtrale et cultuelle », et remarquez que « tout d'abord » le F. Meurizet place la séance sous l'invocation du F. Condorcet, en donnant lecture d'une page de ce Frère, page dont voici la conclusion : *De toute discussion sérieuse, il faut écarter les questions religieuses*. C'est donc ce respect que l'antiquité païenne elle-même professait pour les enfants, c'est le respect qui empêche de leur parler de Dieu ! On ne veut les entretenir que de choses *sérieuses* !

Mais, encore une fois, que leur enseigneront les Ligueurs de l'enseignement ?

Ecoutez l'un des Frères qui succèdent au F. Meurizet. « Le F. Lion (*de la Mutualité*) explique le cartouche *des sens* d'une manière remarquable. Il demande que l'éducation des sens, loin d'être négligée comme elle l'est aujourd'hui, devienne le point de départ de toute éducation rationnelle (2). »

Voilà le principe de l'éducation maçonnique.

XV

LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT EST UN APOSTOLAT MAÇONNIQUE.

Il ne faut pas faire à des hommes *sérieux* l'injure de supposer qu'ils ont multiplié dans tous les pays de l'univers leurs Orient, leurs Loges et leurs Ateliers de toutes appel-

(1) Mercredi 24 juillet 1867.

(2) *Le Monde maçonnique*, août 1867, p. 195.

lations maçonniques et non maçonniques, qu'ils ont ainsi pris le monde entier comme dans un réseau, sans un but *sérieux* et bien défini, et en se parlant à eux-mêmes comme on parle aux *profanes* : Que sera cette Ligue? nous n'en savons rien.

Que serait une Ligue de l'enseignement fondée au milieu de nous, Catholiques, par les hommes qui sont nos pères dans la foi, et recrutée parmi nous, Catholiques? Pas un seul Catholique, si humble qu'on le suppose et si dénué d'autorité, ne s'aviserait de dire : Ce qu'elle sera, je n'en sais rien. Elle sera, dirait-il, elle sera Catholique, elle propagera les vérités que l'Église enseigne, elle parlera de Dieu aux enfants, aux vieillards, aux hommes de tout âge et de toute condition, même à ceux qui s'imaginent, parce qu'ils n'ont plus l'innocence des enfants, que les croyances qu'ils sont bonnes pour les enfants ne sont pas aussi bonnes pour les hommes; la Ligue catholique de l'enseignement assistera les parents dans l'éducation religieuse de leurs enfants, et si elle les voyait faillir à ce grand devoir, elle s'efforcerait de les suppléer, car une Ligue de l'enseignement est une association d'apostolat, et c'est à tous les Apôtres de tous les siècles et de tous les ordres qu'il a été dit : *Allez et enseignez*.

La Ligue de l'enseignement fondée, non pas dans les Loges, la prudence maçonnique a voulu empêcher qu'on pût dire cela, — mais tout à côté des Loges, et recrutée parmi les Francs-Maçons de tous les Rites, est une Ligue maçonnique. Il n'est pas de prudence si attentive qui retienne tout aveu, et vous avez pu recueillir celui-ci dans le procès-verbal de la *tenue* de clôture de la session du protectorat international maçonnique : Voici « soixante-dix-neuf enfants, « pour la plupart des filles, qui sèmeront nos idées dans le « champ fécond de l'avenir (1). » La Ligue maçonnique de l'enseignement est aussi un apostolat, — je peux bien sans

(1) Voir plus haut, page 43.

profanation me servir de ce mot, puisque dans l'Évangile même il est parlé des Anges de l'enfer (1), et qu'il est en effet des apôtres d'erreur et de mensonge comme il est de mauvais Anges (2), — la Ligue maçonnique de l'enseignement veut aussi enseigner toutes les nations, propager dans le monde entier les croyances de la Maçonnerie, si la Maçonnerie croit quelque chose ! faire pénétrer dans toutes les âmes les amours, les haines, toutes les passions de la Franc-Maçonnerie.

XVI

LA F.°. M.°. REPOUSSE DIEU.

« Comment es-tu tombé du ciel, demande Isaïe, comment
 « es-tu tombé du ciel, Lucifer ? Comment as-tu été renversé
 « sur la terre, toi qui disais en ton cœur : Je monterai au
 « ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu,
 « je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, je
 « serai semblable au Très-Haut ! (3) » La Franc-Maçonnerie,
 qui s'appelle aussi la Lumière et qui compte le temps non
 par l'âge du monde ni par l'avènement du Sauveur, mais par
 les *années de la Lumière*, et qui appelle Orient le côté (4)
 de l'Atelier où se tient le Vénérable ou le Très-Respectable,
 parce que le Vénérable ou le Très-Respectable représente

(1) « Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est Diabolo et
 « Angelis ejus. » MATTH., XXV, 41.

(2) « Misit in eos iram indignationis suæ : indignationem, et iram, et tribula-
 « tionem : immissiones per Angelos malos. » Ps. LXXVII, 49.

(3) XIV, 12, 13, 14.

(4) Même l'occident, quand le siège du Vén.°. ou du T.°. R.°. est placé à l'occi-
 dent de la Loge.

la Franc-Maçonnerie qui est la Lumière, la Franc-Maçonnerie a dit aussi dans son cœur : « J'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu. » Elle a dit aux hommes pour les séduire : « La Maçonnerie possède la science intellectuelle la plus éminente, dans laquelle toutes les études scientifiques sont agrégées et coordonnées. Les Frères qui par l'investigation et les recherches parviennent à l'innocence maçonnique et agissent d'une manière conforme à l'essence de notre Ordre, sont dignes d'être appelés les Dieux de la terre (1). » Mais la terre est indigne de ces Dieux maçonniques, car tandis qu'il est nuit sur la terre, le Soleil est dans son plein éclat pour la Loge (2), car « la Parole maçonnique est le Verbe de la Raison parlant à nos sens » (3).

Comment es-tu tombé du ciel, Ordre de la Lumière?

La première passion de Lucifer est aussi la première passion de l'Ordre de la Lumière, et la révolte est née de l'orgueil, la révolte qui déchaîne toutes les autres passions. « Diderot écrivait : *Il y a au-dessus de toutes les religions une Religion mère sans laquelle on ne comprend pas toutes les autres.* Eh bien, la Maç. cherche à être cette Religion mère (4). » Religion sans Dieu, à moins que Dieu soit sans puissance et sans autorité; car la pensée d'un Dieu créateur et législateur irrite l'orgueil qui se révolte en invoquant la liberté : « La création de l'homme, être fini, par un Dieu infini, est contradictoire à la liberté. Il n'y a pas liberté là où se trouve une cause extérieure et infinie qui enveloppe un effet fini; il n'y a pas liberté là où une volonté

(1) *Revue maçonnique. Manuel pour les Frères*, juillet 1850, p. 216.

(2) On lit en effet dans les *Questions d'ordre* du Rituel de Chevalier du Soleil (28^e degré du Rite Ecossais) :

« D. Quelle est l'heure de l'ouverture ?

« R. Il est nuit sur la terre; mais le Soleil est dans son plein éclat pour la Loge. » (*Tuileur général*, p. 160.)

(3) *Rituel du Nouveau Grade de Rose-Croix*, p. 84.

(4) LE F. HERMITTE (de Bordeaux), à l'Assemblée générale du G. O. de France, le 13 juin 1867. — *Le Monde maçonnique*, juin 1867, p. 83.

« relative est dominée par une autorité absolue (1). » Aussi voit-on les Francs-Maçons réunis naguère au congrès de Worms « rejeter l'idée du divin (2) », et les Francs-Maçons de Paris les féliciter d'être plus libéraux que la majorité de l'assemblée du Grand Orient de France et d'admettre les athées. Mais ni le Grand Orient ni le Suprême Conseil (Rite Ecossais) ne repoussent les athées (3), ils maintiennent prudemment la vaine formule : A LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS, ou plutôt ils n'osent pas la maintenir. L'Assemblée générale du Grand Orient, effrayée de la proposition d'effacer des *planches* maçonniques le nom du Grand Architecte de l'Univers, repousse la proposition par 178 voix contre 67 (4); mais le Grand Orient, quand il promulgue les nouveaux Statuts votés par l'Assemblée générale, tremble devant cette minorité dont l'audace est *montée jusqu'au ciel*, et on ne lit plus sur les Statuts de la Franc-Maçonnerie : A LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS.

Et maintenant, « théistes, panthéistes ou athées, croyants « ou non croyants, vous avez droit au même respect, si « vous êtes des hommes libres et de bonnes mœurs. Tel est « le véritable sentiment maçonnique (5). » Et la religion mère, annoncée par Diderot, « crie aux Chrétiens abrutis « qui élèvent des églises à la Déesse immaculée : Dieu, tel « que notre époque peut le comprendre, n'est pas votre « Dieu. A votre philosophie mystique, qui ne voit dans

(1) *La Solidarité*, journal des principes. Numéro du 1^{er} novembre 1867, p. 145.

Prix du numéro de *la Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) *Le Monde maçonnique*, novembre 1867, p. 421.

(3) *Le Monde maçonnique*, si affligé du vote de l'Assemblée du G. O., dit cependant (juillet 1867, p. 129) :

« *L'Avenir national*, *le Siècle*, *le Phare de la Loire* ont partagé nos regrets et, « comme nous, ils ont compris qu'il restait bien entendu que tout homme honorable, quelles que fussent ses convictions philosophiques, avait titre pour entrer « dans la Franc-Maçonnerie. »

(4) *Le Monde maçonnique* (septembre 1867, p. 259) remarque que la majorité des délégués des Loges de Paris a voté le rejet de la formule.

(5) *Le Monde maçonnique*, mai 1867, p. 56.

« l'homme qu'une âme à sauver et qui subjugué le corps
 « comme un esclave, nous opposons la philosophie de la
 « Raison, qui reconnaît tous les droits de la Nature et les
 « intuitions sublimes du cœur..... Faut-il le dire? il n'est
 « pas une idée du Christianisme que nous n'attaquions en
 « véritables négateurs, en négateurs obstinés; et nous nous
 « en faisons gloire (1)! » La Religion mère exclut formel-
 lement toute manifestation religieuse (2), elle repousse toute
 religion comme une entrave au progrès intellectuel et so-
 cial (3). Comment en effet toute religion ne serait-elle point
 malfaisante? C'est de la faculté de synthèse que provient
 toute religion : mais, « pour devenir religion, il faut qu'elle
 « subisse une transformation morbide (4) ». Le F. Proudhon
 avait dit tout cela en moins de mots : DIEU, C'EST LE MAL!

XVII

DÉCHÉANCE DE DIEU.

Si une telle parole était prononcée contre le Prince, le
 Prince ne pourrait plus se maintenir que par la force. Mais
 le Tout-Puissant ne veut point se servir de la force, et l'âme

(1) *National belge*, 21 novembre 1856.

(2) « L'œuvre essentiellement morale et universelle de la Maçonnerie, loin de
 « comporter aucune manifestation religieuse, les exclut formellement, sous peine
 « d'illogisme, d'infraction à sa loi, et même de déchéance. »

Le Monde maçonnique, septembre 1867, p. 282.

(3) « Pour moi, la Religion n'est qu'un fait historique dans lequel je vois une
 « entrave au progrès intellectuel et social, par conséquent au développement de la
 « civilisation. »

La Pensée nouvelle. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 227.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

(4) *Ibid.*, p. 229.

humaine, tombée même dans l'esclavage des passions et des crimes, est toujours libre du côté de Dieu. Son dernier trait de ressemblance avec le Dieu qui l'a faite à son image et qui est infiniment libre, c'est la liberté !

Le Prince ne pourrait pas laisser dire : Le Prince, c'est le mal. Son gouvernement serait aussitôt renversé. Il n'en est pas autrement du gouvernement des âmes. Et Dieu est sans autorité parmi ceux qui disent sur tous les tons : *Dieu, c'est le mal !*

Dieu est déchu, et sa déchéance est l'œuvre de l'audace et de l'habileté réunies.

L'habileté a proclamé *l'identité de la Religion et de la science* (1), et elle a dit : « La nourrice commence, le prêtre continue, le savant achève (2). » De sorte que le dernier mot reste au *savant*; et le *savant*, c'est un des noms de l'incrédule, comme la Ligue de l'enseignement est un des noms de la Franc-Maçonnerie.

L'habileté dit :

« Les imputations du cléricalisme contre les Francs-Maçons sont absurdes. La Franc-Maçonnerie n'est hostile à aucune secte chrétienne et ne peut inquiéter aucune croyance religieuse, mais il est bien vrai qu'elle est incompatible avec l'organisation catholique, et qu'une société exclusivement catholique, comme le fut notre moyen âge, ne saurait la supporter dans son sein. Heureusement le Catholicisme a cessé d'être une forme sociale et tend à devenir de plus en plus une secte du Christianisme, et, à ce titre, elle a droit de jouir de la même liberté que toutes les autres, — tant qu'elle n'attentera pas à la liberté d'autrui.

« Quant à la Franc-Maçonnerie, elle est un exemplaire

(1) C'est le titre d'un article de la *Solidarité*, journal des principes, du 1^{er} janvier 1868.

Prix du numéro de la *Solidarité*, journal des principes : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) *Ibid.*, p. 49.

« de l'état social conçu selon les principes du XVIII^e siècle,
 « proclamés en 1789 et codifiés en partie par la Révolu-
 « tion..... (1). »

L'habileté ajoute :

« C'est très-beau sans doute d'obéir à Dieu. Mais où est
 « Dieu?

« En chacun de nous. Il s'appelle LA RAISON (λογος),
 « et la Raison est cette lumière avec laquelle chacun vient
 « en ce monde. Donc, comme nous sommes doués de raison
 « et d'une raison majeure, nous n'avons plus besoin qu'un
 « Pape, un Évêque, un curé, un confesseur, vienne se placer
 « entre Dieu et nous, et, sous prétexte d'éclairer notre
 « conscience, l'empêche de recevoir directement les rayons
 « de la lumière divine.

« Voilà ce que disent aujourd'hui les Francs-Maçons et
 « ce que diront demain tous les hommes. »

L'habileté ajoute encore :

« On est bien obligé de convenir que la Franc-Maçonnerie,
 « avec son organisation démocratique et ses principes libé-
 « raux et égalitaires, est l'antithèse du Catholicisme auto-
 « ritaire. Or, pour détruire l'antithèse, il y a un moyen bien
 « simple, c'est de supprimer la thèse. Le jour où la société
 « catholique — observez que je dis la société, non la Reli-
 « gion — aura cessé d'exister, la société maçonnique n'aura
 « plus de raison d'être. Mais ce jour-là les principes de la
 « Franc-Maçonnerie auront fait la conquête du monde et le
 « Catholicisme ne sera plus qu'une des formes de la Reli-
 « gion universelle, respectable sans doute comme expres-
 « sion de la conscience humaine, mais ni plus ni moins
 « que toute autre forme religieuse (2). »

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 2.

Prix du numéro de *la Solidarité, journal des principes* : VINGT-CINQ CENTIMES.

Je n'ai pas cru qu'il me fût interdit de citer cet article, parce qu'il est écrit contre le Bref dont le Souverain Pontife a bien voulu honorer mon livre sur *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*.

(2) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 2.

Ces paroles caressantes sont assurées du succès. Mais l'habileté s'impatiente de tant de succès et de *triumphes* qui ne l'ont point encore fait arriver au but :

« C'est toujours du XVIII^e siècle. Certes ce fut un grand
« siècle, mais il dure bien longtemps. A la foi absurde, mais
« fondée sur le sentiment, on oppose une critique très-ra-
« tionnelle, mais parfaitement stérile, comme tout ce qui est
« négatif. Et après? Dans ce grand procès de la Raison et de
« la Foi, le Rationalisme triomphe toujours sans jamais par-
« venir à faire exécuter la sentence (1). »

Lasse de ces *triumphes* qui n'ont pas encore entièrement mis fin au règne de Dieu, l'habileté avoue son ambition :

« Au milieu de ces aspirations, mal définies encore,
« la Maçonnerie peut certainement être appelée à jouer un
« rôle prépondérant. Elle peut prouver une fois de plus que,
« fidèle à son ancienne devise, elle est le véritable lien des
« peuples. Qu'elle renonce aux futilités et aux vanités ; qu'elle
« abandonne aux métaphysiciens les recherches et les défini-
« tions du surnaturel et du divin ; qu'elle s'occupe de ce qui
« est réel, humain, immédiat ; qu'à l'idée divine elle substi-
« tue l'idée morale, et son rôle sera aussi fécond que celui
« de la théologie a été nuisible, stérile et infructueux (2). »

L'audace va d'une allure plus rapide, et par un chemin plus court, au même but :

« Il faut que la Raison s'établisse enfin souveraine dans
« son domaine... Son tour est venu d'organiser la société et
« de gouverner l'État. La Raison et la Liberté remplacent les
« dieux déchus du Christianisme. Il n'y a plus d'autre culte,
« d'autre religion que la Religion de la Raison et le culte de
« la Liberté (3). »

L'audace, s'exaltant dans son orgueil et dans sa haine,

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} septembre 1867, p. 109.
Prix du numéro de *la Solidarité, journal des principes* : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 344.

(3) M. AMÉDÉE JACQUES. *La Liberté de penser*. Numéro du 20 novembre 1850.

arrive à la violence et au dernier paroxysme de la violence :

« Oui, ce qu'il y a de plus effrayant au monde, c'est
« de voir des peuples, des États, s'asseoir tranquillement à
« l'ombre d'une Religion morte. Quel silence, grand Dieu !
« quelles ténèbres !... La discussion est close avec le Catholi-
« cisme, puisque, sauf l'injure, il reste muet à toute contra-
« diction. Ses dogmes vieillis ne sont plus que le cadavre
« d'une religion ; et si la société par un effort quelconque ne
« s'en délie, elle devient elle-même cadavre (1). »

XVIII

L'HOMME EST UN ENFANT SANS PÈRE.

Mais la vue de ce cadavre les remplit de terreur. Ils ont beau récuser le témoignage de l'histoire, l'histoire les fait pâlir en leur racontant que les plus criminels des hommes ont pu arracher la vie à l'Auteur de la vie, mais que Dieu n'a fait que traverser les ombres de la mort. Et ce cadavre leur parle encore et les fait trembler, tout cadavre qu'il est, car il leur annonce sa résurrection prochaine et glorieuse.

Ce que la mort ne peut pas faire pour eux, ils le demandent au néant. Que le néant les sauve de la puissance de Dieu ! Qu'il n'y ait pas, qu'il n'y ait jamais eu de Dieu ! Que ce nom détesté que les hommes ont écrit partout depuis six mille ans et qui ne peut plus être effacé de partout, reçoive une signification nouvelle et ne représente plus l'Auteur de qui nous tenons l'existence, le Maître à qui nous devons obéissance et

(1) M. EDGAR QUINET. *Lettre à M. Eugène Sue*, 5 décembre 1856.

fidélité ! Que Dieu, ce soit indifféremment ceci ou cela, pourvu que ce ne soit plus jamais Dieu (1) !

Et ils définissent Dieu, pour le nier dans leurs définitions :

« Dieu est le Moi conscient de l'Univers.

« Dieu est identique à la Raison universelle.

« L'homme est un Moi conscient, libre, autonome.

« L'homme est appelé à communier directement avec Dieu
« par la Raison et à s'unir par la Science à tout ce qui
« est (2).

Et ils continuent de définir Dieu et la Religion, pour nier la Religion et Dieu, pour enlever à l'homme ces grandes réalités où il puisait sa force et sa consolation, et ne lui laisser que des mots désormais vides de sens, des fantômes qu'en vain il veut saisir et presser dans ses bras :

« Si nous avions à définir la Religion, nous dirions qu'elle
« est à la fois l'idée et le sentiment que chaque homme a des
« rapports de son moi avec tout ce qui est, et la forme qu'il
« leur donne lorsqu'il veut objectiver son idée et réaliser son
« sentiment (dogme et culte).

« On voit que c'est en vain qu'on tenterait, avec une pareille

(1) Joseph de Maistre dit de l'athéisme, qu'il appelle *la cécité de l'âme* :

« Cette maladie ne réside point ou ne commence point dans l'intelligence. Nul
« homme n'a cessé de croire en Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas; nul
« livre ne saurait produire cet état, et nul livre ne peut le faire cesser. Jamais
« on n'a rencontré et jamais on ne rencontrera un homme perverti par une mau-
« vaise démonstration de l'existence de Dieu. Pour les athées aucune démonstration
« n'est bonne, pour les croyants elles le sont toutes. »

Philosophie de Bacon. Tome II, chap. VI, p. 208.

Cette soif satanique d'indépendance, qui est toute la philosophie des athées d'aujourd'hui, n'est point nouvelle, et Pharaon disait comme eux :

« Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?.... Nescio Dominum. » *Exod.*, v, 2.

Et le Roi-Prophète parlait déjà comme Joseph de Maistre : *L'insensé a dit dans son cœur*, mais non dans son intelligence :

« Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.

« Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis. »

Ps. XIII, 1.

(2) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} septembre 1867, p. 116.

Prix du numéro de *la Solidarité, journal des principes* : VINGT-CINQ CENTIMES.

« définition, de faire entrer la Religion dans la sociologie...

« Et maintenant, si l'on vous dit qu'il y a des hommes
« sans religion, répondez hardiment : Non !..... Toute phi-
« losophie comportant une définition de l'homme et du
« monde, toute philosophie est religion..... C'est pourquoi
« tout philosophe est un homme religieux, quoi qu'il en ait
« et quoi qu'il en dise. Non-seulement Socrate et Platon,
« mais Aristote et Epicure, non-seulement Epictète et Marc-
« Aurèle, mais Lucrèce et Gassendi, et Descartes, et Spinoza,
« et Diderot, et Voltaire, et Kant, et Hegel, furent des
« hommes plus véritablement religieux que la plupart des
« Saints du calendrier catholique (1). »

C'est sous l'inspiration de cette Religion universelle où Spinoza, Diderot, Voltaire, Kant, Hegel, sans doute aussi Goethe et Proudhon (pour ne point parler de ceux qui vivent encore), sont comptés comme des hommes religieux, c'est à l'ombre de la Religion universelle que la République démocratique, sociale et universelle s'établira « sur les sublimes
« principes de 89, affirmés par l'athéisme et le matéria-
« lisme (2) ».

C'était l'axiome le moins contesté de l'ancienne physique, que la nature a horreur du vide. C'est la vérité de tous les temps et des époques même qui se font le plus gloire de leur incrédulité, que le cœur humain a une invincible horreur du grand vide que laisse après lui le Créateur chassé de la créa-

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} novembre 1867, p. 146.

Prix du numéro de *la Solidarité, journal des principes* : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) Voici les premières lignes des *Statuts de la commune révolutionnaire des ouriers français* :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ!

« Considérant que le régime impérial et monarchique est le règne du despotisme.
« de l'ignorance et de la misère; que tous nos efforts doivent tendre à le renverser
« pour fonder à sa place un gouvernement démocratique et social, sous le nom de
« République, et basé sur les sublimes principes de 89, affirmés par l'athéisme et
« le matérialisme, etc. »

Tribunal correctionnel de la Seine. 6^e chambre. Audience du 21 décembre 1867.

tion par l'impiété délirante. Aussi les tribuns se croient-ils obligés, pour n'être pas reniés par la multitude, de flétrir ces systèmes abominables d'athéisme et de matérialisme. Mais voilà que cette précaution, dictée par la prudence, tourne contre eux, car notre âge peut voir cette monstruosité de l'athéisme qui n'est fait que pour désunir et désagréger les hommes, devenu le mot d'ordre d'une secte (1). La secte proteste hautement contre cette flétrissure infligée à l'athéisme et au matérialisme (2). Les tribuns, honteux et repentants d'avoir flétri autre chose que la vertu ou la foi chrétienne, se défendent d'avoir prononcé aucune flétrissure, aucun blâme même, car n'ayant sans doute pas l'honneur d'être eux-mêmes athées ni matérialistes, ils sont néanmoins tout pleins de respect et de tendresse pour les matérialistes et les athées (3).

Mais c'est vainement qu'ils demandent grâce : un néophyte de l'athéisme leur signifie qu'ils sont « en retard d'une bonne « vingtaine d'années », qu'« ils ne se doutent guère du travail profond qui s'est sourdement fait dans la jeunesse française ». Le néophyte ajoute :

« Rien n'est changé dans l'apparence. Les formules du « spiritualisme de M. Cousin ont conservé tout leur éclat « extérieur, mais elles n'ont plus d'empire sur les âmes. Ce « sont des cadres vides. »

Et il prouve ce qu'il vient de dire :

« Rien ne marque mieux les secrètes tendances de la génération présente vers les doctrines matérialistes, que le prodigieux succès d'un petit volume, traduit de l'allemand,

(1) « L'athéisme, dans notre siècle, s'étant uni à un principe éminemment actif, « l'esprit révolutionnaire, ce redoutable amalgame, lui a prêté un air d'activité « qu'il tenait seulement d'une circonstance accidentelle et peut-être unique. En « général, l'athée est tranquille. Comme il a perdu la vie morale, il pourrit en « silence et n'attaque guère l'autorité. Pour l'honneur du genre humain, l'athéisme, « jusqu'à nos jours, peut-être, n'a jamais été une secte. » JOSEPH DE MAISTRE. *De l'Eglise Gallicane*. Livre I^{er}, chap. XII, note, pages 104 et 105, édit. de 1850.

(2) Voir les *Pièces justificatives*, IV.

(3) Voir les *Pièces justificatives*, V.

« qui est en quelque sorte le manuel du matérialisme contemporain : *Force et matière*, de Büchner.

« C'était un livre assez difficile à lire, car le traducteur, qui savait sans doute l'allemand beaucoup mieux que le français, avait hérissé sa traduction de termes barbares et de phrases sauvages.....

« C'est aujourd'hui un livre de vente courante. On m'a dit que le style des dernières éditions avait été corrigé par un ami de l'auteur qui connaissait la langue française. C'est tant mieux pour le public; mais, pour moi, je garde ma vieille édition avec reconnaissance. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu très-nettement formulées, et très-exactement déduites, des idées qui me flottaient depuis longtemps dans l'esprit (1). »

Les apôtres de l'athéisme sonnent la victoire : « Le matérialisme et l'athéisme commencent à avoir droit de cité non-seulement dans la science, mais dans le monde (2)! »

Et les apôtres de l'athéisme ont raison, puisqu'on a vu tout à l'heure ceux-là mêmes qui refusent leur adhésion à l'athéisme, lui reconnaître le droit de cité dans la société moderne, je n'ose plus dire la société chrétienne.

Ainsi la Révolution, qui a commencé bien avant 1789, et qui n'a jamais eu qu'une seule pensée, qui a toujours travaillé à la même œuvre inexorable, séparer l'homme de Dieu, la Révolution s'achève en jetant à tous les échos ce cri de victoire : IL N'Y A POINT DE DIEU ! *Non est Deus!*

(1) M. FRANCISQUE SARCEY. Dans le journal *l'Epoque* du 9 janvier 1868.

On ne saurait imaginer une recommandation plus éloquente : Voilà le livre qui a dessillé mes yeux et touché mon cœur.

En constatant, quinze jours plus tard, le succès de cette recommandation, M. Francisque Sarcey la complète :

« Un certain nombre de lettres me sont venues qui me demandent où il est possible de se procurer le livre de Büchner. J'indiquerai à mes correspondants comme librairie spéciale pour les publications philosophiques celle de Germer-Baillière, rue de l'École-de-Médecine, n° 17. » *L'Epoque*, 23 janvier 1868.

(2) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 19 janvier 1868.

Au lendemain de 1830, une composition dramatique (1) qui tiendra dans l'histoire de nos mœurs une bien plus grande place que dans l'histoire de notre littérature, avait mis à la mode — on ose à peine le dire — la bâtardise ! Le dramaturge pouvait bien n'avoir pas conscience de ce qu'il faisait ; mais il travaillait à l'œuvre de la Révolution. C'est le même sentiment, c'est la même malice diabolique, mais plus profonde, qui fait qu'on veut séparer l'homme de Dieu, l'enfant de son père. Cet homme de leurs rêves, ce monstre d'orgueil qui repousse Dieu, qui ne veut pas connaître Dieu, qui nie Dieu et s'écrie :

Moi !

Moi, dis-je, et c'est assez (2) !

cet homme-là, l'homme qui n'a point de père au Ciel, n'est qu'un bâtard dans la création, car l'homme est un être intelligent, et la nature, si belle et si admirablement faite pour réjouir et charmer nos sens, ne se connaît pas elle-même et ne connaît pas l'homme ; elle est « sourde, aveugle, imprévoyante (3), » elle est dépourvue de sentiment et d'intelligence. Et l'âme humaine est semblable au fruit de l'amour criminel, de l'égoïste volupté qui n'a cherché qu'elle-même et qui s'afflige de n'être pas inféconde, l'âme humaine regarde et demande de tous côtés, sans pouvoir le rencontrer, un sourire de tendresse, elle est orpheline, plus qu'orpheline

(1) *Antoni*, par M. Alexandre Dumas.

(2) P. CORNEILLE. *Médée*. I, v.

(3) Qui dit cela ? Précisément ceux qui se glorifient de leur athéisme et de leur matérialisme. Après avoir ôté à l'homme la foi et l'espoir en Dieu, ils veulent lui ôter encore l'amour et l'admiration de la nature, de peur que l'homme remonte de la nature à Celui qui a fait toutes choses. Il faut que toute parole importune soit étouffée, que toute voix se taise, même les voix de la montagne et de la vallée, des forêts et des fleuves, de la terre, de la mer et des cieux, car toutes ces voix racontent la gloire de Dieu.

Voir les *Pièces justificatives*, VI.

(un orphelin a une mémoire à chérir et à vénérer), l'âme humaine n'a point d'auteur, car IL N'Y A POINT DE DIEU !

XIX

LA GRANDE CONJURATION.

Séparer l'homme de Dieu, ôter Dieu, ôter le souvenir et la notion même de Dieu à l'âme humaine : voilà le but de la grande Conjuraton, le but de la Franc-Maçonnerie et de la Ligue maçonnique de l'enseignement. Que, pour atteindre ce but, on ouvre partout des cours et des écoles ; que, réalisant la séparation de l'Église et de l'État, on réalise, comme une conséquence nécessaire, la séparation de l'Église et de l'enseignement (1) sous toutes les formes possibles (2). Que cet enseignement populaire soit continué chaque semaine dans des journaux qui seront par leur prix à la portée des plus pauvres, par leur forme à la portée des moins intelligents, car ils ne s'adresseront point à l'intelligence, mais à la passion, à l'orgueil, à la convoitise, aux appétits qui ravalent l'homme jusqu'à la brute. Que cependant ils ne parlent qu'au nom de LA SCIENCE, parce que la Religion est un grand nom et que la Science paraît à ceux qui repoussent Dieu un nom encore bien plus grand, et qu'il faut de grands noms pour frapper l'esprit du peuple. Que ces journaux répètent sans cesse aux plus ignorants : Vous êtes la Science, et c'est

(1) « Que partout le gouvernement italien ouvre des écoles ; que réalisant, « selon les vœux de M. de Cavour, la séparation de l'Église et de l'État, il réalise, « comme l'une des conséquences nécessaires, la séparation de l'École et de l'Église. » *L'École, revue de l'instruction populaire*. Numéro du 1^{er} décembre 1867. Prix du numéro de *l'École* : TRENTE CENTIMES.

(2) Voir plus haut, page 33.

parce que vous êtes la Science que vous dites : IL N'Y A POINT DE DIEU ! *Non est Deus !* Que ces journaux soient multiples pour se partager les rôles et pour que toute âme en trouve un qui lui parle le langage qui peut la séduire. Que les déistes se retrouvent eux-mêmes dans *la Libre Conscience* (1), que les matérialistes et les athées reconnaissent leur propre pensée dans *la Libre Pensée*, que ceux qui ne veulent point s'embarasser de toute cette « métaphysique » et se tourmenter de savoir si Dieu existe ou non, n'ayant souci que de manger et de boire et de s'abandonner à leurs sens comme les hommes d'avant le déluge, écoutent dans *la Morale indépendante* la voix complaisante qui leur dira : Mangez et buvez et vivez dans la joie ! Si l'un de ces journaux succombe, qu'il soit aussitôt remplacé (2), puisque chacun a sa tâche particulière. Qu'il y en ait pour toutes les nations, car la Ligue maçonnique de l'enseignement doit *enseigner toutes les nations* ; qu'elle enseigne Genève dans *le Rationaliste*, Bruxelles dans *le Libre Examen*, Milan dans *le Libero Pensiero*. Qu'elle enseigne dans les feuilles quotidiennes comme dans les feuilles hebdomadaires, dans celles de la démocratie disciplinée comme dans celles de la démocratie indisciplinée, qu'elle enseigne par les organes avoués du parti révolutionnaire, qu'elle enseigne aussi par ceux qui sont révolutionnaires et qui disent : Nous sommes conservateurs. Qu'elle s'introduise,

(1) « A ces déraillés de gauche ou de droite tendons toujours des mains fraternelles ; mais restant fermes et cheminant droit sur la grande voie du DÉISME LAÏQUE, ne perdons pas le temps à discuter des opinions qui n'en sont pas. » *La Libre Conscience*. Numéro du 30 novembre 1867, pp. 52 et 53.

Prix du numéro de *la Libre Conscience* : VINGT CENTIMES.

(2) « Au moment de reprendre une œuvre qu'ont interrompue des événements indépendants de notre volonté, nous croyons inutile de formuler un programme. Ceux dont la sympathie avait fait à la défunte *Libre Pensée* un si rapide et si brillant succès savent assez quelles sont nos doctrines.

« Cependant nous ne devons pas négliger une objection qui nous a été faite de divers côtés.... Nous y avons déjà répondu dans bien des articles de *la Libre Pensée*. Nous allons y répondre de nouveau. »

La Pensée nouvelle. Numéro 1. 19 mai 1867.

La Rue disparaît, mais *le Réfractaire* la remplace aussitôt.

si elle peut, dans l'église, dans le temple (1), dans la synagogue (2), pour prendre dans ses rets les hommes encore attachés aux anciens cultes. Qu'elle ait encore des journaux pour rallier les demeurants des anciennes écoles socialistes, *l'Opinion nationale* pour les saint-simoniens, *la Science sociale* pour les phalanstériens, *la Coopération* et *la Solidarité* pour les socialistes encore indisciplinés dont les convoitises sont en quête d'un système nouveau. Qu'elle ait un journal, *l'École*, pour lui gagner tous les hommes chargés de l'éducation des enfants du peuple. Qu'elle ait des amuseurs, *Satan*, *la Rue*, *le Philosophe*, *le Bouffon*, *Démocrate*, et bien d'autres, pour les esprits non moins rebelles à l'« économie sociale » qu'à la « métaphysique ». Qu'elle ait en même temps des recueils pour les esprits plus cultivés ; car la Conjuraton formée contre la Religion de l'Évangile, se souvenant de la di-

(1) Les déistes du *déisme laïque* applaudissent chaleureusement aux efforts des protestants libéraux. Rendant compte du livre de M. le pasteur Athanase Coquerel fils, *la Conscience et la Foi*, ils constatent le progrès que ces conférences marquent dans le protestantisme, et ils ajoutent :

« L'esprit surtout qui les anime est excellent. Partout, la conscience, le sens intime, l'expérience de la vie sont invoqués à l'appui des assertions de l'auteur et mis au-dessus de l'aride scolastique des vieux théologiens ou des froides abstractions de la métaphysique. A cet égard, M. Coquerel fils a réussi à créer un enseignement populaire de la Religion libérale..... Je me rallie complètement à l'opinion de M. Coquerel, qui cherche le Christianisme dans l'enseignement de Jésus et non dans les Épîtres, dans les écrits des Pères de l'Eglise, et surtout dans les canons des Conciles œcuméniques..... L'enseignement de Jésus dans les synoptiques offre un terrain admirable de conciliation entre les Israélites libéraux et les Chrétiens qui pensent librement, comme M. Athanase Coquerel fils et ses amis. »

La Libre Conscience. Numéro du 4 janvier 1868.

Prix du numéro de *la Libre Conscience* : VINGT CENTIMES.

On la va voir tout à l'heure, cette conciliation, poursuivie par les ennemis du Christianisme.

Mais c'est à bon droit qu'ils comptent sur M. le pasteur Athanase Coquerel fils, qui n'a pas craint de dire dans ce livre : « AUCUNE RELIGION N'EST ABSOLUMENT PARFAITE, puisque Dieu seul connaît entièrement Dieu et serait digne de l'adorer. »

(2) « Une association s'est formée qui, sous le nom de SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE LITTÉRAIRE ISRAËLITE, se propose, en propageant la littérature hébraïque, de travailler au renouvellement des croyances. »

La Solidarité, journal des principes. Numéro du 1^{er} septembre 1867, p. 110.

vine parole : *Prêchez l'Évangile à toute créature* (1), ne doit épargner aucune créature ; elle doit, comme l'Église Catholique, mais par des moyens contraires, entreprendre la conquête de toutes les âmes ; que dans *la Philosophie positive* M. Littré « reconnaisse que les théologies » — toutes les théologies — « proviennent du sein même de l'humanité (2) » ; que M. Ernest Havet — celui-là même qui reprochait à l'auteur de la *Vie de Jésus* sa trop grande timidité — que M. Ernest Havet déclare dans *la Revue moderne* que parler de Dieu « c'est imaginer (3) », qu'il proteste contre « la tyrannie « d'en haut », et qu'enfin, comme je ne sais plus quel autre Ligueur de cette Ligue maçonnique, il appelle « malades » les croyances religieuses des peuples. Que tous les conjurés, divers de ton et d'allures, répètent avec ensemble le mot du grand Apôtre de Satan : *Écrasons l'infâme !* Qu'ils se disent, selon les âmes qu'ils doivent séduire, qu'ils se disent déistes, panthéistes, athées, matérialistes, et qu'ils soient tout cela et autre chose encore s'il est nécessaire. Qu'ils soient tous cependant, et avec eux les multitudes qu'ils traînent à leur suite, qu'ils soient tous les soldats d'une même armée, distribués en différents corps et distingués entre eux par l'uniforme et par le guidon, mais combattant tous sous le même drapeau, pour la même cause, contre le même ennemi (4).

L'ennemi de tous ces conjurés, c'est Dieu. Leur drapeau, c'est le drapeau sanglant où est inscrite la souveraineté de la Raison humaine. Leur cause est celle de l'orgueil et de la volupté, qui veulent être affranchis de la loi divine.

(1) MARC, XVI, 15.

(2) *La Philosophie positive*, Numéro de juillet-août 1867, p. 9.

(3) Voir les *Pièces justificatives*, VII.

(4) *La Pensée nouvelle* dit, en souhaitant la bienvenue à un nouveau journal qui fait son apparition dans les rangs de la presse philosophique :

« Le champ de la pensée est assez vaste et la cause qu'on y défend assez belle « pour qu'on puisse à travers la mêlée échanger un geste fraternel avec ceux qui « combattent, avec des allures différentes, dans l'espoir d'un même triomphe. »
Numéro du 19 mai 1867, p. 2.

La pusillanimité, qui ne redoute pas seulement l'existence du péril, mais qui en redoute la vue encore plus peut-être, s'arrête aux principes ou aux prétendus principes de tous ces conjurés, c'est-à-dire à leurs contradictions, et ne veut pas entendre leur conclusion toujours la même : Toutes les institutions sociales et la société elle-même, la société telle qu'elle existe, sont condamnées par les idées modernes : l'heure est venue d'exécuter cette sentence de condamnation ! — La pusillanimité ne veut rien entendre de cela ; elle se dit et elle répète à tout venant : Que peut-on craindre de gens qui ne peuvent s'accorder entre eux et qui ne se contredisent pas moins les uns les autres que la négation contredit l'affirmation ?

Mais la raison a déjà répondu à ce beau raisonnement :

« Cela est vrai de certaines entreprises et de certains détails, mais cela est très-faux dès qu'il s'agit de la guerre faite au bien sous toutes les formes. Cela est conduit avec une persévérance infatigable et avec autant de perfidie que de violence, selon les cas, et surtout selon l'art du succès. Encore quelques années de ce régime et de la résignation plus ou moins expresse, plus ou moins silencieuse des honnêtes gens, et l'on recueillera la moisson de tout ce qui a été semé (1). »

Si ces conjurés ont besoin qu'une voix les soutienne et les excite dans ce combat impie et leur rappelle que leurs divisions ne sont que des divisions d'ordre comme dans toute grande armée, et que sous ces divisions apparentes leur union doit demeurer profonde et invincible, cette voix sera celle d'un prêtre de Jésus-Christ, traître à Jésus-Christ, et elle allumera dans leurs cœurs une flamme infernale.

« Oh ! enfants de 89, ne laissons pas étouffer notre mère. Libres penseurs, tant que nous soyons : déistes, positivistes,

(1) MGR L'EVÊQUE D'ORLÉANS. *Seconde lettre sur M. Duruy et l'Éducation des filles.*
Page 22.

« moralistes indépendants, matérialistes et athées même,
 « formons entre nous une union invincible. Qu'ils rient de
 « nos divisions, ces unitaires du cercueil, ces cerveaux... je
 « puis bien dire dépourvus de toute vie propre, puisqu'un
 « seul pense pour tous : prouvons-leur que ces divisions sont
 « plus apparentes que réelles : confusion de mots plutôt que
 « d'idées, différence de moyen, mais unité de but. Quoi donc !
 « est-ce que tous nous ne croyons pas à la vérité et à la justice ?
 « à leur puissance souveraine, à leur triomphe certain, *non*
 « *point dans un autre monde, mais ici-bas, sur la terre, au*
 « *sein de notre humanité, et tout prochainement* (1) ? Eh bien !
 « voilà la vraie foi, voilà la bonne religion, voilà l'éternel
 « Evangile, voilà la grande bible où tous peuvent lire, de
 « l'humble ouvrier, comme je suis, jusqu'au plus grand phi-
 « losophe (2). »

Les temples de cette « bonne religion » là, ce ne sont assurément point les églises où nous avons été baptisés, où nous avons renouvelé les serments faits pour nous à notre baptême, où Dieu a daigné recevoir lui-même d'autres serments, où il nous a purifiés de nos fautes, où il a sanctifié nos joies et nos douleurs, où il s'est donné lui-même à nous ; les temples de cette « bonne religion » qui nous promet des biens si différents et qui ne doit pas nous les procurer « dans un autre monde, mais ici-bas, sur la terre », ces temples, ce sont les Loges de la Franc-Maçonnerie, car si « le Christ a dit : MON ROYAUME N'EST PAS DE CE MONDE, la Franc-Maçonnerie, au contraire, dit : MON ROYAUME EST DE CE MONDE (3). »

(1) Ce n'est pas moi qui souligne.

(2) M. L'ABBÉ D. MUNIER. Dans *la Libre Conscience*, numéro du 21 décembre 1867, p. 74.

Prix du numéro de *la Libre Conscience* : VINGT CENTIMES.

(3) LE F.^o. CLAVEL. *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 24.

La Liturgie maçonnique parle comme le F.^o. Clavel. Le Vénérable dit à l'Apprenti qu'il va recevoir Compagnon :

« Le SALAIRE MAÇONNIQUE est symbolique : il signifie que l'initié, comme l'homme de bien, n'attend pas sa récompense dans l'avenir, mais qu'il la reçoit « ici-bas et se trouve satisfait. Il est vertueux, non pour que sa conduite le

Les Ligueurs de l'enseignement, les Solidaires, les Moralistes indépendants, les Déistes du *déisme laïque*, les Athées, les Matérialistes, et tous les autres, sont dans la Franc-Maçonnerie comme les Ordres religieux, les Congrégations, les Confréries, les Associations pieuses et charitables sont dans l'Eglise catholique. Les Ordres, les Congrégations, les Confréries, les Associations, « céleste milice combattant sur la terre (1) », ne sont pas plus l'Eglise catholique que les membres ne sont le corps, mais ils sont les membres du corps de l'Eglise, tirant toute leur vie du corps. La Franc-Maçonnerie qui recrute, qui forme, qui discipline, qui conduit au combat la milice infernale combattant sur la terre, la Franc-Maçonnerie reconnaît comme ses membres tous les ennemis de Dieu :

« La Maçonnerie reste comme la matrice dans laquelle
« s'élaborent les libertés humaines, comme le temple uni-
« versel éternellement ouvert aux fidèles et aux infidèles,
« aux incrédules et aux croyants, aux orthodoxes et aux hé-
« térodoxes, aux athées aussi bien qu'aux panthéistes, aux
« déistes, aux catholiques et aux réformés de toutes les con-
« fessions (2). »

Qu'on ne s'étonne pas de voir les Catholiques et les Chrétiens sincères des communions dissidentes nommés ici avec les incrédules, avec les déistes, les panthéistes et les athées : la Franc-Maçonnerie les appelle comme l'Eglise appelle les infidèles et les pécheurs, pour qu'ils se renouvellent. Mais elle ne les appelle pas seulement, elle va les chercher. Elle a reçu, elle aussi, sa mission, non d'en haut, mais d'en bas ;

« rende un jour heureux, mais parce que la vertu, objet de ses travaux, lui
« procure la paix de l'esprit, la satisfaction et le bonheur. »

Rituel du grade de Compagnon, p. 29.

(1) « Itaque fateor mihi semper religiosos Ordines piasque Confraternitates, ac
« Societates, aliaque hujusmodi laudabilia instituta mirè probata fuisse. Sunt
« enim quasi cœlestis quædam militia in terris..... »

G.G. Leibnitii Systema theologicum.

Édit. de M. le prince Albert de Broglie, p. 74.

(2) *Le Monde maçonnique*, juillet 1867, p. 160.

elle a, non pas un Evangile, mais au contraire une mauvaise nouvelle, une doctrine de mort à *prêcher à toute créature*. Et il est temps d'écouter ce que, sous tant de noms divers, enseigne cette Ligue maçonnique de l'enseignement.

XX

LE PÉCHÉ DIABOLIQUE ET LE PÉCHÉ BESTIAL.

Elle enseigne les deux péchés dont tous les péchés ne sont que des variétés : le péché des Esprits révoltés contre Dieu, le péché diabolique, l'orgueil, et le péché auquel l'âme ne consent qu'avec une répugnance profonde, car elle se sent avilie par ce consentement que lui arrachent les sollicitations des sens, le péché bestial.

Comme il a été dit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme et de tout votre esprit, c'est là le plus grand et le premier commandement; et voici le second, qui est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : — toute la loi et tous les Prophètes sont renfermés dans ces deux commandements* (1); ainsi est-il dit : Vous vous affranchirez de la tyrannie d'en haut (2), et vous ne rechercherez que vous-même, et vous vous rechercherez dans la souveraineté de votre Raison affranchie de tout principe et dans la délectation de vos sens : c'est tout l'enseignement de la Franc-Maçonnerie.

(1) MATTH., XXII, 37, 38, 39, 40.

(2) Voir plus haut, page 66.

XXI

LE MOI HUMAIN ET LE MATÉRIALISME.

Elle proclame la ROYAULTÉ DU MOI HUMAIN, et elle la proclame sur une tombe qui vient d'engloutir l'homme tout entier (1), car ce qu'elle repousse avec tant de passion sous le nom de « métaphysique » n'est pas autre chose que l'âme immortelle (2).

Elle a devant elle un corps d'où la vie s'est retirée, ou plutôt elle ne l'a même plus, car ce corps vient d'être rendu à la terre où il va bientôt se dissoudre, et n'être plus même un cadavre ni un squelette. C'est là, en présence du néant où un homme vient de se perdre comme une goutte d'eau dans l'Océan et où tous doivent se perdre à leur tour ; c'est là qu'affectant de parler à celui qui n'est vraiment plus, car il n'est plus sur la terre, et il n'y a pas d'autres demeures pour l'homme que cette demeure terrestre où il croit toujours s'établir et où il ne fait que passer ; c'est là qu'elle ose dire :

« Frère Balazard, quand vous êtes venu parmi nous proclamer la solidarité universelle dont l'homme n'est qu'un

(1) « On nous transmet l'épithaphe suivante, inscrite sur la tombe d'une jeune fille, faite par un de nos amis. Nous l'insérons comme profession de foi matérialiste énergique.

Ergo immatura cecidisti victima sortis.
O dilecta mihi sola, perennis amor!
Extinxit mors quidquid eras, corpusque animamque,
Et nunc tota meo corde sepulta jaces.

A. CALLET. 1868.

Démocrate. Numéro du 22 janvier 1868.

Prix du numéro du *Démocrate* : DIX CENTIMES.

(2) Voir tous les numéros de la *Morale indépendante*.

« anneau ; quand vous avez proclamé la dignité, la Royauté
 « du MOI HUMAIN, vous avez reconnu, vous avez affirmé
 « l'absolu du moi universel dont la conscience humaine n'est
 « que la manifestation et le verbe (1). »

Ils parlent de conscience, et ils ne croient qu'à la matière !
 Ils réussissent à faire entrer ce mot de conscience dans une
 profession de foi matérialiste (2) ! Et leurs paroles sont comme
 les paroles d'un esprit malade : elles n'ont point de sens, et
 cependant on les sent toutes remplies de la passion qui tour-
 mente ce pauvre esprit. Ce sont ici les paroles du délire, mais
 ce délire est celui de l'orgueil :

« Les spiritualistes prêchent au nom du devoir ; nous pré-
 « chons le devoir, au nom de la nature humaine, et des in-
 « térêts individuels, dont l'harmonie forme l'intérêt général.
 « Nous ne nous bornons pas à constater la conscience ; nous
 « l'expliquons, la justifions et l'éclairons. Ce n'est pas au
 « nom de Dieu que nous aimons l'Humanité, mais au nom
 « d'elle-même (3). »

L'Humanité, pour chaque homme, c'est lui-même. Et il a
 le droit de se dire à lui-même : *Je suis la Voie, la Vérité, la*
Vie ! Protagoras, il y a plus de deux mille ans, voulait qu'on
 tint pour vrai, non pas ce que le genre humain croit vrai,
 mais ce qui paraît tel à chaque homme (4). Et les Athéniens,
 indignés de lui voir faire de *l'homme la mesure de toutes*
choses, le poursuivirent comme impie.

(1) Discours prononcé à l'enterrement civil du F.^r. Balazard, par le F.^r. Coulon, Vén.^r. de la R.^r. L.^r. la Persévérance. — *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 504.

La plupart des autres organes de la Conjuración ont reproduit ce discours, et notamment *la Morale indépendante* (numéro du 8 décembre, p. 149).

Prix du numéro de *la Morale indépendante* : DIX CENTIMES.

(2) C'est bien à contre cœur que je rapproche ces mots qui hurlent d'être ensemble : *une profession de foi matérialiste !* Mais c'est l'honneur de notre langue de nous refuser les mots nécessaires à exprimer ces monstrueuses erreurs.

(3) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 24 novembre 1867.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

(4) « Protagoras putat id verum esse quod cuique videatur. » Cic., *Academ.*, I.

L'orgueil accepte volontiers d'être le serviteur de la vérité ainsi comprise, servage commode où il n'a pas d'autre maître que lui-même.

« Nous ne sommes que les serviteurs de la vérité ; nous la
« voulons avant tout, toujours, partout ; nous la voulons
« pour tous, toute à tous. Nous ne l'attendons d'aucune ré-
« véléation extérieure et surnaturelle : nous professons que
« chaque homme ne peut l'obtenir que de ses propres efforts
« aidés des efforts du prochain, et mis en contact avec le
« capital scientifique que les générations se transmettent et
« qui appartient également à tous les membres de l'Humanité.

« Nous ne venons pas prêcher un Dieu nouveau, mais
« montrer à tous qu'il n'en est pas d'autre que la Raison elle-
« même au point suprême où elle se confond avec la vie
« universelle et où elle a conscience de tout ce qui est (1). »

Si l'Humanité, qu'ils veulent substituer à Dieu, proteste contre cette usurpation et leur oppose dix-huit siècles de Christianisme et la sublimité de l'Evangile, ils sont trop habiles pour contester, ils disent seulement : L'Evangile, c'est une émanation de l'homme lui-même, mais de l'homme encore enfant ; l'homme, parvenu aujourd'hui à l'âge viril, a un autre idéal :

« Oui, nous connaissons un idéal supérieur à celui du
« Golgotha. C'est l'idéal qui vit en chacun de nous et qui,
« bien qu'il ne se soit pas encore nettement formulé, règne
« déjà sur nos consciences. Cet idéal a dix-huit siècles de plus
« de hauteur que celui du Golgotha, et il va montant toujours
« vers la pureté céleste où la pensée de Moïse et de Jésus,
« comme celle de Socrate et d'Epictète, de Cakya-Mouni et
« de Confucius, se réfléchissent pour nous dans une sainte et
« suprême unité (2). »

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} janvier 1868, p. 17.
Prix du numéro de la *Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} septembre 1867, p. 114.

C'est là une glorification de leur idéal, ce n'en est pas la définition. La définition, la voici :

« L'idéal, comme tout le reste, est une affaire de température et de développement. Il est synonyme de tendance au bien-être (1). »

C'est au nom de cet idéal qu'ils repoussent celui du Golgotha, qu'ils repoussent Dieu :

« Non, le génie humain n'a pas de bornes, non, il n'existe aucun dogme qui ait le droit de lui barrer le passage et de lui dire, sous prétexte d'interprétation officielle et sacerdotale : *Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin* (2)! »

Ils renversent donc tous les dogmes qui pourraient arrêter leur généreuse ardeur d'aller plus loin, toujours plus loin. Et cette course désordonnée les conduit à cet abîme d'impiété où l'homme, pour avoir voulu s'adorer lui-même, se méprise lui-même, et où il ne semble plus penser que pour nier sa pensée (3).

Qui porterait une telle accusation contre la Ligue maçonnique de l'enseignement, ne manquerait pas d'être accusé de calomnie. Mais il faut bien les croire eux-mêmes quand ils exposent ce qu'ils croient et ce qu'ils enseignent, et ce qu'*il est plus que temps d'enseigner*, disent-ils.

Luther laissa tomber un jour sur les lettrés de la Renaissance un jugement que l'histoire a recueilli : « Ils croient comme des pourceaux, ils vivent comme des pourceaux, ils meurent comme des pourceaux (4). » Tous ces conjurés ont dit eux-mêmes ce qu'ils croient et ce qu'ils enseignent, leurs associations de Solidaires attestent assez com-

(1) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 29 décembre 1867, p. 259.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

(2) LE F.^r. GAUTRIN. A l'agape fraternelle de la R.^r. L.^r. la *Ligne droite*, 29 juin 1867.

Le Monde maçonnique, juillet 1867, p. 138.

(3) Voir les *Pièces justificatives*, VIII.

(4) « *Credunt ut sues, vivunt ut sues, moriuntur ut sues.* »

ment ils veulent mourir, comment ils meurent trop souvent : il ne nous reste plus à connaître que la règle de leur vie.

XXII

PRINCIPE DE LA MORALE INDÉPENDANTE.

La règle de leur vie, c'est la Morale indépendante, qui exclut toute théologie et toute « métaphysique », c'est-à-dire toute connaissance de Dieu, toute connaissance de l'origine de l'homme et de sa fin, et qui méconnaît de parti pris ce *souvenir des cieux*, dont parle le poète, ce souvenir qui fait de l'homme l'être le plus misérable et tout ensemble le plus grand de la création. L'indépendance dont ils sont si fiers est l'indépendance sauvage du petit de l'onagre (1). Et je me conforme à leur propre pensée quand je les compare aux animaux qui n'ont point d'âme immortelle, car c'est parmi ces animaux qu'ils se cherchent eux-mêmes des ancêtres :

« ... Par la nature même de ces recherches, la question des
« origines est réservée; l'homme actuel est seul en cause;
« il importe peu de savoir ce qu'il était aux temps paradi-
« siaques, ou de décrire l'animal inconnu qu'on donne au-
« jourd'hui pour ancêtre à notre espèce. Sorti des mains de
« Dieu, ou produit par de successives et lentes transforma-
« tions plus conformes aux lois naturelles, l'homme n'en
« possède pas moins certaines qualités qui lui sont propres
« et qui constituent son individualité. Tel est, dans ses termes

(1) « Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum
« natum putat. » JOB, XI, 12.

« les plus simples, le problème que les moralistes indépen-
 « dants n'ont pas craint de résoudre par l'affirmative. Ce
 « n'est là ni une philosophie de juste milieu ni un élec-
 « tisme banal; la question est posée dans des termes parfai-
 « tement définis, dont on ne peut s'écarter sous peine d'ar-
 « river à des conclusions erronées; et l'affirmation ou la
 « négation de Dieu n'importent en aucune manière à sa so-
 « lution (1). »

L'affirmation ou la négation de Dieu n'importent guère en effet, quand les Athées disent à Dieu : *Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa parole ?... Je ne connais point le Seigneur* (2), — et que les Déistes lui disent en même temps : *Retirez-vous de nous, car nous ne voulons point connaître vos voies* (3). L'affirmation ou la négation de Dieu n'importent guère, quand tous concluent également à la séparation de la morale et de la Religion. Le Dieu des déistes est un Dieu inutile, et il ne vaut pas que les hommes disputent sur son existence. N'est-il pas lui-même comme un père dénaturé qui n'a nul souci des enfants qu'il a mis au monde et qu'il ne connaît seulement pas? Il ne mérite à son tour ni d'être connu d'eux, ni d'en être aimé, ni de leur donner sa volonté pour loi. Autre est le Dieu que nous croyons, que nous servons et que nous adorons, et qui n'a pas dit seulement : *Je suis l'Alpha et le commencement*, mais : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin* (4). L'athéisme pur supprime Dieu; le déisme, qui n'est qu'un athéisme honteux, le mutile en quelque sorte et le réduit à l'impuissance. Le Dieu de ces Déistes est-il encore le commencement? Nous ne savons, disent les Déistes. Est-il encore la fin? Assurément non. La fin de l'homme, c'est

(1) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 301 et 302.

(2) *Exod.*, V, 2.

(3) *JOB*, XXI, 14.

(4) *Apoc.*, I, 8.

l'homme lui-même, la glorification de son esprit et la délectation de sa chair!

On n'avoue pas toujours ce but où l'on tend, et le grand apôtre de la Morale indépendante au siècle dernier recommandait lui-même la justice aux indépendants (1). Mais comme il y a un temps pour la prudence et la dissimulation, il y en a un pour l'audace et l'effronterie. Et quand on croit l'heure propice, on proclame que

Le plaisir est l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raisonnables (2).

Voilà le *but*. Et comme il est aussi le *devoir*, on donne le nom de *morale* aux maximes qui montrent aux hommes le but. Et comme Dieu n'est compté pour rien dans cette morale-là, on la nomme *la Morale indépendante*.

Les Indépendants d'aujourd'hui, se souvenant de cette parole et de tant d'autres, disent avec vérité :

« La Morale indépendante est le résumé de la longue
« lutte qui, depuis tant de siècles, proclame d'une part l'é-
« mancipation, de l'autre l'asservissement de l'esprit hu-
« main ; et, sous ce rapport, elle mérite toutes les sympa-
« thies et toutes les colères qu'elle a rencontrées. Reprenant
« la question à son origine, elle la pose dans ses derniers
« termes ; elle élève le droit humain en face du droit divin
« d'une façon plus radicale et plus profonde qu'aucune
« théorie ne l'a encore fait, et elle en suit le principe jusqu'aux
« dernières conséquences (3). »

Ainsi que le Rationalisme n'est autre chose que le droit humain mis à la place du droit divin comme règle de nos

(1) Soyez juste, il suffit ; le reste est arbitraire.

VOLTAIRE. Poème de la Religion naturelle.

(2) VOLTAIRE. *Épître à Madame de G****. Edit. Beuchot, tome XIII, p. 31.

(3) *La Morale indépendante*. Numéro du 12 janvier 1868. p. 188.

Prix du numéro de la *Morale indépendante* : DIX CENTIMES.

croyances, ainsi la Morale indépendante, c'est encore le droit humain mis à la place du droit divin comme règle de nos mœurs.

Ce droit humain, qui est posé si fièrement en face du droit divin, ne s'exerce point par la raison universelle, mais par la raison individuelle. Ils ne se sont pas proclamés indépendants de Dieu, ils n'ont pas rejeté son autorité, pour se soumettre à l'autorité du genre humain. L'Humanité, comme la Liberté, n'est qu'un grand mot pour tromper la foule. Et les croyances universelles des siècles et des peuples ne leur sont pas moins odieuses que les dogmes de l'Eglise catholique. La morale de chacun de ces puritains de la Morale indépendante, c'est ce qu'il lui plaît de croire :

« Si jamais la civilisation et la morale parviennent à se
 « mettre d'accord, la conduite de l'individu sera pesée au
 « poids des convictions qui la lui auront conseillée. L'étude
 « du cerveau humain aura pour résultat de faire prendre
 « chacun comme il est, de ne laisser attendre de lui que ce
 « qu'il peut donner dans la mesure de son pouvoir mental.
 « Par suite, la position que l'individu aura su conquérir, l'estime qu'il gardera ou non de lui-même, l'amitié ou l'antipathie qu'il inspirera au prochain, seront la seule confession réelle, la sanction juste et dernière de ses actes et de ses idées.

« Mais alors, confessionnaires silencieux, boîtes à secret
 « pleines de doux murmures féminins et de tendres interjections cléricales, alors où serez-vous (1)? »

Quelle injustice dans cette contradiction, dans cette promesse faite à chacun de le *prendre comme il est*, suivie de cette menace de *l'antipathie du prochain* s'il n'est pas comme il doit être ! Ah ! la puissance de la vérité triomphe dans leurs paroles mêmes ! Comme l'aveugle, malgré la taie qui lui

(1) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 2 février 1868, p. 303.

Prix du numéro de la *Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

cache toutes les choses visibles, voit encore de quel côté est le soleil, ces aveugles volontaires se tournent encore, malgré eux, vers la vérité.

Cependant l'abîme appelle l'abîme, et le désordre le désordre. Le désordre dans les idées a suivi le désordre dans la volonté : de là cette contradiction monstrueuse de Morale indépendante, c'est-à-dire de loi sans législateur. Et de la Morale indépendante naissent non pas seulement d'effroyables désordres dans les mœurs, mais de nouveaux et plus profonds désordres dans les idées. L'esprit humain n'est plus que trouble et que confusion. Et le Frère Massol, — le promoteur de la Morale indépendante comme le F.^r Jean Macé est le promoteur de la Ligue de l'enseignement — le Frère Massol invoque pour la Morale indépendante l'argument qui la ruine, la nécessité d'une morale unique pour tous les hommes. Si la morale sortait du dogme ou de la « métaphysique », comme la fleur sort de la tige, « il y aurait autant « de morales qu'il y aurait de révélations diverses, d'impressions diverses, de manières diverses de concevoir le « monde, c'est-à-dire qu'il n'y aurait point de morale et que « la société flotterait au gré des conceptions individuelles. « L'ordre social n'aurait ni solidité ni stabilité, serait une « véritable anomalie (1). » Ainsi la morale catholique diviserait les hommes, et la Morale indépendante les unirait !

Cependant tout n'est pas faux dans cette prétention. On sait ce que la Révolution cache sous le nom de liberté. La Morale indépendante, c'est la morale que la Révolution prétend nous imposer. Voltaire l'appelait *la Loi naturelle*, la Convention l'appelait *le Code de la Nature* (2), on l'appelle

(1) *La Morale indépendante*. Numéro du 15 décembre 1867, p. 153.

Prix du numéro de *la Morale indépendante* : DIX CENTIMES.

(2) « Citoyens, le Code civil établit l'ordre moral. Mais quelle sanction donnerons-nous à nos lois ? Nous ne voulons plus ni des serments ni des autels des Dieux. Pour nous, plus sages que tous les législateurs, pour nous, libres de tous les préjugés, nos lois ne seront plus que le Code de la Nature, sanctionné par la Raison et garanti par la Liberté. L'attachement aux lois, l'obéissance aux

aujourd'hui *la Morale indépendante*. Mais, sous le nom de Nature ou sous celui d'Indépendance, c'est toujours la servitude. Et ces Indépendants ne rêvent pas tant l'anarchie que le Césarisme. Luther, émancipateur avant eux de la raison individuelle, ne voulait plus reconnaître la raison dans tout ce qui n'était pas conforme aux inspirations de sa raison particulière, et il condamnait pareillement les esprits qui demeuraient soumis à l'Église après que lui-même s'était révolté et les esprits qui, après s'être révoltés comme lui, ne voulaient pas se soumettre à lui.

Les Indépendants disent à Dieu : *Retirez-vous de nous*, mais ils le disent comme les Israélites le disaient à Moïse : *Retirez-vous de nous, afin que nous servions les Egyptiens* (1).

Leur Morale indépendante, c'est la servitude.

XXIII

MAXIMES DE LA MORALE INDÉPENDANTE.

La Franc-Maçonnerie est une *école de morale* (2). Et sa morale, indépendante de tout dogme et de toute « métaphysique », n'a pas d'autre règle que celle-ci : « Maximons notre vie et pratiquons nos maximes : tout est là (3). »

« lois : voilà le gage de la félicité publique. » CAMBACÉRÈS. *Rapport sur le Code civil*. — *Moniteur* du 9 septembre 1794.

(1) *Exod.*, XIV, 12.

(2) « La Maç., après avoir traversé des phases diverses, est demeurée une école de morale. Voilà, en deux mots, la seule définition simple et vraie de l'Ordre maç. actuel. »

LE F. DAUPHIN. *Bulletin maçonnique d'Alexandrie*. — Cité par *le Monde maçonnique*, numéro d'août 1867, pp. 234 et 235.

(3) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} octobre 1867, p. 122.

Prix du numéro de *la Solidarité, journal des principes* : VINGT-CINQ CENTIMES.

Mais si la morale consiste à maximiser sa vie et à pratiquer les maximes ainsi tirées de ses pratiques, quelle sera la morale de l'homme faible qui se laisse aller à ses inclinations vicieuses? la morale du débauché? la morale de l'homme perdu de crimes? Et si la morale ne moralise pas l'homme, à quoi sert la morale?

Tout à l'heure je comparais leur sauvage indépendance à l'indépendance du petit de l'onagre. Si telle est leur indépendance, leur morale sera-t-elle différente après qu'ils ont si étroitement lié ces deux mots qui se contredisent?

Ils racontent, pour les glorifier, les mœurs abominables d'une peuplade sauvage. Ils se complaisent dans cette peinture, et cette complaisance révèle assez qu'ils ont reconnu dans ces *pratiques*-là leur idéal (1) et qu'ils maximeraient cette vie de promiscuité, s'ils l'osaient :

« Chez certaines tribus demi sauvages, la famille n'est
 « qu'un cercle fort élastique d'où le mari et la femme sortent
 « à volonté. La méthode matrimoniale des Moïs, peuplades
 « de la Cochinchine, est parfaitement simple et conforme à la
 « Nature; elle diffère peu de la conduite ordinaire des ani-
 « maux (2). Mais plus l'homme se rapproche de la Nature, et
 « moins il est apte à la vie sociale.

« Dans la famille civilisée, il n'y a qu'un droit, c'est celui

(1) « Affaire de tempérament,... tendance au bien-être. »

Voir plus haut, page 74.

(2) Quand ces conjurés font semblant de disputer, c'est pour dire la même chose. Elle entrera mieux, ils y comptent bien, dans l'esprit des gens, y arrivant ainsi de deux côtés opposés. *La Libre Conscience* se montre indignée de cette dégoûtante peinture des mœurs des Moïs. Elle en cite quelques lignes et s'arrête : « Inutile d'aller plus avant dans la citation... » Mais, en s'y prenant d'une autre manière, elle s'attache, aussi bien que *la Pensée nouvelle*, à établir l'étroite parenté de l'homme et de la brute :

« Un jour j'étudierai la pudeur dans le lapin ; aujourd'hui c'est la louve qui
 « m'offre le sentiment maternel hautement développé, ainsi que celui de la liberté
 « dans le choix de l'époux. Si les filles aryennes de la tribu des Moïs se trouvent
 « ici inférieures à l'animal, je ne puis qu'en ressentir une profonde tristesse. Ce
 « me sera toujours un tableau affligeant que celui qui me représentera des êtres, mes
 « semblables, tombés au-dessous des lois naturelles et sociales, et je me garderai

« de l'enfant. Tout lui est dû, puisqu'il n'avait rien demandé,
 « pas même l'existence. Quant à ses devoirs personnels, ils
 « ne naissent que de la gratitude. Tout l'effort des lois se
 « porte à l'encontre de la puissance paternelle, cherchant à la
 « régler, à la limiter dans l'intérêt de l'enfant. Pour les Moïs,
 « l'enfant n'est qu'un accident, le résultat indifférent d'un
 « hasard amoureux ; pour eux, il n'y a qu'un droit, celui de
 « l'homme ou de la femme, du père ou de la mère. Aussi
 « peut-on dire que chez eux la famille n'existe pas. Cette ré-
 « serve faite, on trouvera qu'ils évitent, par des procédés
 « très-simples, très-équitables en eux-mêmes, une foule de
 « difficultés que les législations modernes proclament inso-
 « lubles ou résolvent mal, par de dangereux compromis. Il
 « va sans dire que la complexité de la vie civilisée constitue
 « un progrès immense sur la simplicité de la vie sauvage.
 « En lisant quelques articles de M. Richard (*Revue moderne*,
 « 1^{er} décembre), on retrouvera l'une des étapes qu'ont par-
 « courues les nations aryennes elles-mêmes entre le droit de
 « la Nature et le droit de la famille... »

La *Pensée nouvelle* met ici sous les yeux de ses lecteurs un tableau de cette « méthode matrimoniale » qui en effet « dif-
 « fère peu de la conduite ordinaire des animaux ». Je ne
 peux pas reproduire tout ce qu'elle cite, mais je ne peux pas
 non plus tout repousser : les louanges données à de telles
 mœurs ne seraient qu'une révélation incomplète, si elles
 étaient isolées du récit de ces pratiques qui, de l'aveu même
 de leurs admirateurs, ravalent l'homme jusqu'à la brute :

« Malgré cette promiscuité des sexes, il y a relative-

« bien de les offrir, ainsi que les goîtreux du Valais, comme modèles de vie simple
 « et conforme à la nature. »

La Libre Conscience, Numéro du 1^{er} février 1868, p. 126.

La « méthode matrimoniale » des Moïs diffère peu de celle des animaux, et la
Pensée nouvelle nous propose la « méthode matrimoniale » des Moïs pour mo-
 dèle. *La Libre Conscience* nous propose pour modèles le lapin et la louve. Où est donc
 la grande différence ? N'y a-t-il pas ici et là parti pris de ne jamais regarder en
 haut et de tenir toujours les yeux et la pensée sur ce qui est en bas, dans la fange ?

« ment peu de désordre chez les Moïs. L'adultère est, dit-on,
 « très-rare ; mais quand il s'y commet et qu'il est connu, la
 « femme coupable (1) devient de droit l'épouse de son com-
 « plice, qui doit en outre indemniser l'ex-mari en lui don-
 « nant soit une paire de buffles, soit une certaine quantité
 « de piquette. On m'a fait voir une femme qui a été alterna-
 « tivement, et plusieurs fois, la femme de deux hommes ;
 « de sorte que les buffles donnés comme indemnité passaient
 « d'un maître à l'autre, mais en sens inverse de la femme.
 « L'un des deux maris, mieux avisé, se défit de ces animaux
 « en les vendant.

« Si l'homme coupable d'adultère est déjà engagé dans les
 « liens du mariage, il divorce, et sa femme retourne chez ses
 « parents, emmenant un buffle comme indemnité. A défaut
 « de buffle, les infidélités sont compensées soit par des co-
 « chons, soit par des poules, soit par de la piquette, etc.
 « Quand un homme marié a eu commerce avec une jeune
 « fille, il doit l'épouser et abandonner sa femme.

« Quand un jeune homme et une jeune fille ont cédé à
 « l'amour, l'arrangement est facile, et les mœurs sont très-
 « indulgentes..... Les époux, unis par le hasard, dé-
 « clarent sans rougir cette union à leurs parents. Alors on se
 « réunit, on boit un peu de piquette, on sacrifie quelques
 « poules à l'Esprit de la Forêt, afin qu'il épargne le nouveau
 « couple, et tout est dit (2). »

(1) Ici la *Pensée nouvelle* ne peut s'empêcher de protester :

« Le mot n'est pas juste, elle n'est pas coupable chez les Moïs. »

(2) La *Pensée nouvelle*. Numéro du 29 décembre 1867, p. 257 et 258.

Prix du numéro de la *Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

Je remarque dans la *Pensée nouvelle* (numéro du 26 janvier 1868) cette annonce :

En dépôt au bureau de LA PENSÉE NOUVELLE :

LE MARIAGE LIBRE
 PAR PAUL LACOMBE
 PRIX : UN FRANC

Je ne connais pas le livre. Mais est-il bien téméraire de penser que ce mariage libre est selon « la méthode matrimoniale » des Moïs ?

La forte image du Roi-Prophète n'est plus une image : l'homme s'est abaissé jusqu'au niveau des bêtes qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable (1).

La morale des bêtes qui n'ont point de raison, c'est l'instinct de leur bien-être. Les Indépendants avouent que leur morale, c'est la recherche du bien-être :

« La Morale est la science et l'art de la vie humaine. — La vie, l'activité humaine a pour fins, a pour objet le bien-être ou bonheur (2). »

Quand l'âme, au lieu d'étouffer les révoltes du corps qui lui a été donné pour serviteur, au lieu de le dominer et de le gouverner, se laisse dominer et asservir par lui, elle ne peut plus avoir d'autre règle que cette morale animale. Ce qui est particulier à notre temps, c'est la vaste et multiple association formée pour l'enseignement et la propagation de cette morale, c'est la conjuration ennemie de Dieu et des hommes, qui prépare le règne de Satan. Mais ils n'ont rien inventé, leurs erreurs sont à eux dans le même sens que la vérité de Dieu est à nous, mais non pas davantage ; d'autres ont prêché toutes ces monstruosités avant eux, on le sait bien, et ils le savent bien eux-mêmes, ils glorifient leurs devanciers du dernier siècle (on les entendra tout à l'heure glorifier le père de toute erreur et de tout mensonge, glorifier Satan) :

« Honneur aux Helvétius et aux d'Holbach ! honneur aux Encyclopédistes qui les premiers (3) ont osé faire descendre la morale du Ciel sur la terre, et lui ont assigné sa véri-

(1) « Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. » Ps. XLVIII, 13.

(2) LE F. GRAY, DE SAULX. *Le Livre du Bonheur*.

Cité par le *Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 488.

(3) *Les premiers !* L'histoire de la Morale indépendante remonte bien plus haut.

La morale prêchée par le serpent dans le paradis terrestre, c'est la Morale indépendante : *Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.*

La morale de Pharaon, c'est la Morale indépendante : *Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix ?.... Je ne connais point le Seigneur !*

La morale de tant de philosophes païens, c'est la Morale indépendante. Et

« table base ! Nous sommes fiers de marcher sur leurs
 « traces et de nous abriter sous les plis de leur drapeau si
 « calomnié (1). »

Ils essaient d'établir une connivence entre la Morale indépendante et la science. Le XVIII^e siècle les avait précédés dans cette voie-là. Mais il est juste de reconnaître qu'ils ont dépassé le XVIII^e siècle (2).

Mais le prestige de la science n'est peut-être pas assez puissant sur la foule, il y faut joindre celui du mystère. Et voici comment on réussit à donner à cette morale qui renie Dieu et qui n'ose pas encore avouer Satan, une teinte mystique :

« Comme l'architecture, la Morale a son principe premier,
 « ses principes dérivés, ses lois, sa règle, ses axiomes et ses
 « formules; et, justement, l'un des grands mérites, je dirai
 « la supériorité de l'institut Maç.[°]. sur toutes les autres ins-
 « titutions jusqu'ici connues, religieuses, politiques, gouver-
 « nementales et autres, c'est d'avoir symbolisé, *rationalisé*
 « la Morale par la science la plus exacte et la plus parlante
 « qu'on puisse imaginer.....

Voltaire ne distingue point entre ces Indépendants de la Grèce et de Rome et les Indépendants de Paris au XVIII^e siècle :

«..... Quant aux philosophes qui nient l'existence d'un Être suprême, ou
 « n'admettent qu'un Dieu indifférent aux actions des hommes et ne punissant le
 « crime que par ses suites naturelles, la crainte et le remords ; quant aux scepti-
 « ques qui, laissant à l'écart ces questions insolubles et dès lors indifférentes, se
 « sont bornés à enseigner une morale naturelle, ils ont été très-communs dans la
 « Grèce, dans Rome, et ils commencent à le devenir parmi nous ; mais ces philo-
 « sophes ne sont pas dangereux. » *Essai sur les mœurs.*

La fin du XVIII^e siècle l'a bien prouvé.

Entre les philosophes païens et Voltaire, Helvétius, d'Holbach et les Encyclopédistes, la Morale indépendante a eu bien peu de prophètes : il n'y pas de place pour eux dans une société vraiment chrétienne. Cependant « Pomponace avait séparé la morale de la Religion, et Machiavel en avait séparé la politique ». (M. MATTER. *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles.* Tome I^{er}.) Le livre de M. Matter, quoiqu'il ne soit pas le livre d'un clérical, montre ce que la morale et la politique ont gagné à cette séparation.

(1) *La Pensée nouvelle.* Numéro du 19 mai 1867.

Prix du numéro de la *Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

(2) Voir les *Pièces justificatives*, IX.

« On ne saurait, en effet, trouver un symbole plus ingénieux et en même temps un langage plus universel que l'architecture pour représenter, au figuré, la Morale (1). »

XXIV

LA RÉVOLUTION UNIVERSELLE.

Cet aveu leur échappait tout à l'heure (2), que l'homme de leur morale n'est guère « apte à la vie sociale ». Mais c'est là précisément le mérite de la Morale indépendante. La société moderne, c'est la société chrétienne ; et ce titre doit être son arrêt de mort.

La Franc-Maçonnerie, c'est la Révolution universelle. Et sans avoir souci de la vérité ni de la justice, elle salue d'avance toute insurrection et toute révolte :

A nos yeux, la pensée humaine,
Si souvent en proie aux larrons,
N'est pas un féodal domaine,
Une glèbe de hauts barons ;
Non, cette terre réservée,
Avec sa dime, sa corvée,
Ses serfs de l'Église et du Roi,
Nous l'ouvrons, libre et fécondée,
A tout insurgé de l'idée,
A tout paria de la foi (3).

C'est, je le répète, la Révolution universelle qui ne connaît

(1) LE F.^r. GRAY. DE SAULX. *Le Livre du Bonheur*. — Cité par *le Monde maçonnique*. Décembre 1867, p. 489 et 490.

(2) Voir plus haut, page 81.

(3) LE F.^r. CH. POTVIN. *La Tolérance*. — *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 357.

point de frontières, qui conspire contre les pouvoirs qui la tolèrent ou qui la protègent, qui conspire contre les pouvoirs qui la repoussent. Comme le socialisme ne veut pas connaître le droit de l'individu et veut que l'individu soit absorbé par l'État, ainsi la Révolution ne veut pas connaître les nations, elle ne connaît que l'Humanité :

« Le mouvement philosophique, beaucoup plus accentué
« et hardi dans les Loges françaises que dans les Ateliers de
« l'Amérique, de l'Angleterre et même de l'Allemagne, a
« placé naturellement les Maçons de notre pays au premier
« rang des volontaires de l'indépendance de la morale et de
« la pensée; mais ce mouvement n'est pas exclusivement
« français, comme on s'efforce de le faire croire; il se pro-
« page et s'étend sur la Maçonnerie entière (1). »

Ces mots de *mouvement philosophique*, rassureront peut-être bien des *conservateurs* préoccupés seulement de conserver, si j'ose ainsi dire, le corps de la société, l'ordre matériel, et qui ne comprennent pas qu'on ne peut sauver la société sans sauver l'esprit qui est en elle et qui lui donne le mouvement et la vie, comme fait l'âme au corps. Qu'importe, se disent-ils, qu'importe qu'on remue les idées tant qu'on ne remue pas les pavés de nos rues ! D'ailleurs, la Révolution a fait son œuvre à la fin du dernier siècle, œuvre douloureuse sans doute, mais qui aujourd'hui est accomplie. Que celui qui possède ne craigne plus de revoir ce qu'ont vu nos pères. Tout est fini maintenant, et la propriété, qui a reçu la consécration de la Révolution, est désormais inviolable.

Eh bien, non ! rien n'est fini, et tout reste à faire ! La Révolution le dira demain, non pas seulement aux riches, mais aux pauvres eux-mêmes, j'entends à ceux dont la pauvreté n'est que la pauvreté et qui possèdent encore quelque chose. Elle le dit aujourd'hui à ceux qui ne possèdent rien et qui sont impatients de tout prendre :

(1) *Le Monde maçonnique*, juillet 1867, p. 150.

« Les castes ont toujours cherché à diviser et à empiéter
 « sur le domaine de tous en se créant des privilèges. De là
 « vient l'anarchie entre les individus, la séparation des inté-
 « rêts, l'exploitation des uns par les autres et l'égoïsme gé-
 « néral. Depuis des milliers d'années cet état dure sans
 « beaucoup d'améliorations. Cependant bien des efforts ont
 « été faits, beaucoup de sang et de larmes ont été répandus
 « pour se débarrasser de la tyrannie des hommes et des
 « choses; les résistances des privilégiés du dernier siècle
 « peuvent encore être racontées par des témoins vi-
 « vants (1). »

Ainsi *bien des efforts, beaucoup de sang et de larmes*, mais *sans beaucoup d'améliorations* au sort de ceux qui souffrent des *abus de la force*, de *l'ambition des castes* et de *l'exploitation* de l'homme par l'homme. La Révolution n'est donc pas derrière nous, elle est devant !

Il est vrai que cette synthèse historique, fidèle aux traditions de prudence de la Franc-Maçonnerie, ne conclut pas. Mais ceux qui lisent sauront bien conclure : C'est nous qui souffrons toujours des abus de la force, de l'ambition des castes et de l'exploitation de l'homme par l'homme : puisqu'on ne fait rien et qu'on ne veut rien faire pour améliorer notre condition si dure, agissons nous-mêmes !

A la fin du XVIII^e siècle, on disait à la multitude : Quand vous aurez détruit la grande propriété, vous serez tous heureux, car vous serez tous riches ! — On dit encore la même chose aujourd'hui, et il n'y a de changé qu'un seul mot : c'est de la petite propriété qu'on demande à cette heure la destruction. Et on ne la demande pas seulement, on l'annonce, on la promet à ceux qui n'ont rien, car cette destruction doit s'accomplir à leur profit (2).

En ce temps-là, ce sera *la fraternité des cœurs* : aujour-

(1) *Almanach de la Coopération pour 1867*, p. 51 et 52.

(2) Voir les *Pièces justificatives*, X.

d'hui c'est la haine, et c'est la guerre sourde en attendant que ce soit la guerre ouverte.

Mais cette entreprise de la Conjuraction contre la petite propriété ne la distrait point de la grande propriété dont la destruction, entreprise il y a quatre-vingts ans, n'est pas encore tout à fait consommée. Et tandis que l'un des conjurés dit : Détruisez la petite propriété ; la petite propriété c'est l'impuissance et la misère ! — un autre conjuré dit en même temps : Détruisez la grande propriété, la grande propriété c'est l'ignorance du peuple et sa misère ! Et celui-ci constate, sans y prendre garde, l'étroite *corrélacion* que je dénonce, entre la Ligue maçonnique de l'enseignement et cette grande Conjuraction contre Dieu et contre la société chrétienne. Après avoir vanté les progrès de l'instruction primaire dans une partie du département de la Vienne, il ajoute :

« Ce progrès dans la fréquentation des écoles, dont
« j'ai parlé plus haut, se fait sentir surtout dans le nord et
« dans l'ouest du département, qui sont plus riches, plus
« prospères, et où le sol est en grande partie possédé par le
« paysan. Mais au sud-est s'étendent d'immenses terres in-
« cultes, et des terrains maigres, où vit une population
« pauvre et disséminée; ailleurs, en approchant du Limousin,
« des terres fertiles, excellentes, mais réunies en vastes do-
« maines aux mains de riches propriétaires, tandis que le
« vrai cultivateur, au lieu de posséder comme ailleurs,
« amoureusement, son *lopin* de terre ou sa ferme, est réduit
« à la condition de domestique ou de métayer. Les petits.
« sous l'ombre de ces grandes fortunes, végètent, naturelle-
« ment, et c'est là que, de compagnie avec la pauvreté, la
« teinte sombre de l'ignorance arrive à ses tons les plus
« foncés. *Corrélacion naturelle*; mais qui, pour s'étaler aux
« yeux de tous ici, n'est pas mieux comprise (1). »

(1) M. ANDRÉ LÉO. Le journal *l'Ecole*, 1^{er} décembre 1867, p. 336.

Prix du numéro de *l'Ecole* : TRENTE CENTIMES.

Et c'est à l'heure où le socialisme paraît ainsi renoncer à l'utopie et à la théorie pour la *pratique*, c'est-à-dire pour la destruction de la propriété, qu'un savant descend des sommets de la science pour venir fraterniser avec le socialisme *pratique* (1).

Ainsi la science matérialiste et athée aboutit à la même conclusion que l'instinct bestial des Moïs. Elle parle bien d'*idéal humain*, mais elle l'explique en même temps par *les lois naturelles*. L'apologiste des Moïs disait de même que « la « méthode matrimoniale de ces peuplades est parfaitement « simple et *conforme à la nature* » ; et il ajoutait qu' « elle dif- « fère peu de la conduite ordinaire des animaux ». *L'idéal hu- main*, c'est donc la pratique des animaux mise en maximes. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand l'Humanité ne voulant connaître qu'elle-même et ne procéder que d'elle-même, proscriit d'abord la théologie et aussitôt après proscriit la métaphysique, abhorre son âme comme elle abhorre Dieu, car il est de l'essence de la haine de repousser ce qu'elle hait et l'image même de ce qu'elle hait ! L'homme dépourvu d'âme immortelle n'est plus qu'un animal semblable à tous les autres, et sa conduite ne doit pas « différer de la con- « duite ordinaire des animaux ».

Voilà le socialisme défini par la science, par la *philosophie positive*. Et le socialisme, se reconnaissant lui-même dans cette définition, la reproduit dans ses journaux, comme un homme vaniteux expose avec complaisance le portrait où il s'est reconnu (2).

Cet *idéal humain*, c'est l'idéal de la Révolution universelle. Les associations particulières dont j'ai déjà parlé ne sont que des membres de la grande Conjuraton qui veut réaliser cet idéal. Elle a d'autres membres, d'autres associations. Le *Congrès de la paix*, qui épouvantait Genève il y a quelques

(1) Voir les *Pièces justificatives*, XI.

(2) *La Coopération, journal du progrès social*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 54.

mois, ce *Congrès de la paix* qui disait à l'oreille de ses affidés : « Il faut bien expliquer à nos amis qu'il ne s'agit pas de la paix, mais de la guerre, et de la bonne guerre (1) », ce *Congrès de la paix* n'est plus maintenant une réunion formée pour peu de jours, c'est une association perpétuelle, et d'autres associations, également *pacifiques*, se sont formées à son image et affectent de rappeler jusque dans le nom qu'elles ont choisi le congrès que Garibaldi présidait : l'*Union*, par exemple, qui vient de se fonder au Havre, l'*Union de la paix entre tous les peuples civilisés* (2). Les *Trades' Unions*, si bien faites pour forcer les plus aveugles à voir enfin que la Révolution c'est la tyrannie et la terreur, les *Trades' Unions* qui, suivant la Conjuración elle-même, ne sont pas moins de deux mille en Angleterre, et dont une seule (celle des *Amalgated Engineers*) compte près de trente-quatre mille membres et a deux millions cent-soixante-douze mille cent-vingt-cinq francs de revenu, les *Trades' Unions* appartiennent à ce socialisme *pratique* qui a pour lui maintenant la recommandation de la science. Elles sont de la grande Conjuración, et la grande Conjuración les reconnaît (3). Nous avons vu la Révolution universelle protester contre les mesures nécessaires prises par la société pour se défendre contre les *fenians* : en effet, la Révolution pouvait-elle se taire ? et tout ce qui a été fait contre les *fenians* n'a-t-il pas été fait contre elle-même ? Ceux que la société a frappés étaient,

(1) Tribunal correctionnel de la Seine. Sixième chambre. Audience du 21 décembre 1867.

(2) *La Coopération, journal du progrès social*. Numéro du 29 décembre 1867, p. 68.

(3) « Le Journal des *Trades' Unions Bee Hive*, qui a donné son puissant secours à la *Reform League*, est enfin sympathique à la coopération. Depuis longtemps nous attendions et désirions ce grand et vigoureux allié. *Bee Hive* le comprend : tandis que le gros de l'armée des travailleurs débattrait avec les patrons les questions de salaire, le détachement des pionniers peut et doit essayer d'un nouvel état social, où nous serons débarrassés du patronat et du salariat.

« Cette bonne nouvelle réjouira en France les amis du peuple anglais, et nous tous, membres de la grande fraternité internationale du travail. »

La Coopération, journal du progrès social. Numéro du 29 décembre 1867, p. 70.

dit-on, coupables de meurtre prémédité? Mais l'assassinat n'est-il pas le droit de la Révolution? Il est sa pratique constante, et c'est le système de la Révolution de traduire ses pratiques en maximes.

Elle célèbre aujourd'hui l'anniversaire du 21 janvier en disant :

« Le 21 janvier a été l'une des plus grandes journées de la
« Révolution, la revanche du peuple sur la monarchie, de la
« civilisation et du progrès sur l'ignorance.

« La question qui se pose encore aujourd'hui est celle-ci :
« *Louis était-il coupable?* Et d'abord avons-nous le droit de
« la résoudre négativement? Il y aurait là, ce me semble,
« attaque à la chose jugée, et à la chose jugée par les repré-
« sentants de la nation tout entière.

« Nous ne faisons donc ici que glorifier une décision irré-
« vocable, et on serait mal venu à nous reprocher cet
« amour de la légalité.

« Nous reprenons le point de culpabilité : *Louis était-il*
« *coupable?* Sans vouloir parler ici de l'empoisonnement de
« Gamain, qui n'a été connu que plus tard, mais qui montre
« ce qu'était cet homme dont on a voulu faire au moins un
« honnête bourgeois; sans vouloir non plus le rendre par
« trop responsable des actions de son épouse Antoinette,
« nous dirons simplement ceci : IL ÉTAIT ROI ! (1) »

Les Princes sont trop disposés à croire que la philosophie et la politique sont deux lignes parallèles qui ne se rencontreront jamais. Et pour endormir leur vigilance quand les esprits sont agités, il suffit bien souvent de leur dire : Que pouvez-vous craindre? Le mouvement que les *alarmistes* vous signalent est-il autre chose qu'un *mouvement philosophique* (2)?

(1) *Démocrate*. Numéro du 22 janvier 1868.

Prix du numéro du *Démocrate* : DIX CENTIMES.

Le *Démocrate* appartient à cette presse qu'on appelle aujourd'hui la *presse littéraire*, par opposition à la presse politique.

(2) Voir plus haut, page 87.

Mais les esprits agités de ce mouvement philosophique demandent : *Louis était-il coupable?* Et ils répondent eux-mêmes : *Louis était Roi!*

Et si ces temps malheureux où nos pères furent témoins et victimes paraissent déjà trop loin de nous dans le passé pour que les Princes doivent prendre garde à ce jugement historique porté aujourd'hui par la Révolution, qu'ils soient attentifs du moins à la glorification que la Franc-Maçonnerie fait du traître qui a vendu à la Révolution son Roi, *le fils de la Sainte*, comme le peuple napolitain n'a jamais cessé de l'appeler, qui a vendu le Prince que ce souvenir sacré, que la majesté royale, que l'innocence de la jeunesse recommandaient à la fidélité de tous, et que sa confiance donnée avec tant de candeur et de noblesse recommandait surtout à la fidélité de ce Liborio Romano qui l'a vendu et qui, pour l'avoir vendu, s'est vu combler d'honneurs par la Franc-Maçonnerie et vient de mourir Président du Consistoire écossais de Naples. « Ses actes, dit la Franc-Maçonnerie italienne en « perdant Liborio Romano, ses actes, sa popularité, les per- « sécutations qu'il a souffertes, prouvent combien il était es- « timable et comme Maçon et comme citoyen. » Et la Franc-Maçonnerie française répète ces louanges données à Liborio Romano par la Franc-Maçonnerie italienne (1).

Qu'après cela les Princes s'assurent encore dans les toasts prescrits par la Liturgie maçonnique et dont les Francs-Maçons veulent qu'on les *délivre* (2) !

(1) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 285.

(2) « Comme il nous est défendu de mettre le pied sur les plates-landes de la « politique, un F.° a judicieusement fait observer (dans la tenue de la R.° L.° « *l'Union parfaite de la Persévérance*, du 4^e mardi d'août 1867) qu'il serait bon « que le G.° O.° nous délivrât de tous les toasts obligatoires. »

Le Monde maçonnique, septembre 1867, p. 271.

XXV

L'ALLIANCE RELIGIEUSE UNIVERSELLE.

Mais depuis six mille ans, l'homme n'a jamais su vivre sans religion, et les fous furieux qui se sont levés contre Dieu à la fin du dernier siècle, ont eux-même compris, quand ils ont voulu arracher la foi catholique du cœur du peuple, qu'ils ne pouvaient pas dire au peuple : Vous n'aurez plus la Religion de vos pères, et vous n'aurez plus aucune religion. Pour tromper ce besoin religieux qu'ils sentaient plus puissant que leur tyrannie, plus puissant que la terreur par laquelle ils régnaient, ils ont imaginé le culte de l'Etre suprême, le culte de la Raison, le culte de la Nature.

Pliant sous la même nécessité, les conjurés ont à cette heure recours à une invention pareille. Ils avaient en 1830 imaginé *l'Eglise catholique française : l'Eglise catholique française* fut l'erreur d'un génie qui ne se trompe guère dans les moyens qu'il emploie pour accomplir son œuvre, du génie du mal, qui se trompe quelquefois cependant. Il n'est plus question depuis longtemps de *l'Eglise catholique française*. Mais depuis quinze ans une combinaison plus savante et plus profonde est dressée dans l'ombre comme un piège, pour prendre et pour retenir dans des liens *religieux* toutes les âmes qui, même en voulant bien être à l'Ennemi, s'en défendent cependant par une de ces contradictions si ordinaires à l'homme : Je ne peux pourtant pas vivre sans religion ! L'idolâtrie n'a pas d'autre origine que cette contradiction-là.

Cette combinaison, c'est *l'Alliance religieuse universelle*, imaginée pour que l'homme ne demeure pas sans religion en étant sans Dieu.

J'ai dit qu'elle était dressée dans l'ombre depuis quinze ans. Ses chefs, qui croient sans doute que les temps sont proches, commencent à la révéler aux profanes. Ils ont fondé, le 15 avril 1865, un journal, *la Libre Conscience*. Une longue Exposition de leurs doctrines, de leur constitution, de leur hiérarchie, et même de leurs ruses pour éluder les défenses de la loi sur les associations, a été présentée récemment à la démocratie par le journal des Saint-Simoniens, *l'Opinion nationale*. *La libre Conscience* déclare elle-même cette exposition *très-exacte* (1). Et l'exactitude n'est pas le seul mérite de ce travail :

« Les deux feuillets consacrés par M. Léon Richer, dans « *l'Opinion nationale*, à *l'Alliance religieuse universelle* et « à *la Libre Conscience*, le 17 novembre et le 8 décembre, « forment un travail d'ensemble où nos efforts pour coopérer « à la rénovation religieuse sont exposés et appréciés avec « beaucoup de justesse, de raison et d'obligeante sympathie. « Le seul défaut que nous puissions y trouver, c'est une « bienveillance excessive à notre égard (2). »

Cette bienveillance est toute naturelle. Le promoteur de *l'Alliance religieuse universelle* n'est pas l'auteur de cette Exposition de *l'Alliance*, mais il en est l'inspirateur, il a lui-même fourni à l'auteur les éléments de son travail, et j'aurai tout à l'heure à citer la note qu'il lui a remise pour que la démocratie fût préparée par lui à embrasser cette religion sans Dieu.

Inspirée par *l'Alliance religieuse universelle* et approuvée par elle, l'Exposition donnée par *l'Opinion nationale* est comme un monument sacré de cette religion qui proscriit toute pratique obligatoire, toute affirmation collective, tout dogme, toute orthodoxie (3). Ce qu'elle va nous révéler paraîtra sans doute incroyable; mais, tout incroyable que ce

(1) *La Libre Conscience*. Numéro du 21 décembre 1867, p. 79.

(2) *Ibid.*, p. 78.

(3) *Opinion nationale*, 8 décembre 1867. *In fine*.

puisse être, il nous faut bien le croire : Satan, comme Dieu, a ses mystères :

« *L'Alliance religieuse universelle* existe de fait depuis 1854, « mais elle a surtout pris une extension importante à partir « de 1865.

« Vers cette époque, un journal fut fondé pour propager « la doctrine ; il paraissait une fois par mois, et avait pour « titre le nom même de l'association dont il était l'organe « officiel.

« Je dis *association* faute d'une expression meilleure, car, « en réalité, il n'y a, entre les membres de l'Alliance, ni as- « sociation, ni société dans le sens légal de ces deux mots (1) ; « c'est un simple lien moral qui réunit les adhérents, dont « la plupart ne se sont jamais vus et ne se rencontreront « certainement jamais.

« L'Alliance compte dans son sein des familles entières, « depuis l'aïeul jusqu'au petit enfant ; les femmes elles- « mêmes y figurent en très-grand nombre. Lorsque les cir- « constances le permettent, les naissances et les mariages « sont, de la part des adhérents, l'objet de manifestations « religieuses d'un caractère très-élevé. Pour la mort, on s'en « tient à l'enterrement laïque.

« De temps en temps, deux ou trois familles se rassemblent « pour discuter en commun diverses questions de morale « ou de philosophie religieuse ; les femmes et les enfants « prennent part à ces causeries intimes et familières. Une « fois ou deux par an, les membres des groupes les plus rap- « prochés se réunissent dans un banquet fraternel. La plus « grande cordialité règne dans les relations. — C'est de la « Franc-Maçonnerie, moins l'ombre et le mystère.

(1) Cette déclaration est une précaution. N'étant pas une association ni une société dans le sens légal de ces mots, l'Alliance échappe à la loi. Elle a, comme la Franc-Maçonnerie, l'art d'être... comment dirai-je quand elle ne veut pas être appelée société ? — elle a l'art d'être à la fois une alliance publique et une conjuration secrète.

« Grâce à la propagande active du journal dont je parlais
 « tout à l'heure, le nombre des adhérents, relativement fort
 « restreint avant 1865, s'accrut bientôt dans des proportions
 « inespérées; on reconnut dès lors la nécessité d'une périodicit
 « dité plus fréquente. Après avoir vécu tout au juste dix-
 « huit mois, la feuille mensuelle fut abandonnée, et on
 « créa, pour lui succéder, *la Libre Conscience*, journal heb-
 « domadaire, qui vient d'entrer dans sa deuxième année
 « d'existence.

« La *Libre Conscience* a su conquérir une place importante
 « dans la presse philosophique. Ses vertes répliques à M. Du-
 « panloup et sa polémique contre les feuilles matérialistes
 « lui ont attiré, en très-peu de temps, un public nombreux
 « et sympathique.

« Parmi les collaborateurs figurent MM. Eugène Despois,
 « Eugène Noël, Henri Martin, Victor Hugo, Edouard de
 « Pompéry, Charles Fauvety, Luc Desages, Vidal, Aigues-
 « Sparses, Auguste Guyard, etc. (1).... »

L'auteur de l'Exposition oublie d'ajouter son nom à ces
 noms-là. Mais il n'oublie pas de dire que le *Siècle*, le *Journal*
des Débats, le *Journal de Rouen*, le *Phare de la Loire*, le *Ra-*
tionaliste (de Genève), la *Discussion*, la *Vérité israélite* et di-
 verses feuilles anglaises, travaillent à la propagation de l'*Al-*
liance religieuse universelle.

L'auteur de l'Exposition, qui était allé demander au pro-
 moteur de le mettre au courant de tout ce qui se rattache à
 l'*Alliance*, en a reçu ces premiers renseignements. Mais il
 était venu chercher autre chose encore :

«..... Ce qu'il m'importait surtout de connaître, c'était le
 « point de vue doctrinal, car ce nom d'*Alliance religieuse*
 « UNIVERSELLE ne laissait pas que de me paraître singulière-
 « ment ambitieux, — pire que cela : chimérique.

« Je m'en ouvris franchement.

(1) M. LÉON RICHER. Dans le journal *l'Opinion nationale*, du 17 novembre 1867.

« — Ce titre, me répondit avec assurance le fondateur, a été
« déjà bien souvent critiqué, non qu'il ait paru chimérique
« ou ambitieux, mais uniquement parce qu'on le trouvait
« trop général. Cependant, c'est bien le seul qui convienne;
« il dit ce qu'il veut dire, qualité, Monsieur, dont il faut lui
« tenir compte.

« — Mais enfin, insistai-je, où voulez-vous en venir avec
« cette *Alliance universelle*?

« — A rapprocher, dans une communion fraternelle, toutes
« les croyances religieuses.

« — Si tel est votre but, le nom que vous avez choisi me
« paraît suffisamment justifié; seulement.....

« — Eh bien?

« — Jamais de la vie vous n'aboutirez.

« — Pourquoi cela?

« — Parce qu'on ne rapproche pas les contraires, parce
« qu'on ne concilie pas des doctrines adverses, réciproque-
« ment exclusives, et qui, en vertu de leur principe même,
« sont inconciliables et contradictoires.

« — Vous n'y êtes pas; il ne s'agit de rien de semblable.

« — Cependant, si j'ai bien saisi le sens de vos paroles,
« vous vous proposez de provoquer un rapprochement,
« c'est-à-dire *une fusion*, car il faut appeler les choses par
« leur nom, entre les adeptes des diverses religions répandues dans le monde. Vous faites appel aux catholiques,
« aux israélites, aux protestants, et, sans tenir aucun compte
« des profondes divergences qui séparent tout ce monde
« de sectaires, vous leur dites : Donnez-vous la main !... Eh
« bien ! c'est tout bonnement impossible.

« — Quand je disais que vous ne m'aviez pas compris !...

« — Comment, ce n'est pas cela?

« — Du tout.

« — Alors, cher monsieur, faites-moi le plaisir de vous
« expliquer.

« — Rien de plus facile. Nous ne cherchons pas, ainsi que

« vous paraissez le croire, à réunir sous une même bannière
« les diverses orthodoxies qu'éloignent l'une de l'autre des
« différences dogmatiques profondes, radicales; ce serait
« rêver un amalgame non-seulement impossible, mais absurde, et, comme vous le dites avec raison, les contraires
« ne se rapprochent pas. Mais tel n'est point, encore une
« fois, notre point de vue. Nous voulons simplement amener
« les hommes d'intelligence et de bonne volonté, quel que
« soit leur point de départ, à chasser de leur esprit toute
« idée de révélation surnaturelle, toute croyance en l'intervention miraculeuse de Dieu dans les choses de la religion;
« les orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui persistent à croire
« au dogme révélé, se trouvent dès lors naturellement
« écartés.

« — Ces gens-là ne peuvent être avec vous.

« — Ils y seront un jour. C'est beaucoup déjà qu'ils assistent sans scrupule à nos réunions, et qu'ils ne se sentent
« point blessés du caractère habituellement très-libre de nos
« discussions.

« — En deux mots, quel est votre terrain?

« — Celui du Rationalisme; nul ne peut faire partie de
« l'Alliance s'il n'accepte de prime abord les bases suivantes : inviolabilité de la conscience, liberté religieuse
« absolue, droit de libre examen.

« — Je vois que nous commençons à nous entendre; un
« orthodoxe qui admet ces trois points fondamentaux n'est
« déjà plus un orthodoxe.

« — C'est clair, et dès ce moment-là il peut être des
« nôtres (1). »

C'est clair pour le promoteur, c'est clair pour le visiteur, c'est clair pour le lecteur à qui le visiteur rapporte cet entretien. Cependant le visiteur pousse plus loin sa pieuse curiosité :

(1) M. LÉON RICHER. Dans le journal *l'Opinion nationale*, du 17 novembre 1867.

« Maintenant, vous plairait-il de me donner quelques
« éclaircissements sur la façon dont l'idée religieuse est
« comprise dans vos groupes? Proclamer l'inviolabilité de la
« conscience, la liberté des cultes et le droit de libre exa-
« men, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez;
« vous devez avoir des croyances communes?

« — Je suis heureux de cette question, reprit avec un
« contentement visible mon bienveillant interlocuteur, elle
« me fournit l'occasion de rappeler quels principes sont
« admis dans l'Alliance; seulement, je crains que ce ne soit
« long.

« — Allez toujours.

« — L'Alliance, continua M. Carle, a compris la nécessité
« de s'appuyer sur un ensemble de vérités qui pussent être,
« dans l'avenir, le fondement de la Religion universelle. Ces
« vérités, elle les résume ainsi : *Dieu, principe souveraine-*
« *ment intelligent de tout ce qui est; l'âme immortelle; la li-*
« *berté et la responsabilité de l'être humain, appelé à réaliser*
« *l'idéal que la loi morale lui dévoile...*

« L'*Alliance religieuse universelle* travaille au triomphe
« de la Religion rationnelle et progressive, fondée sur les
« lumières de la Raison; la Religion ainsi entendue n'est
« autre chose, je n'ai pas besoin de vous le dire, que la
« Religion naturelle elle-même. La grande question pour
« nous, et notre préoccupation constante, est donc d'amener
« les esprits à considérer la Religion comme *humaine*, en
« ce sens qu'elle dérive de nos facultés, sans aucune inter-
« vention miraculeuse de Dieu. Du moment qu'on se place
« à ce point de vue, on se représente aisément l'idée reli-
« gieuse comme indéfiniment progressive, ni plus ni moins
« que tout ce qui dépend du développement de l'esprit hu-
« main...

« La dernière transformation radicale, celle qui clora l'ère
« des révolutions dans la sphère religieuse, doit donc con-
« sister à éliminer l'idée du surnaturel.

« — Très-bien ! nous sommes complètement d'accord.

« — Quand on part de l'idée du surnaturel, la Religion
« fondée sur une prétendue révélation est nécessairement
« immuable, et, comme conséquence de son immutabilité,
« elle devient, tôt ou tard, un obstacle au progrès.

« — Je l'ai dit moi-même.

« — Oui, vous l'avez dit, et les membres de l'Alliance vous
« en ont su gré, car on ne saurait trop souvent répéter ces
« choses-là ; mais ce n'est pas tout.

« — Je vous vois venir : vous allez maintenant vous en
« prendre aux clergés.

« — Précisément. Si nous sommes conséquents avec notre
« principe, notre premier soin doit être d'éliminer l'élément
« sacerdotal, qui se rattache à l'idée du surnaturel et en est
« un produit logique. En effet, dès l'instant que l'être humain
« n'est pas autonome, qu'il est incapable de se développer
« lui-même et par ses propres moyens, le sacerdoce s'em-
« pare légitimement de la tutelle de la société et de celle des
« individus ; et puisque l'homme ne sait rien sans la révéla-
« tion, qu'il ne peut rien sans la grâce, il faut qu'il y ait au-
« dessus de lui une autorité qui lui explique la révélation et
« lui communique la grâce, un intermédiaire enfin entre lui
« et Dieu : de là l'empire du prêtre !

« — Parfait ! Nous nous rapprochons de plus en plus.

« — C'est-à-dire que nous avons toujours été unis, riposta
« en souriant M. Carle.

« — Oui, fis-je à mon tour, je crois que vous avez raison.

« — L'Alliance, dont je viens de vous exposer un peu som-
« mairement les idées générales, et son journal, *la Libre*
« *Conscience*, combattent énergiquement l'autorité sacerdo-
« tale et demandent que le clergé soit abandonné par tous
« ceux qui n'ont plus la foi. En un mot, nous voulons la sécu-
« larisation complète de la Religion ; ce qui entraîne la sécu-
« larisation des institutions de bienfaisance, celle des hôpi-
« taux, des bureaux de charité, des ambulances militaires,

« en un mot des œuvres fraternelles de tout genre ; l'élimi-
 « nation du mystère et des sacrements, dans le sens que
 « l'Église de Rome attache à ces deux mots ; l'abolition de la
 « distinction de l'ecclésiastique et du laïque ; la célébration
 « civile de la naissance, du mariage et des funérailles.

« — Vous êtes radical, savez-vous ?

« — Pas plus qu'il ne faut. En matière de rénovation reli-
 « gieuse, il ne s'agit pas de compliquer la question, mais de
 « la simplifier. C'est du reste ce qu'ont fait, dans la mesure
 « de leurs moyens, tous les grands initiateurs du passé, de-
 « puis Moïse jusqu'à Jésus.

« — Fort bien : simplifier la Religion, c'est la faire pro-
 « gresser ; il n'y a pas entre nous le moindre désaccord pos-
 « sible là-dessus. Mais allez-vous jusqu'à repousser comme
 « inutiles toutes les données de la foi ancienne ?

« — Non pas ! *la Libre Conscience* et l'Alliance ne condam-
 « nent nullement le passé, elles l'expliquent, au contraire,
 « et, en l'expliquant, elles fournissent à tous les esprits
 « qui n'hésitent pas à soumettre leurs croyances au contrôle
 « nécessaire de la Raison, des moyens de s'entendre et de
 « se rapprocher (1). »

Ainsi leur principe commun est de n'avoir aucun principe
 et de ne croire à rien.

Mais une Religion n'est pas seulement une doctrine, — je
 sens combien le mot de doctrine appliqué à ce néant paraît
 dérisoire, mais les mots manquent pour exprimer de telles
 aberrations ; — une Religion n'est pas seulement une doc-
 trine, elle est aussi un gouvernement. Et le visiteur demande
 au promoteur de *l'Alliance religieuse universelle* :

« — Pourriez-vous me dire à présent quels sont vos
 « moyens d'action ?.....

« — J'avoue que nos moyens d'action sont fort limités,
 « mais ce n'est pas notre faute. Nous avons surtout une

(1) M. LÉON RICHER. Dans le journal *l'Opinion nationale*, du 17 novembre 1867.

« grande force, qui est notre union, et un puissant moyen
« de propagande, résultant de notre entente sur les points
« fondamentaux. Avec cela, on va déjà loin. Notre journal
« et les exemples que chacun de nous prend à tâche de
« donner au dehors feront le reste. Cependant, je considère
« nos petits cercles de famille comme l'ébauche de la future
« société religieuse (1). »

Quoique *l'Alliance religieuse universelle* ne soit « pas encore tout à fait *l'Eglise du libre-esprit* rêvée par un grand nombre de penseurs », — que peuvent-ils donc imaginer au-delà ? — le visiteur « sort enchanté de sa visite », il prend la plume et il écrit l'Exposition que vous venez de lire. Quelques jours après, il communique à la démocratie les Statuts de *l'Alliance*. Mais cette communication est incomplète : « Il me paraît inutile de vous citer en entier ce document dont certaines dispositions, relatives à l'organisation intérieure, ne sauraient avoir pour vous qu'un médiocre intérêt. » Il me paraît au contraire que ces *certaines dispositions* étaient précisément les plus intéressantes, et il est tout à fait inutile que je reproduise à mon tour les dispositions qu'il a choisies pour les livrer à la publicité : elles sont écrites tout au long dans l'Exposition.

Mais la partie des Statuts que le visiteur ne veut pas nous laisser lire et que ma curiosité, je l'avoue, aimerait bien connaître, ne peut pas être plus instructive que les explications qu'il ajoute sur les accommodements que *l'Alliance religieuse universelle* a pris avec la loi :

« Je n'ai pas besoin de vous dire que le plus grand nombre
« de ces articles, particulièrement ceux qui se rattachent à
« la constitution définitive de la Société, n'ont pu être mis
« en vigueur. Moralement, l'Alliance est faite ; pratiquement,
« elle n'existe pas. Ainsi, aucun centre d'administration
« n'a été formé ; il n'a été nommé ni comité supérieur, ni

(1) M. LÉON RICHER. Dans le journal *l'Opinion nationale*, du 17 novembre 1867.

« président, ni secrétaire, ni trésorier. Les Statuts, préparés
 « par le fondateur, et sans doute acceptés à titre *provi-*
 « *soire* (1) par les amis qui l'entourent, n'ont reçu jusqu'à
 « présent aucune sanction extérieure ; pour les adhérents
 « eux-mêmes, ces règlements généraux n'existent qu'à l'état
 « de projet. Cependant ils ont été publiés à diverses re-
 « prises. M. Carle ne perd aucune occasion de les faire con-
 « naître au public. Le journal *l'Alliance* et son successeur
 « hebdomadaire, *la Libre Conscience*, les ont, pour leur part,
 « répandus à des milliers d'exemplaires.

« — Mais à quoi bon, demanderez-vous, faire ainsi tapage
 « de règlements qui ne sont et ne peuvent être qu'une lettre
 « morte?

« — A quoi bon ? Mon Dieu ! je puis vous le dire. M. Carle,
 « qui est un homme habile, a voulu être prêt à tout événe-
 « ment (2), et il a pris ses précautions en prévision d'éven-
 « tualités possibles. Que demain la liberté des cultes soit re-
 « connue en France comme elle l'est en Angleterre, en Bel-
 « gique et ailleurs, ou vienne simplement une loi qui con-
 « sacre d'une façon sérieuse le droit de réunion ; et grâce à
 « ces statuts, distribués à profusion depuis tantôt trois ans,
 « grâce à ce règlement tenu en réserve et qui dort comme
 « dorment dans les cartons ministériels mille projets in-
 « connus ; grâce à cette lettre-morte dont vous avez le droit
 « de plaisanter tout à votre aise, — en quarante-huit heures
 « l'Alliance religieuse universelle peut être constituée.

« Tous les rouages de la nouvelle société religieuse sont à
 « leur place, et l'on n'attend plus, pour les mettre en mou-
 « vement, que le souffle de liberté qui nous arrachera tous à
 « l'état de torpeur et de molle indifférence dans lequel nous
 « semblons nous complaire. Je dis *nous semblons*, car l'in-
 « différence publique, en matière religieuse, est plus appa-

(1) C'est M. Léon Richer qui souligne, ce n'est pas moi.

(2) N'était-ce pas encore ici le cas de souligner ?

« rente qu'elle n'est réelle ; j'en sais, Monsieur, quelque chose.

« Pendant qu'une direction expérimentée prépare ainsi l'avenir, des groupes particuliers, complètement indépendants les uns des autres (1), continuent de se former. Il s'en établit presque chaque jour de nouveaux. Je ne parle pas seulement de Paris, à Paris cela n'a rien de surprenant, mais aussi de la province et de l'étranger. Allez à Lyon, à Bordeaux, à Rouen ; allez à Aix-en-Othe, qui n'est qu'une toute petite ville du département de l'Aube ; partout là vous rencontrerez des groupes uniformément constitués. La Belgique, l'Allemagne et notre colonie d'Afrique fournissent elles-mêmes un grand nombre d'adhérents.

« Provisoirement, chacun de ces petits cercles de famille s'administre à sa guise et vit de sa vie propre. Aucune influence étrangère n'intervient dans leurs déterminations. Tous sont isolés, et tous cependant sont unis dans un but commun d'affranchissement moral et de rénovation religieuse. Et c'est là le beau côté de l'idée ! Car si ce lien, purement moral, purement intellectuel, est encore le seul qui puisse rattacher les uns aux autres ces divers centres d'action, cela suffit pour que, malgré leur isolement momentané, *tous soient un*.

« Cette communauté de pensée et de but m'avait d'abord singulièrement effrayé, et je craignais, en vous racontant tous ces détails, de commettre une indiscretion dont les conséquences pouvaient être dangereuses. Mais la réflexion m'est venue, et j'ai compris la parfaite sécurité des membres de la nouvelle société religieuse. Comment, en effet, pourrait-on raisonnablement interdire à mille, dix mille, cinquante mille, ou même cent mille hommes, dispersés sur toute la surface de l'empire, d'avoir, juste au même mo-

(1) Complètement indépendants les uns des autres, ne seraient-ils pas sous quelque autre dépendance ? Sans cela comment expliquer cette constitution uniforme qu'on signale quelques lignes plus bas ?

« ment, une opinion pareille sur Dieu, sur la vie future et
« sur la morale universelle? Il n'y a pas de loi au monde
« capable de régler à ce point les consciences.

« Donc, tout est parfaitement régulier. Les adhérents de
« l'Alliance ne sont pas plus affiliés entre eux que ne le sont,
« par exemple, les Catholiques du monde entier. Ils forment,
« indépendamment de toute organisation réelle, une immense
« collectivité dissidente, et voilà tout. Ce sont des gens qui
« se rencontrent dans une foi commune, et qui, à l'occasion,
« se le disent.

« Malgré votre fameux argument des premiers Chrétiens
« dans les catacombes (1), j'aime à croire que vous n'irez
« pas jusqu'à faire un crime aux amis de M. Carle de se
« tenir rigoureusement dans la légalité. Vous connaissez la
« jurisprudence actuelle des cours impériales et de la cour
« suprême en matière d'association; si vous l'avez oubliée,
« reportez-vous, Monsieur, au procès des *Treize*. Le texte
« des jugements rendus dans cette affaire vous rafraîchira la
« mémoire.

« Dix hommes animés d'un même esprit se réunissent à
« Paris; onze autres, dans des vues identiques, se rassem-
« blent à Marseille; total, vingt et un. Si l'un des associés
« de Marseille écrit à l'un des associés de Paris pour lui de-
« mander de ses nouvelles, aux yeux du parquet, la fusion
« est opérée. Il n'y a plus dix hommes ici et onze là-bas, il y
« a bel et bien vingt et un individus *réunis* contrairement
« aux prescriptions formelles de la loi; il y a vingt et un
« citoyens associés sans autorisation, et, pour ce fait, justi-
« ciables des tribunaux correctionnels. — En France, il ne
« fait pas bon plaisanter avec ces choses-là.

« C'est pourquoi, dans une de mes précédentes lettres, je
« vous disais qu'à mon avis l'action individuelle était, pour
« le moment, notre principale ressource.

(1) Ces articles de M. Léon Richer sont publiés sous forme de *Lettres d'un libre penseur à un curé de village*.

« Toutefois je comprends très-bien que l'on essaye autre chose; il est certain que l'action collective vaut encore mieux que l'action individuelle, quand elle est possible.

« Sous ce rapport, l'*Alliance* me paraît offrir de sérieux avantages (1). »

On dit : *l'action individuelle*, comme on dit tant d'autres choses dans la Franc-Maçonnerie, pour rassurer les pouvoirs publics. Mais l'action individuelle n'empêche point *l'élaboration* collective des principes qui « donneront aux âmes le « tempérament de l'héroïsme (2) ».

Il faut vraiment que les gens soient bien disposés à se laisser payer de mots, pour qu'on puisse leur dire qu'une Religion « humaine en ce sens qu'elle dérive de nos facultés sans « aucune intervention miraculeuse de Dieu » va donner aux âmes « le tempérament de l'héroïsme », c'est-à-dire les élever au-dessus de la nature ! Mais il s'agit bien d'héroïsme et d'indépendance ! Il s'agit de prendre les gens par les mots dont le son les réjouit, il s'agit de les enrôler aussi nombreux que possible, et de tenir cette multitude dans la main. C'est la pratique ancienne et toujours nouvelle de la Révolution, l'organisation de la servitude sous le nom de liberté. Mais c'est l'anarchie en même temps que la servitude, et le prophète de l'*Alliance religieuse universelle* explique que dans l'*Alliance* les lois ne sont pas des lois, ni les vérités des vérités :

« L'*Alliance* émet des affirmations collectives ou déclarations de principes, mais qui ne doivent être considérées que comme des renseignements utiles, comme un moyen de s'entendre et de se rapprocher peu à peu de l'unité de vues. Comme l'*Alliance* relève du libre examen philosophique, ces affirmations sont des *énonciations de fait*, qui constatent l'état intellectuel et moral de la société reli-

(1) M. LÉON RICHER. Dans le journal *l'Opinion nationale*, du 8 décembre 1867.

(2) Voir les *Pièces justificatives*, XII.

« gieuse, tout en laissant à chacun sa liberté entière d'ap-
 « préciation ; elles ne sont jamais données comme immuables
 « et absolues. L'Alliance proclamant que les conceptions
 « humaines comportent des progrès, reconnaît que les affir-
 « mations qu'elle pose peuvent être modifiées dans le fond
 « et dans la forme, selon le degré des lumières. La vérité est
 « immuable, mais l'intelligence humaine ne la démêle et ne
 « la saisit que progressivement.

« Les règlements et les principes sont élaborés en commun
 « dans les réunions des groupes et des congrès de l'Alliance.
 « Les actes des congrès ne lient pas la minorité dans le for
 « intérieur. L'avis de chacun est rendu public. Les opinions
 « des personnes étrangères à la Société sont soigneusement
 « recueillies et prises en considération. Le vote une fois for-
 « mulé, chacun reste libre de travailler avec convenance et
 « respect à ramener la majorité à un sentiment contraire, car
 « le droit d'initiative est garanti à tous. De la sorte, le be-
 « soin de liberté et le besoin d'union morale obtiennent
 « complètement satisfaction ; le droit individuel et le droit
 « social sont également consacrés. L'ordre existe sans qu'on
 « ait à recourir à aucune compression, ni au morcellement
 « en sectes ennemies.....

« Des assemblées seront appelées à formuler, par voie de
 « consentement mutuel, les résultats acquis dans l'ordre
 « moral, au sein de la société. Alors, plus que jamais, le
 « vote aura un caractère *déclaratif* et non *impératif*. Il ne
 « devra enchaîner la conscience de personne ; il constatera
 « la situation des esprits, dans la Société religieuse, à ce
 « moment déterminé de son existence, mais rien de plus ;
 « car, dans l'Alliance, tout est fondé sur le consentement
 « et rien sur l'autorité : nous repoussons l'obéissance
 « aveugle (1). »

(1) M. HENRI CARLE, fondateur de l'Alliance religieuse universelle. Note remise à M. Léon Richer et publiée par celui-ci dans l'*Opinion nationale* du 8 décembre 1867.

Ces actes des congrès qui « ne lient pas la minorité dans le « for intérieur » la lient sans doute dans les actes extérieurs : cette formule de liberté le dit implicitement ; et où serait l'*alliance* si les alliés n'étaient liés ni intérieurement ni extérieurement les uns envers les autres ? Mais quelle horrible servitude de se voir lié à un *culte* par un autre lien que celui de la foi ! Et quelle anarchie dans une Alliance religieuse où les professions de foi « n'enchaînent la conscience de personne » !

Cette Religion qui a bien raison de ne vouloir pas être appelée nouvelle, car elle n'est que l'incrédulité, que l'impiété aussi anciennes que l'homme, cette Religion n'établit entre les hommes qu'un seul lien, la haine de la Vérité. Elle est un temple ouvert à tous les ennemis du Christianisme, et tous parlent comme l'Alliance, même ceux qui ne parlent point de l'Alliance :

« Nous n'apportons pas une Religion nouvelle, mais nous
« essayons de faire comprendre aux autres, comme nous
« l'avons compris nous-mêmes, que les Religions du passé
« n'ont été que les formes spéciales particulières et provisoires, par lesquelles devait passer la Religion de l'Humanité pour construire sa synthèse ; que ces formes répondaient aux aspects divers, partiels et bornés sous lesquels
« une science insuffisante se représentait l'ensemble des
« choses, et que la Religion serait universelle le jour où la
« lumière le serait, le jour où la Raison, comme le soleil
« pour tous les corps, resplendirait pour toutes les âmes.

« C'est pourquoi nous ne sommes pas des démolisseurs,
« mais des constructeurs, qui savent que dans l'ordre social comme dans la nature rien ne meurt, tout se transforme (1) ! »

Et un autre « coreligionnaire » de l'Alliance religieuse

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} janvier 1868, p. 17 et 18.
Prix du numéro de *la Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

universelle nous révèle en partie les transformations futures de la Religion de l'Humanité :

« Nous ignorons quelles seront les formes religieuses de
« l'Humanité régénérée. Quand l'âme humaine, ayant achevé
« de renouveler son idée de Dieu, aura pleine conscience de
« sa liberté au sein de la solidarité universelle, elle se révè-
« lera à elle-même par des aspirations idéales et par des ma-
« nifestations esthétiques dont nous ne pouvons aujourd'hui
« déterminer l'élévation et la puissance. Alors, sans aucun
« doute, la Religion, en s'associant par l'art et la science à la
« grande harmonie, revêtira des splendeurs dont les fêtes
« païennes et chrétiennes ne peuvent nous donner l'idée.
« Mais ces temps heureux sont encore loin de nous, bien
« que des faits récents, comme celui de notre Exposition
« universelle, nous permettent de constater que ce n'est
« pas la matière qui manquera à l'esprit, quand sera venu
« le jour de la nouvelle création.

« Nous ne pouvons donc rien dire de cette partie du culte
« qui s'applique aux fêtes publiques, bien qu'il nous soit donné
« de rêver et de pressentir les grandes solennités locales, na-
« tionales et internationales où les peuples figureront à la
« fois comme acteurs et comme spectateurs, et où l'on verra
« des masses populaires embrasées par un sentiment enthou-
« siaste vibrant à l'unisson dans tous les cœurs. Nous igno-
« rons même comment se feront les libres groupements des
« personnes professant la même croyance. Nous ne pouvons
« prévoir non plus quelles seront les variétés de croyance
« qui surgiront dans les esprits. Nous ne pouvons affirmer
« qu'une chose, c'est que lorsque la Religion se sera dépouil-
« lée de ses erreurs et de ses contradictions, elle sera UNE,
« comme la science, dans sa partie positive, tout en permet-
« tant à l'idéal d'aller aussi loin que le voudra l'imagination
« de chacun. Il appartiendra à l'éducation scientifique et à la
« critique rationnelle de réformer les écarts du sentiment et,
« tout en laissant à la pensée le domaine de l'infini, de l'ar-

« rêter aux limites de l'absurde et du contradictoire (1). »

Des mots, des mots, toujours des mots : *l'âme humaine renouvelant son idée de Dieu, la liberté de l'âme au sein de la solidarité universelle, des aspirations idéales, des manifestations esthétiques, la grande harmonie, la nouvelle création, l'unité de la Religion* au milieu des *variétés de croyance* qui *surgiront dans les esprits, l'idéal allant aussi loin que le voudra l'imagination, le domaine de l'infini.....* Mais sous tous ces grands mots qu'on fait miroiter aux yeux de la foule étonnée, le néant ! La grande Conjuración a besoin du concours de la femme et attend beaucoup de la femme : nous entendrons tout à l'heure ses aveux, ses craintes, ses désirs et ses espérances. Mais avant que la femme émancipée, libre du joug de la loi qui l'affranchit, et par conséquent esclave sous ce drapeau menteur de l'émancipation, avant que la femme apporte ce concours nécessaire à la grande Conjuración, c'est à une femme déjà que la grande Conjuración doit la formule la plus nette, la plus saisissable, la plus intelligible à tous, le symbole, si j'ose ainsi dire, de la Religion de l'Humanité sans Dieu :

« En matière religieuse et philosophique, le progrès ne
« consiste pas à ajouter ni à augmenter, mais bien au con-
« traire à retrancher et à simplifier. Aujourd'hui, les doc-
« trines appelées nouvelles n'ont aucun des caractères de
« l'invention ; elles ne représentent qu'un travail d'élimina-
« tion. Il s'agit de prendre dans toutes les doctrines passées
« et présentes la partie permanente, identique à elle-même,
« en un mot, les idées qui n'ont point subi l'action du temps,
« qui sont demeurées inaltérables, indestructibles, et qui
« ont, par cela même, tous les aspects de la vérité. Ces
« idées fondamentales sont : l'idée divine et l'idée mo-
« rale.....

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} janvier 1868, p. 21 et 22.
Prix du numéro de *la Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

« On doit les appeler, sans hésitation, *vérités*, parce qu'elles
« sont les sources de la progression humaine.....

« Malheureusement, on a associé à ces idées fonda-
« mentales des propositions obscures et erronées. En établissant
« ces dernières sur un pied d'égalité, on a donné lieu à de
« regrettables malentendus, à d'interminables conflits dont
« les conséquences ont été corruptrices et désastreuses.
« Notre tâche est actuellement de discerner, de dépouiller,
« de débayer (1). »

Retrancher, simplifier, éliminer, dépouiller, débayer : voilà l'œuvre de la Religion de l'Humanité, l'œuvre de l'Alliance religieuse universelle. *L'idée divine et l'idée morale* sont nommées dans ce symbole : mais comment pourraient-elles résister à cette entreprise de destruction ? Quand toutes les vérités auront été les unes après les autres retranchées, éliminées ; quand l'âme humaine aura été dépouillée de toutes ses croyances, quand le sol sera tout à fait déblayé, l'Humanité n'aura plus devant elle que Satan. Le F. . Proudhon l'appelait : *le bien-aimé de mon cœur* ! Parole téméraire et prématurée, que les FF. . se gardent bien de répéter. Mais si leur tendresse pour les Anges déchus est plus discrète, elle n'est pas moins profonde. Ces enfants de la Lumière, — de la Lumière maçonnique, — cette postérité de l'Ange de Lumière (2) ne sait pas cacher sa partialité quand elle parle de Lucifer, et l'un des conjurés dit à propos d'une statue du grand révolté :

« Cette magnifique statue me semble personnifier une
« tendance morale bien accentuée de notre époque : la pro-

(1) Mlle MARIA DERAISMES. *Conférence faite au Grand-Orient le 17 février*. P. 149 et 150 du volume publié par Mlle Maria Deraismes sous ce titre : *Nos Principes et nos Mœurs*.

Ce passage est cité par la *Libre Conscience* (numéro du 11 janvier 1868) qui lui donne une adhésion sans réserve.

Prix du numéro de la *Libre Conscience*, organe de l'Alliance religieuse universelle : VINGT CENTIMES.

(2) Voir la légende d'Adoniram dans les *Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, p. 151-168.

« testation contre la force, et l'affirmation de l'*individua-*
 « *lisme*, de la libre conscience, contre la décrépite divinité
 « du destin. Elle exprime, en même temps, le culte du cou-
 « rage malheureux, et on peut la regarder aussi comme une
 « apothéose de l'activité humaine : qu'est-ce, en effet, que
 « Lucifer, — *le plus beau et le plus hardi de tous les Anges*,
 « — sinon la transformation chrétienne du mythe de Promé-
 « thée, *du plus intelligent des hommes*, qui est puni d'avoir
 « ravi le *feu sacré* de la science ? Mais le *Lucifer* de Corti n'a
 « de chrétien que les ailes ; aussi fais-je à l'auteur mes félici-
 « tations bien sincères d'avoir su élever sa création au-dessus
 « de toute conception dogmatique particulière. Il a pu ainsi
 « faire de son héros un type qui restera quand les sectes
 « divisant aujourd'hui le genre humain ne seront plus qu'un
 « souvenir.

« Corti a tenté la réhabilitation toute moderne de l'esprit
 « de rébellion, qui n'est, au fond, que l'esprit de recherche
 « et d'examen. Ce *Lucifer* est un de ces vaincus qui font
 « pâlir les vainqueurs : on sent bien qu'il sait que l'avenir
 « est à lui, et dans sa fauve prunelle j'ai cru voir comme le
 « reflet d'une lueur annonçant l'aube d'un jour nou-
 « veau..... (1). »

Lucifer ! voilà donc le Dieu de la Religion de l'Humanité, le Dieu de l'Alliance religieuse universelle ! Mais tous les dieux des nations sont semblables à Lucifer, et Lucifer accueille dans son temple tous ces démons. Cette Religion de l'Humanité, qui retranche, qui élimine, qui ne veut laisser à l'homme aucune vérité à croire et à confesser, lui laisse toutes les idoles, et le Catholique lui-même est un idolâtre, quand il prétend concilier la fidélité religieuse et la libre pensée, quand il met son orgueil et toutes ses mauvaises passions à la place de Dieu, quand il leur livre son cœur et leur abandonne la direction de sa vie. Aussi ce Catholique-là

(1) *L'Horizon*. Numéro du 1^{er} septembre 1857, p. 35.

est-il appelé, avec tous les autres idolâtres, dans le temple de l'Alliance religieuse universelle :

Nous ne connaissons de frontière
Sur la terre ni dans les cieux ;
Nous tendons la main, sans insultes,
Au juif, par de là tous les cultes,
A l'athée, au-dessus des dieux (1).

Comment l'athée pourrait-il être exclu de cette grande promiscuité religieuse (2) qu'ils appellent la Religion de l'Humanité, quand le principe de la Religion de l'Humanité est de retrancher, d'éliminer, de débayer ? On élimine successivement la sagesse de Dieu, sa puissance, sa bonté, sa providence ; on élimine enfin Dieu lui-même ; et on ouvre à l'athée la porte du temple. Un F. . plus zélé qu'intelligent s'en montre scandalisé : on lui révèle alors qu'en disant *le Grand Architecte de l'Univers*, on ne veut rien dire. C'est un refrain qu'on chante pour la musique et non pour le sens des paroles, car elles n'en ont point :

« LE F. . D'AYALA. — Nous invoquons le G. . A. . D. . L. .
« U. ., puis nous prêtons serment, et, dans ma Loge, nous
« avons reçu un profane qui jura après avoir fait profession
« publique d'athéisme. Cela me semble inconséquent.

(1) LE F. . CH. POTVIN. *La Tolérance*. — *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 357.

(2) Le temple des Unitairiens de Cincinnati se trouvant sans pasteur, on pria le grand Rabbin de Broadways et Sixthstreet, le docteur Max Libienthal, de remplir, par intérim, l'office de prédicateur. « Celui-ci accéda très-gracieusement à la demande de la Congrégation, et, au jour fixé, l'église était pleine de personnes curieuses d'entendre prêcher un docteur juif dans un temple et devant un auditoire chrétiens. Après le cantique habituel, l'orateur monta en chaire et fit une prière ayant pour texte la communauté d'origine et l'égalité des races humaines, et terminée par une invocation au prochain affranchissement intellectuel et moral de l'humanité. Il lut ensuite, au lieu de l'évangile, le cinquante-quatrième chapitre d'Isaïe, et prononça un remarquable discours sur la liberté de conscience et la liberté religieuse. » *Le Monde maçonnique*, août 1867, p. 224.

Et la Franc-Maçonnerie d'applaudir.

Après cela, ne suis-je pas en droit d'appeler promiscuité religieuse leur Religion de l'Humanité ?

« LE G. . M. . — Nous invoquons, il est vrai, le G. . A. .
 « D. . L. . U. ., mais c'est là une expression générique, dans
 « laquelle chacun trouve moyen de monter par la pensée
 « jusqu'à la cause première. Le serment se rapporte égale-
 « ment à cet être que chacun apprécie selon sa croyance
 « respective (1). »

Monter par la pensée jusqu'à la cause première, cela est bien au-dessus des forces de la grande généralité des hommes, quand Dieu ne leur tend pas la main pour les aider à monter jusqu'à lui, quand il ne se révèle pas à eux, quand il ne les enseigne pas lui-même par son Eglise. Mais ce sont encore là de grands mots mis pour dissimuler l'indigence et la misère du fonds. Les alliés de l'Alliance religieuse universelle croient ce qu'ils croient, et cela suffit; et s'ils ne croient rien, comme les animaux qui n'ont point d'intelligence, cela suffit encore. La Religion de l'Humanité, c'est, dans la pratique, la religion quelconque de chacun, et nul n'est excepté que les hommes ayant une religion positive et surtout les Catholiques :

« Comment s'appelle *votre* Religion? nous demande-t-on
 « quelquefois.

— « Comment s'appelle *votre* société? répondons-nous.

— « Notre société, c'est la société elle-même.

— « Eh bien! notre Religion, c'est la Religion elle-même.

« Elle n'a point de nom et ne peut en avoir. Elle est, qu'on
 « le sache ou non, la Religion de tout le monde, n'excluant
 « des religions *temporaires et locales* que leurs erreurs, et
 « satisfaisant à toutes leurs aspirations légitimes. Elle sera
 « un jour effectivement la Religion de l'Humanité et pourra
 « alors se qualifier d'UNIVERSELLE. Jusque-là, elle devra se
 « contenter de s'appeler LA RELIGION. Ceux qui en confes-
 « seront les principes, ceux qui en pratiqueront les ensei-
 « gnements, mériteront d'être appelés des hommes reli-

(1) Assemblée constituante de Naples. — *Le Monde maçonnique*, octobre 1867, p. 337.

« giexu. Ceux qui en méconnaîtront les principes ou qui,
 « dans leur conduite, en violeront les enseignements, seront
 « des hommes irrégieux. Voilà tout. Mais peu importera
 « d'ailleurs qu'on se dise juifs, catholiques, protestants, mu-
 « sulmans, bouddhistes; qu'on se croie déistes, panthéistes,
 « ou même athées (1). »

Telle est la Religion de l'Humanité : la simple impiété n'est-elle pas moins odieuse (2)? N'est-ce pas ici en effet le dernier raffinement de l'impiété?

XXVI

LA CONJURATION VEUT PLONGER L'HUMANITÉ DANS LES TÉNÉBRES.

C'est pour enseigner aux générations nouvelles la Religion de l'Humanité, c'est pour arracher Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, l'enfant à son père et le père à son enfant, que la Franc-Maçonnerie s'est constituée en Ligue de l'enseignement. C'est pour dépouiller, comme disait le symbole que vous avez lu tout à l'heure, c'est pour dépouiller l'âme humaine de toute croyance, qu'on a organisé le gouvernement occulte des âmes, cette grande Conspiration qui, avant même d'éclater, est déjà une grande usurpation.

Entendez-les :

« Le F. . Parent donna lecture à l'assemblée du rapport
 « sur l'éducation, présenté par Condorcet à la Convention,
 « en 1792. Répondant au F. . Parent, le F. . Pelin, de l'A-

(1) *La Solidarité, journal des principes*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 5.

Prix du numéro de *la Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

(2) « Non profanus melius esset, quam sic religiosus ? » MINUCIUS FELIX. *Octavius*. XXIV.

« *venir*, déclara qu'à son avis la morale n'était pas une base
« suffisante d'éducation.

« Le F. . Massol (1) prit ensuite la parole pour demander
« qu'il fût bien établi que la Maç. . doit être et n'est qu'une
« école de morale, indépendante de tous les dogmes reli-
« gieux. Il démontra la nécessité absolue dans laquelle on
« se trouvait de vider cette question des bases de la mo-
« rale, si on avait l'intention d'intervenir effectivement et
« avec une puissance réelle dans l'éducation et l'instruction
« des enfants.

« Le F. . Gautrin, Vén. . de *la Ligne droite*, protesta
« contre cette doctrine. Ce F. . croit qu'il est tout à fait im-
« possible d'enseigner à l'enfant les vérités morales, sans lui
« donner en même temps pour sanction la croyance en un
« Dieu et en une vie future. Il craint l'athéisme social, qu'il
« dit être la cause de l'immoralité actuelle, et déclare qu'à
« son avis il y a nécessité à conserver la croyance en Dieu
« comme base de l'éducation.

« Le F. . Massol s'élève avec beaucoup d'énergie contre la
« conclusion du F. . Gautrin. Il maintient que la Maçonnerie
« n'aura de force morale sérieuse que le jour où elle aura
« résolument accompli la séparation qu'il a indiquée. Il qua-
« lifie de morale d'égoïsme la morale qui, pour décider
« l'enfant au bien, fait miroiter devant lui l'espérance des
« récompenses ou la cruauté des châtements. *J'ai élevé des*
« *enfants*, dit le F. . Massol, *mais je ne leur ai jamais menti.*
« *Chaque fois qu'ils m'ont demandé ce que c'était que Dieu,*
« *je leur ai répondu : JE N'EN SAIS RIEN. C'est ainsi que*
« *j'en ai fait des hommes !*

« Le F. . Albert Leroy (*de la Mutualité*) continue la thèse
« présentée par le F. . Massol, mais il insiste d'une façon
« toute particulière sur la nécessité de commencer tout d'a-
« bord par l'éducation de la femme : « *Sans elle*, dit avec

(1) Le promoteur de la Morale indépendante.

« raison le F. : Albert Leroy, *tous les hommes réunis ne*
 « *pourront rien.*

« L'assemblée se montra constamment favorable aux idées
 « les plus libérales. Elle a confirmé ce que nous savions
 « déjà, que, sauf de rares exceptions, les Maçons placés sous
 « l'obédience du Suprême Conseil, sont tous partisans de
 « l'indépendance de la morale et de la suppression des for-
 « mules dogmatiques, encore imposées par les Statuts (1). »

L'Eglise, qui ne dit pas à l'enfant : *Qu'est-ce que Dieu ? Je*
n'en sais rien, — l'Eglise doit être tout à fait exclue de l'édu-
 cation. Et un Evêque semble avoir prophétisé en disant :

« Elaboré dans les Loges, où nos ennemis sonnent depuis
 « longtemps le glas de mort du Catholicisme, le plan de la
 « guerre faite à l'Eglise est très-simple : il consiste à mettre
 « l'œuvre de Jésus-Christ hors la loi, et à la reléguer parmi
 « les vieilleries et les superstitions que notre siècle en pro-
 « grès ne supporte plus (2). »

Quelques jours plus tard, un des conjurés disait, comme
 pour justifier ces paroles :

« Pour notre pays, ce n'est pas seulement en vue de l'u-
 « nité des intelligences, si nécessaire à une démocratie, que
 « nous demandons la séparation de l'Eglise et de l'école ;
 « nous la demandons aussi, il faut bien le dire, au nom de la
 « civilisation, puisque l'Eglise ne peut inculquer à la jeu-
 « nesse d'autres principes que ceux qu'elle représente, et
 « que ces principes sont ceux du *Syllabus*, négateurs de tout
 « progrès, hostiles à la constitution essentielle des sociétés
 « modernes. Nous désirons qu'on écarte du domaine de l'é-
 « ducation publique tout enseignement religieux et dogma-

(1) Compte rendu de la séance du 25 juillet 1867 de la Session maçonnique internationale du Rite Ecossais Anc. et Acc. — *Le Monde maçonnique*, août 1867, pp. 196 et 197.

(2) Instruction pastorale et Mandement de Mgr l'Evêque de Versailles, ordonnant la célébration d'une messe d'actions de grâces pour les succès obtenus par l'armée pontificale et un service funèbre pour les victimes qui ont succombé en défendant le Saint-Siège.

« tique, en même temps que toute immixtion personnelle
 « du clergé. Néanmoins on aurait tort de croire que, dans
 « notre pensée, cette proscription dût frapper uniquement le
 « Catholicisme. Il est dans nos vœux qu'aucun ministre
 « d'une religion, quelle qu'elle soit, catholique, protestante
 « ou israélite, ne s'ingère à un titre quelconque dans les
 « questions d'enseignement (1). »

Ce n'est donc pas, comme on l'a crié si haut, ce n'est pas à l'intolérance qu'on fait la guerre, puisqu'au contraire on proclame l'intolérance. Et ce qu'on ne veut plus tolérer, ce n'est pas seulement l'Église Catholique, c'est la simple croyance en Dieu! Qui donc aurait osé dire d'eux ce qu'ils en disent eux-mêmes?

Et il n'est plus possible de distinguer entre ces déistes du *déisme laïque*, qui semblent ne vouloir reconnaître Dieu que pour le frapper d'interdiction comme un incapable, entre ces panthéistes, ces athées, entre les alliés de l'Alliance religieuse universelle, les Solidaires, les Indépendants, les Ligueurs de l'enseignement. Les Indépendants ouvrent un concours pour le meilleur CATÉCHISME DE MORALE UNIVERSELLE, c'est-à-dire de *morale indépendante*, et ils partagent le prix (2) entre une femme, *une mère*, c'est-à-dire une femme ayant charge d'enseignement, et un chef d'institution (3) : quelle injure on ferait aux deux lauréats de supposer qu'ils pussent enseigner, la mère à ses enfants, celui-ci aux enfants qui lui sont confiés, une autre morale que la *morale indépendante*! Ce sont tous les conjurés de la même Conjuraison, ayant tous pareillement à cœur le succès de la Ligue de l'enseignement (4)

(1) M. FÉLIX ROCQUAIN. Le journal *l'École*, 1^{er} décembre 1867.

Prix du numéro de *l'École* : TRENTE CENTIMES.

(2) *La Morale indépendante*. Numéro du 19 janvier 1868, p. 197.

(3) M. Charles Vercumer, rue du Grand-Hospice, 48, à Bruxelles.

(4) *La Libre Conscience*, organe de l'Alliance religieuse universelle, publie les Statuts généraux de la Ligue de l'enseignement (numéro du 18 janvier 1868, pp. 109 et 110). *La Coopération*, journal du progrès social, l'avait fait (numéro du 17 novembre 1867, p. 45) bien avant *la Libre Conscience*. Mais cette publication ne suffit pas au

instituée pour étouffer dans le monde tout enseignement religieux, pour éteindre toute clarté d'en haut et plonger la terre dans l'horreur des ténèbres, comme il arriverait s'il était donné à la folie humaine de s'élever dans l'espace jusqu'au soleil et d'éteindre la lumière du monde.

XXVII

LA CONJURATION ET LE VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST.

Mais en vain ils disent à Dieu : Retirez-vous de nous ! retirez-vous de l'Humanité !... Dieu, qui a racheté l'homme, ne veut pas l'abandonner aux ennemis du genre humain. Et tandis que ces forcenés répètent : Retirez-vous de nous ! il demeure invisible et présent au milieu de nous, et, prenant en considération notre infirmité, il veut encore demeurer visible en même temps qu'invisible, visible dans son Vicaire.

Que les conjurés, que les Ligueurs propagent partout l'erreur, le mensonge, la mauvaise nouvelle, qu'ils emploient à cette œuvre infernale « toutes les formes possibles de l'en-
« seignement (1) », la Vérité de Dieu demeure éternellement. Et elle ne demeure pas comme une lumière cachée sous le boisseau, mais comme une lumière placée sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison, c'est-à-dire tous ceux qui sont dans le monde. Satan, le père du mensonge, a ses apôtres qui, tout brûlant du feu de la haine, vont prêcher le mensonge à toute créature : mais Pierre, la bouche de Dieu, *os Christi*, comme l'appelle saint Jean Chrysostome,

zèle du *journal du progrès social*, il a encore publié (numéro du 29 décembre, p. 67) les Statuts du Cercle messin de la Ligue de l'enseignement.

(1) Voir plus haut, page 33.

dissipe le mensonge par la puissance de cette parole qui guérit les âmes de l'erreur et les tire de l'abîme (1).

Ils affectent de prendre en pitié la faiblesse de notre esprit, notre crédulité, notre lâche soumission à un prêtre qui n'est rien de plus qu'un homme comme un autre et dont l'intelligence et la volonté ne sont pas plus infailibles que celles du dernier d'entre nous. Mensonge ! Ils ont eux-mêmes reconnu dans la voix du Pape la voix de Dieu, cette voix maudite qu'ils veulent étouffer pour qu'elle n'arrive pas au cœur de l'homme.

Ils sont les ennemis du genre humain, mais à certains moments ils semblent oublier tout le genre humain pour un seul homme, faible et pauvre et désarmé, sur qui cependant se concentrent tous leurs efforts et toute leur rage. Mais cet homme, le Vicaire du Sauveur du monde, est lui-même à ce titre le Sauveur du monde, et depuis dix-huit cents ans le monde en péril se tourne toujours vers lui en disant : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ! Il faut, pour que le genre humain périsse, que cette voix qui commande aux vents et à la mer soit étouffée.

Ce n'est pas pour accomplir *l'unité de l'Italie* qu'un tas d'hommes sans aveu, rebut de toutes les nations, se sont jetés sur Rome avec tant de fureur. Ce n'est pas pour empêcher *l'unité de l'Italie* que l'élite de toutes les nations du monde s'est précipitée au-devant de ces hordes barbares. Il y allait du salut du monde ! Non que le monde dût périr si les barbares étaient entrés à Rome encore une fois : les desseins et les promesses de Dieu ne sont point à la merci d'un coup de main. Mais on se précipitait des deux parts pour renverser (je n'ose pas dire toute ma pensée) ou pour défendre Jésus-Christ dans son Vicaire.

Ce qu'ils veulent accomplir, ce n'est pas *l'unité de l'Italie*,

(1) « Misit verbum suum, et sanavit eos ; et eripuit eos de interitionibus eorum. »

Ps. cxv, 20.

qui ne leur importe guère, c'est l'œuvre de celui qui répétait incessamment à ses complices : *Ecrasons l'Infâme*. « En « vain, disent-ils, en vain, avec le XVIII^e siècle, nous flattions- « nous d'avoir *écrasé l'Infâme*, l'Infâme renaît plus vigou- « reux, plus intolérant, plus rapace et plus affamé que « jamais. La Religion Catholique est une théocratie avide, « sans esprit de famille et sans foyer, obéissant à un chef « étranger et faisant courber sous son joug les gouverne- « ments et les peuples... C'est contre cette domination qu'il « faut combattre... Pour atteindre ce but, il faut établir autel « contre autel... La Maçonnerie combat le Christianisme à « outrance... Il faudra bien que le pays finisse par en faire « justice, dût-il employer la force pour se guérir de cette, « lèpre (1). » *L'unité de l'Italie* était bien loin de leur pensée quand ils disaient cela, *l'unité de l'Italie* dont ils se servent aujourd'hui pour *écraser l'Infâme*. Mais si Rome tombe en leur pouvoir, ils érigeront sur la place même du Vatican, sur cette place qui a vu tant de fois le Vicaire de Jésus-Christ répandre la bénédiction de Jésus-Christ sur la Ville éternelle et sur le monde, ils érigeront, non pas un monument au triomphe de *l'Italie une*, mais un monument au triomphe de la grande Conjuraton de l'Enfer. Un peu avant leur dernière entreprise contre Rome, une Loge italienne adressait à toutes les Loges italiennes, « sans distinction de Rite », la *planche* circulaire suivante :

« Frères,

« Le journal *le Siècle*, de Paris, a ouvert une souscription « pour élever un monument en France au plus grand des « Libres Penseurs, à l'immortel Voltaire.

« Les Loges de France ont fait écho à cette noble initiative,

(1) Séances maçonniques belges, 2 juillet 1846 et 24 juin 1854. — *Journal d'Anvers*, août 1857.

« les Libres Penseurs français se souviennent de Voltaire, le monument s'élèvera.

« C'est en effet un acte reconnaissant, un hommage que notre siècle rend à cet homme illustre, au précurseur de notre civilisation.....

« Et nous, considérant le F. . Voltaire comme un citoyen cosmopolite, ayant bien mérité de toutes les nations, nous voudrions qu'en Italie aussi fût élevé un monument qui rappelât à la postérité notre gratitude pour le philosophe de Ferney, pour l'Apôtre de la libre parole.

« En rendant hommage à Voltaire, nous protesterons contre la honteuse gangrène du vice, nous protesterons contre l'intolérance et le fanatisme religieux.....

« Nous nous proposons donc d'élever, nous aussi, Italiens, sur la place du Vatican, à Rome, un monument à Voltaire.

« Voltaire sera ainsi le Pontife de la Raison, de la Libre Pensée (1). »

Il y a trois cents ans, Sixte-Quint, après avoir « amené au seuil des saints Apôtres » l'obélisque de Néron, lui posa au front la croix victorieuse (2) et inscrivit aux quatre côtés de ce muet témoin de l'antique idolâtrie la victoire de Jésus-Christ et le salut du monde *délivré* comme l'obélisque *d'une superstition impure*. Il inscrivit du côté de l'Occident :

LE CHRIST EST VAINQUEUR, LE CHRIST RÉGNE, LE CHRIST GOUVERNE : QUE LE CHRIST DÉFENDE SON PEUPLE DE TOUT MAL (3) !

Maitres de Rome, les conjurés renverseront l'obélisque et la Croix où Jésus en mourant a triomphé de la mort, et là où

(1) *Le Monde maçonnique*, juin 1867, p. 114.

(2) La Croix est partout à Rome ; elle est particulièrement sur tous les obélisques. Mais la croix de métal qui est au sommet de l'obélisque du Vatican, renferme un morceau du bois sacré sur lequel Jésus-Christ est mort pour le salut des hommes.

(3) « Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam defendat. »

tant de générations chrétiennes se sont prosternées devant Jésus-Christ visible dans son Vicaire, ils érigeront le monument de Voltaire, foulant aux pieds la Croix, c'est-à-dire *écrasant l'Infâme*, suivant sa promesse; et ils inscriront sur le monument :

VOLTAIRE EST VAINQUEUR, VOLTAIRE RÈGNE, VOLTAIRE GOUVERNE LE MONDE; QUE VOLTAIRE PRÉSERVE SA POSTÉRITÉ DU JOUG DE JÉSUS-CHRIST!

Sixte-Quint inscrivit du côté de l'Orient :

VOICI LA CROIX DU SEIGNEUR! FUYEZ, FACTIONS ENNEMIES, LE LION DE LA TRIBU DE JUDA EST VAINQUEUR (1).

Ils inscriront sur leur monument :

LA CROIX DU NAZARÉEN EST RENVERSÉE A JAMAIS ! REVENEZ, DIEUX ANTIQUES QUE L'HOMME S'ÉTAIT CRÉÉS A LUI-MÊME : L'HOMME A VAINCU LE DIEU DU SINA, LE DIEU DU CALVAIRE !

Ils pourront bien cependant ne pas reprendre les noms de l'antique mythologie. Mais qu'importent les noms? L'homme ne se révoltera jamais contre Dieu que pour s'abandonner à la tyrannie de ses passions; il ne s'éloignera jamais de Celui qui a dit : *Mon joug est doux*, que pour retourner à Jupiter, à Bacchus, à Plutus, à Junon, à Vénus, à Pasiphaé, c'est-à-dire à tous les vices de la nature déchue et aux vices qui révoltent même la nature comme des monstres faisant horreur à la mère qui les a portés.

(1) « Ecce Crux Domini : fugite, partes adversæ, vicit leo de tribu Juda. »

XXVIII

LA CONJURATION ET LE CATÉCHISME

Si leur entreprise n'allait qu'à renverser le Souverain de quelques milliers d'hommes, le monde ne se sentirait pas ébranlé dans ses fondements par les assauts répétés de ces furieux. Mais ils veulent mettre une main impie sur *la bouche de Dieu*, pour que *la bouche de Dieu* reste muette désormais et que le monde n'entende plus que les oracles de la Raison humaine.

C'est la même entreprise qu'ils poursuivent en même temps à Rome, la Ville éternelle, le centre du monde, et dans le plus petit village, dans le dernier hameau de la Chrétienté. Ils veulent étouffer la Parole de Dieu dans sa forme la plus sublime, dans les enseignements qui partent du Vatican et qui vont retentir jusqu'aux extrémités de la terre; ils veulent l'étouffer dans sa forme la plus humble et la plus populaire, dans ce petit livre qui met les vérités les plus hautes à la portée des esprits les moins cultivés, dans ce petit livre dont leur impiété ne craint pas de dire qu'il abêtit et qu'il corrompt l'enfance (1), tandis que la vraie science n'en parle qu'avec amour et vénération :

« L'Eglise met dans les mains du Chrétien ce livre modeste
« mais profond qu'on appelle le Catéchisme, et par cet
« abrégé simple, concis, mais lumineux de la doctrine ré-
« vélée, elle lui fait connaître la plénitude de la Loi. Dieu

(1) « Je prouverai que le Catéchisme abêtit l'enfance ; je prouverai ensuite qu'il
« la corrompt. » M. AMÉDÉE JACQUES. Dans *la Liberté de penser*.

« donna jadis le Décalogue à Moïse sur deux tables de pierre.
« Quelques pages suffisent à l'Eglise pour nous exposer non-
« seulement les préceptes essentiels du Décalogue nouveau,
« mais tout le détail des obligations qu'il impose, mais la dé-
« finition des vertus qu'il commande, mais l'énumération
« des vices qu'il condamne et des passions qu'il réprouve.
« Avec cet humble et radieux flambeau dans les mains, il
« n'est ni enfant, ni jeune homme, ni ouvrier, ni maître, ni
« paysan, ni seigneur, ni monarque, qui ne puisse convena-
« blement éclairer sa route, quelle que soit la complication
« de ses rapports, de ses épreuves, de ses tentations et de ses
« devoirs (1). »

Mais souffriront-ils que l'homme puisse éclairer sa route, ceux qui ont résolu de conduire l'homme à l'abîme ! Ils peuvent bien affecter de rire de l'éducation chrétienne donnée aux jeunes filles, l'accuser de faiblesse et se lamenter de la disproportion qu'une éducation si différente établit entre les deux sexes. L'éducation chrétienne ne provoquerait pas tant de moqueries affectées et de colères trop sincères, s'il n'y avait au contraire dans l'éducation chrétienne une force qui prépare des résistances contre lesquelles viendra échouer honteusement leur Conjuración. Ce qu'ils crient si haut, ils ne le crient que pour mieux cacher leur pensée : ils savent bien la supériorité de l'éducation des jeunes filles sur celle des jeunes hommes, ils en savent bien aussi la raison ; et s'ils voulaient être sincères, ils diraient avec un pieux Evêque :

« La principale raison, c'est qu'en général les jeunes filles,
« par suite de l'éducation qu'elles reçoivent, apprennent et
« savent leur catéchisme infiniment mieux que les gar-
« çons.

« Au point de vue de l'intelligence, avoir des notions
« exactes et un peu étendues sur Dieu, sur l'âme, sur l'E-

(1) MGR L'EVÊQUE DE NIMES. *Instruction pastorale et Mandement pour le Carême de l'an de grâce 1866.*

« glise, sur nos destinées immortelles, c'est énorme (1). »

Mais c'est précisément pour cela qu'ils repoussent et pros-
crivent ce petit livre, qui porte la lumière de Dieu dans la
conscience de l'homme : la conscience de l'homme doit être
et demeurer « une création de l'homme lui-même » (2). D'eu
est déchu, déchu à jamais ! Le F. P. Lachambeaudie, dont
la muse est toujours la servante fidèle de la grande Conjura-
tion, prouve aussi par un apologue que le Catéchisme « abêtit
« l'enfance ».

LE LIVRE ET L'INSTRUMENT.

Quelle cacophonie et quel bruit irritant !
Je t'assure, mon cher, que j'aimerais autant
Les sons de la guimbarde ou de la serinette
Que le clapotement de ta vieille épinette.
— Eh mais ! cela suffit pour exercer la main.
Mon fils est encore un gamin ;
Mais quand il sera grand, je lui ferai l'emplette
D'un excellent piano de Pleyel ou d'Érard.
— Et tu vas, ô routine aussi sotte que vicille !
De ton enfant fausser l'oreille,
En attendant ce jour, qui brillera trop tard !...
Et puis, quel est encor ce livre élémentaire ?
De superstitions, où la raison s'altère,
C'est un tissu... — Je le sais bien.
Mais lorsque mon fils aura l'âge
De discerner le faux du vrai, le mal du bien,
Aux pieds il foulera l'inutile bagage.
— Et tu vas commencer, c'est logique, vraiment,
Par lui fausser le jugement !
Tu veux, semant l'erreur, récolter la sagesse !...
Pour qu'elle chante juste et pense mûrement,
Que faut-il à l'enfance ainsi qu'à la jeunesse ?
Un bon livre, un bon instrument (3).

(1) MGR L'EVÊQUE DE CARCASSONNE. Lettre à Mgr l'Evêque d'Orléans. 4 dé-
cembre 1867.

(2) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 8 décembre 1867.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

(3) *Almanach de la Coopération* pour 1868. Page 173.

Mais l'enfant ne cessera d'apprendre le Catéchisme que nous avons tous appris sur les genoux de nos mères, que pour apprendre un *nouveau Catéchisme*, suivant la proposition de Talleyrand ; et ce nouveau Catéchisme, ce sera la *Déclaration des Droits de l'Homme* (1). Car l'homme « a commencé de « révoquer en doute la doctrine du prêtre, et il est difficile « d'admettre qu'il rapprenne le Catéchisme (2) ». Il fuira l'Église, comme l'enfant révolté fuit la maison paternelle; il fuira l'école chrétienne élevée à l'ombre de l'Église. Il n'y a plus d'école pour lui que la Franc-Maçonnerie, cette « école de « morale (3) », cette « grande école mutuelle de l'humanité (4) », il n'y a plus de science ni de conscience, de dogme ni de morale, de connaissance de lui-même, de son origine, de sa destinée, de ses devoirs, que dans la propagande empoisonnée de la Ligue de l'enseignement.

XXIX

L'APOTRE DU FOYER.

Mais la bonté de Dieu a des ressources infinies, et l'apostolat de la bonne nouvelle qui a son commencement dans le Pasteur suprême, dans le Prêtre universel du genre humain, qui se continue dans les Évêques et dans toutes ces légions

(1) *Rapport sur l'instruction publique*. Page 2.

(2) M. ED. SCHERER. *Journal le Temps*, 21 novembre 1867.

(3) LE F.^r. DAUPHIN. *Bulletin maçonnique d'Alexandrie*. — Cité par *le Monde maçonnique*, numéro d'août 1867, p. 235.

(4) « La Maçonnerie est la grande école mutuelle de l'Humanité ; elle est plus « grande que toutes les Religions au nom desquelles on s'est égorgé depuis tant « de siècles. »

LE F.^r. EUGÈNE PELLETAN. Assemblée générale du G.^r. O.^r. de France, 13 juin 1867. — *Le Monde maçonnique*, juin 1867, pp. 84 et 85.

d'Apôtres dont l'ensemble forme la double hiérarchie de la milice sacrée, ne se termine pas encore au prêtre du hameau.

Combien de maisons, dans les pays qu'on appelle chrétiens, combien de maisons qui semblent avoir prononcé elles-mêmes leur malédiction en interdisant à l'homme de Dieu de franchir leur seuil ! Mais où l'impiété s'est établie triomphante pour dire au prêtre : Cette demeure est le domaine de la Libre Pensée, n'entrez pas ! Dieu est entré. Et à ce foyer même qui repoussait la bonne nouvelle il a établi un apôtre.

Apôtre dont la puissance est faite d'amour, de douceur, de patience, de soumission à celui qu'elle doit dompter, mais qu'elle doit vouloir toujours plus grand qu'elle (1), alors même que pour le sanctifier il lui faut l'attirer à elle ; apôtre dont l'éloquence, condamnée à se taire quand la vérité de Dieu est trop importune et que dans la bouche de l'épouse chrétienne aussi on a reconnu la bouche de Jésus-Christ, *os Christi*, dont l'éloquence, condamnée à demeurer muette, parle encore par le regard, par les larmes, et triomphe par la vertu, c'est-à-dire par la force d'une vie toute sainte (2).

L'heureux époux d'une femme chrétienne peut toujours dire à celui qui n'a jamais rencontré que la femme païenne :

..... Vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme :
 Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme,
 Quand après un long temps qu'elle a su nous charmer,
 Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer (3).

Le fort, le puissant aux yeux des hommes, s'il sait sa fai-

(1) "..... Quoique mon Albert me laissât bien en arrière dans ce sentiment d'amour divin, je le comprenais et l'admirais, et j'étais heureuse de le voir meilleur que moi ; car toujours, même dans ma frivolité, j'avais désiré avoir un mari meilleur que moi, et je crois que ce sont des désirs que Dieu accomplit." Lettre de la comtesse Albert de La Ferronnays (Alexandrine) à M. le comte de Montalembert. — *Récit d'une sœur*. 1^{re} édit., tome II, p. 147.

(2) " Similiter et mulieres subditæ sint viris suis : ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant. " (I PETR.. III, 1.)

(3) P. CORNEILLE. *Polyeucte*. I, 1.

blesse, cherche la vraie force dans cette douce et sainte influence. Un chrétien, qui était encore un barbare, car le Christianisme ne l'avait pas encore tout transformé, Malcolm, Roi des Scots, détestait en s'y abandonnant trop souvent les mauvaises passions qui étaient en lui. Après une incursion dans la Cumbrie où il avait tout mis à feu et à sang, il se sentit honteux de ces excès abominables, et il se sentit faible contre lui-même, prêt à retomber, si la colère l'y poussait encore, dans les mêmes crimes. La force qui lui manquait pour soutenir sa faiblesse, il fut la demander à une femme, à une jeune fille, descendante des Rois d'Angleterre, mais déchue de sa grandeur, proscrire, fugitive et dépouillée de tous les biens de ce monde. Cependant comme l'auréole de la sainteté, qui est la force de l'âme, brillait déjà sur le front de Marguerite, il lui dit : Soyez la Reine de mes sujets, et surtout soyez ma Reine : gouvernez-moi, puisque je suis impuissant à me gouverner. Et la douce et humble femme transforma ce barbare et transforma la nation qu'elle avait adoptée et qui voulut quitter son vieux nom d'Albanie avec ses vieilles mœurs. C'est ainsi que dans l'histoire la fille d'Edouard le Proscrit est appelée sainte Marguerite d'Écosse.

Bien différents de ce barbare du XI^e siècle, les barbares d'aujourd'hui repoussent l'influence de la femme et lui disent, à elle aussi : *Recede a nobis!* Malcolm demandait à Marguerite de le conduire et de conduire son royaume dans la voie du progrès, si je peux, en parlant du passé, me servir de la langue de notre temps. Mais c'est précisément pour marcher d'un pas plus libre dans la voie du progrès (1) que les Francs-Maçons, sous toutes leurs appellations diverses, repoussent l'influence de la femme.

La Franc-Maçonnerie se réjouit du progrès de la secte

(1) « Les femmes gênent le progrès, mais ce n'est que le progrès de la sottise publique. »

M. COQUILLE. *De l'Éducation des femmes.* — *Revue du Monde catholique.* Numéro du 25 janvier 1868, p. 421.

constaté par le recensement, mais croit que sans l'opposition de la femme ce progrès serait encore plus grand : « Malgré
« l'Allocution papale, la ligue des hommes noirs et l'oppo-
« sition des femmes, notre Alliance est partout en voie de
« prospérité ; c'est une preuve manifeste du progrès de la
« Raison et de la conscience de l'Humanité (1). »

La femme ne s'oppose pas seulement au *progrès de la Raison*, elle défend en même temps l'homme contre les séductions les plus grossières de la Franc-Maçonnerie ; et celle-ci en laisse voir son déplaisir : « A propos des sociétés coo-
« pératives de consommation, on a reproché aux femmes,
« avec quelque raison, d'être un obstacle au développement
« de ces utiles établissements (2). »

La Conjuración rencontre ainsi partout cette influence maudite de la femme. Elle voudrait contenir sa colère, qui pourrait bien trahir ce qu'il importe de taire. Mais la colère gronde sourdement sous ses paroles pleines de caresses :

«..... Disons donc (bien que la religion du cœur nous
« fasse de la femme une idole sacrée) que c'est de celle-ci
« que naît la principale cause du mal que nous analysons
« ici.....

« Considérée comme source, comme moyen et comme
« but, c'est la femme qui perpétue par une transfusion natu-
« relle le germe de nos longues erreurs philosophiques et de
« toutes celles qui lui sont plus ou moins analogues, par
« exemple, les préjugés sociaux, innés avec nous et consti-
« tuant ce que nous appelons à juste titre un optimisme hé-
« réditaire.

« Par le rôle, les fonctions et surtout le prestige qui, plus
« qu'au père, lui confèrent sur l'enfant une influence di-
« recte, la mère guide son fils dans l'antique carrière, et le

(1) *Le Monde maçonnique*, décembre 1867, p. 479.

(2) *Almanach de la Coopération*, année 1867, p. 179.

« jette pour toujours, pareil à une nouvelle victime, en sacrifice à ses propres dieux.

« Ennemie de la réaction, la femme, conservatrice par excellence, se fait un devoir de ne s'en rapporter pieusement qu'à ce que lui ont enseigné les siens et de rejeter sans examen tout ce qui s'en écarte. Et qu'est-ce que cela, s'il vous plaît, sinon la bienveillante acceptation de l'ordre établi des choses, et surtout l'aveugle soumission en une croyance que l'enfant boit avec son lait, apprend avec sa langue et reçoit avec ses langes (1)? »

Pour en finir avec *le préjugé maternel*, c'est-à-dire avec la superstition religieuse qui tient les trois quarts de l'Humanité par les femmes, les enfants, les cerveaux faibles, et les pouvoirs établis (2) », qu'on supprime la maternité, qu'on la mutile du moins, et que la mère, donnant toujours à l'enfant la vie du corps, ne lui donne plus la vie de l'âme :

«..... Il est, nous le savons, une mission très-importante, commune à toutes les femmes, et à laquelle toutes sont vouées naturellement : celle de la maternité ; aussi acceptent-elles généralement cette mission avec dévouement. La première enfance — et nous sommes également d'accord sur ce point — doit occuper chaque jour une grande partie des instants de la mère, quoique déjà une société bien entendue, celle de l'avenir, doive la soulager en bien des cas dans les soins incessants que cette période exige.

« Mais, à partir de l'âge où le discernement commence, et insensiblement, la société en question devra, non pas se substituer à la mère dont la tendresse ne cesse jamais de parler au cœur de son enfant, mais bien agir de concert

(1) *L'Horizon*. Numéro du 1^{er} septembre 1867, p. 27.

(2) M. RAOUX, professeur à l'Académie de Lausanne. Lettre adressée le 8 décembre 1867 à M. Henri Carle, rédacteur en chef de *la Libre Conscience*, organe de l'*Alliance religieuse universelle*, et insérée dans le numéro du 11 janvier 1868, p. 103.

Prix de *la Libre Conscience* : VINGT CENTIMES.

« avec elle, en se chargeant de son éducation scolaire, industrielle et sociale.

« Croire que chaque mère doit donner l'instruction à ses enfants, c'est s'abuser grandement. Très-peu de femmes ont les qualités nécessaires pour cela, c'est-à-dire le tact, la patience, l'autorité, les connaissances spéciales, etc. ; c'est à la société, mais affectueuse et paternelle autant que ferme, qu'il appartient de former l'esprit et le caractère des enfants, de faire de chacun d'eux un homme, — ou une femme, — en développant progressivement et avec soin sa raison, son intelligence et ses aptitudes (1). »

Cette inquiétude, cet effroi de l'influence de la femme, troublent l'âme de tous les conjurés. Si l'un d'eux, par hasard, fidèle aux traditions d'une galanterie surannée, traduit en prose maçonnique le *Mérite des femmes*, il en est aussitôt repris :

« Le F. Carrette s'est d'abord attaché à montrer l'influence des femmes sur la vie civile et la vie de ménage. C'est à elles qu'est dévolue la fonction d'adoucir ce que peut avoir de trop rigoureux le commandement du père, c'est à elles de faire éclore les instincts bienveillants et d'inculquer les principes d'éducation. Nous ne parlerons point de toutes les choses aimables qu'il est d'usage d'adresser au sexe, ce dont le F. Carrette s'est acquitté en vrai chevalier. »

Mais les chevaliers de la Franc-Maçonnerie ne sont point des chevaliers chrétiens. Et comme ils combattent contre la Loi nouvelle qui a relevé la femme de son abaissement et au service de laquelle la femme a mis un héroïsme qui ne s'est jamais lassé depuis dix-huit cents ans, ils ne considèrent dans la femme ni la faiblesse du corps ni la vaillance de l'âme, ils ne voient qu'une ennemie qu'il faut exterminer ou

(1) *La Coopération*, Numéro du 29 décembre 1867, p. 68.

Prix du numéro de *la Coopération* : TRENTÉ CENTIMES.

asservir. Aussi les preux de la Maçonnerie n'ont-ils pas plus de pitié que d'admiration pour elle. Et le F. . Massol (le promoteur de la Morale indépendante), répondant au F. . Carrette, parle de la femme sur un ton bien différent :

« Il pourrait, a-t-il dit, se montrer galant et sacrifier à l'usage, mais il préfère à ces flatteries la vérité. Dût-il déplaire, il ne veut point se taire sur le rôle déplorable des femmes dans la société actuelle. Loin de former des citoyens, les enfants, entre leurs mains, deviennent des êtres sans énergie morale, occupés seulement des petits intérêts de la vie, incapables dès lors de sentiments généraux et de vues quelque peu larges.

« Il n'y a là rien d'étonnant. De la Religion elles ne savent que les superstitions, de la morale elles ne connaissent que de vagues prescriptions et l'enseignement du catéchisme qui se résume en pratiques sacramentelles. Quant à la vie publique, comment s'y intéresseraient-elles ? elles n'en savent pas le premier mot, c'est pour elles un monde inconnu.

« Dans cette ignorance, dans cette sujétion, se trouve la raison de la scission qui s'est opérée entre les deux sexes. Les hommes vivent d'un côté, les femmes de l'autre. Il n'existe, sous le rapport civil et intellectuel, aucun point de contact.

« Beaucoup de femmes se plaignent de cette séparation, mais, tout en la déplorant, elles n'en cherchent pas la cause.

« Cette cause est surtout dans le défaut d'instruction. Si les femmes veulent reprendre une influence légitime, il faut qu'elles fassent effort, qu'elles ne passent pas un temps infini à des futilités qui les dépravent. Par l'instruction, elles parviendront à secouer le joug clérical et à se débarrasser des superstitions qui les empêchent de s'occuper d'une éducation morale basée sur des principes fermes, en rapport avec l'esprit moderne.

« Que les femmes y pensent, c'est par là qu'elles formeront une génération virile, des âmes fortement trempées, des hommes et des citoyens. Qu'elles pardonnent la rudesse de mes paroles, cette rudesse est une preuve du prix que j'attache à leur concours et de ma profonde estime. »

Voilà l'estime que la Franc-Maçonnerie fait des femmes. Ce n'est point ici l'expression d'une pensée individuelle, comme dans le discours du F. : Carrette. A peine le promoteur de la Morale indépendante a-t-il fini de parler, qu'il reçoit de l'auditoire une *approbation sans réserve* :

« Le F. : Dziedzic, dans un discours bien fait, a appuyé d'exemples les paroles du F. : Massol, et nos Sœurs ont approuvé sans réserve ce qu'elles venaient d'entendre. Cette approbation est de bon augure (1). »

XXX

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME.

En effet, l'apôtre peut se changer en apostat, la femme fidèle qui devait sanctifier l'homme infidèle peut se laisser corrompre par lui. « Le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, dit Joseph de Maistre, c'est d'ennoblir et d'exalter la femme (2). » Mais le moyen le plus puissant et le plus rapide pour le corrompre, c'est de corrompre celle qui devait le sanctifier. La Conjuración le sait bien, et un

(1) Compte rendu de la fête solsticielle (19 juillet 1867) de la L. : *Bienfaisance et Progrès*, O. : de Boulogne. — *Le Monde maçonnique*, août 1867, pages 204, 205 et 206.

(2) *Du Pape*. Liv. III, chap. II.

tel moyen n'est pas pour lui faire horreur (1). A l'heure qu'il est, on la voit se précipiter dans cette voie, et, si rien ne vient arrêter son action funeste, « celle qui, bien et religieusement élevée, serait semblable à une pure et brillante lumière dans sa maison, la gloire de son époux, l'édification de sa famille, un lien de paix, un attrait à la piété ; gonflée au contraire d'orgueil et d'arrogance, dédaignera les soins et les devoirs propres à la femme, sera, dans son intérieur, un germe de division, pervertira ses enfants, et deviendra à tous une pierre de scandale (2) ».

Le XVIII^e siècle avait laissé à la Conjuración son exemple pour l'encourager dans cette épouvantable trahison.

A la suite de quelques pages empruntées à M. Michelet et où il montre toutes les femmes en 1770 affolées de Saint-Preux, de l'*Emile*, et surtout de Jean-Jacques qui les avait enivrées du poison de ses doctrines, toutes les femmes Libres-Penseuses, comme nous disons aujourd'hui, la *Libre Conscience, organe de l'Alliance religieuse universelle* (3), ajoute :

« Au bas de telles lignes il ne manque que ces mots : La Révolution va venir ; Jean-Jacques l'a faite. Toutes les femmes ont conçu d'*Emile*. Toutes ont sur leurs genoux les futurs révolutionnaires. Ceux qui ont sucé le lait de leurs mères, selon le vœu de Jean-Jacques, vont chercher le sein de la patrie, et le trouvant tari, ils crieront : *Justice et liberté!* et ne voudront plus du lait frelaté de cette fausse mère, la Royauté. »

Mais la Révolution n'est pas accomplie. Elle a fait bien des ruines sans doute : cependant, comme elle n'a pas encore

(1) « J'entendais dernièrement un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos projets, et nous dire : *Pour abattre le Catholicisme, il faut commencer par supprimer la femme.* Le mot est vrai dans un sens, mais puisque nous ne pouvons supprimer la femme, corrompons-la avec l'Eglise. *Corruptio optimi pessima.* »

Lettre de Vindice à Nubius, rapportée par M. Crétineau-Joly. *L'Eglise Romaine en face de la Révolution*, 2^e édit., tome II, p. 150.

(2) Bref de N. S. P. le Pape à Mgr l'Evêque d'Orléans, 21 décembre 1867.

(3) Numéro du 30 novembre 1867.

réussi à ruiner entièrement le Christianisme dans la société moderne, tout ce qu'elle a fait est réparable et sera réparé si l'esprit chrétien, qui agit surtout par les femmes, n'est point empêché d'agir. La Révolution qui veut non-seulement prévenir cette œuvre de réparation, mais achever son œuvre à elle, dit : « Commençons tout d'abord par l'éducation de la
 « femme : *sans elle, tous les hommes réunis ne pourront*
 « *rien* (1). » Un F. : dit avec douleur à l'assemblée générale du Grand Orient de France, le 13 juin 1867 : « Noyés dans
 « des masses ennemies, nous aurons de plus à combattre
 « dans le propre foyer de chacun de nous, car nous n'avons
 « pas encore su conquérir les femmes. Peut-être serons-nous
 « obligés de fermer nos Loges (2). » Un autre F., qui se vante de « ne croire ni en Dieu ni à l'immortalité de l'âme,
 « mais de croire à la solidarité humaine », répond à ces plaintes : « On a parlé du besoin que nous avions d'amener
 « la femme à nous ; mais qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sera
 « jamais par des formules surannées que nous ferons cette
 « conquête ; c'est par l'amour et par l'exemple (3). » La formule surannée, c'est la mention du Grand Architecte de l'Univers, mention que le progrès maçonnique fait disparaître de partout. L'exemple, c'est l'orgueil insensé qui inspire à ces Frères de dire : Nous ne croyons ni à Dieu ni à l'immortalité de l'âme, nous ne croyons qu'au Moi humain ! L'amour, ce n'est pas l'amour qui est esprit, c'est au contraire la convoitise de la chair contre l'esprit (4), c'est la concupiscence qui règne dans les Amusements mystérieux de la Maçonnerie androgyne et qui régnait dans les Aphrodisies de l'antiquité. L'amour, c'est l'amour des Moïs, dont ils ont fait un si touchant tableau ; c'est l'amour dont les Musulmans veulent perpétuer les fureurs jusque dans leur paradis, l'amour qui leur

(1) Voir plus haut, pages 117 et 118.

(2) *Le Monde maçonnique*, juin 1867, p. 81.

(3) *Ibid.*, p. 82.

(4) *Gal.*, V, 17.

inspire d'ôter à la femme toute liberté, pour que la liberté de la femme ne produise pas la honte de l'homme (1). L'amour maçonnique, c'est le mépris de l'homme pour la femme, et c'est l'asservissement de la femme, car la femme est faible de corps, et le seul respect qu'elle inspire peut la sauver de l'esclavage. Voilà où vient aboutir l'émancipation de la femme.

L'émancipation de la femme est à l'ordre du jour de la Franc-Maçonnerie, et « la Loge d'adoption *l'Etendard de charité*, dont les Sœurs s'occupent avec tant de soin et de charité de l'asile et de l'ouvroir de Naples, a voté une adresse au F.°. Vesuviano Salvatore Morelli, O.°. de Florence, député au parlement, pour le remercier du projet de loi sur la réhabilitation de la femme qu'il a présenté à la dernière session (2). » Après dix-huit siècles de Christianisme, ces mots de *réhabilitation de la femme* étonnent à bon droit : l'Alliance religieuse universelle se charge de les définir : « La prétention d'isoler la femme de toute fonction sociale, en la fixant perpétuellement dans son rôle d'épouse et de mère, est combattue par des faits qu'on semble trop oublier. Dans les lettres, les arts, le commerce, l'industrie, la femme occupe, aux côtés de l'homme, un rang très-honorable. Bien habile ou téméraire serait celui qui prétendrait déterminer la sphère exacte où se doivent borner les aptitudes féminines. La liberté laissée à l'essor des individualités est seule capable de marquer les voies qui conviennent à chacun de nous (3). » Un autre conjuré dit de même, à propos d'une tentative récente : « *L'enseignement secondaire des filles* n'est pas fondé en France. Il ne le

(1) « Non des aquæ tuæ exitum, nec modicum; nec mulieri nequam veniam prodeundi.

« Si non ambulaverit ad manum tuam, confundet te in conspectu inimicorum. »
Eccli., xxv, 34, 35.

(2) *Le Monde maçonnique*, septembre 1867, p. 286.

(3) *La Libre Conscience*, organe de l'Alliance religieuse universelle. Numéro du 25 janvier 1868, p. 120.

« sera que sur une base large et démocratique que nous ne
« trouvons point ici, et, alors même, il n'aura de consistance
« que si, la liberté et le bon sens succédant aux lois de pri-
« vilège et aux préjugés, les professions libérales deviennent
« accessibles aux femmes (1). » Et si l'expression de *profes-
sions libérales* laisse quelque incertitude dans l'esprit, cette
incertitude disparaît quand on entend le même conjuré
parler avec envie des tentatives de quelques amis du *progrès*
en Amérique, en Angleterre et en Italie, pour faire asseoir à
côté des hommes d'État des femmes d'État : « La France au-
« jourd'hui ne donne plus la loi dans le monde des idées. A
« moins de modifications profondes qui changent le cours des
« choses, la France n'admettra l'intervention légale des
« femmes dans la vie publique que lorsque cette interven-
« tion aura été consacrée aux États-Unis, en Angleterre, en
« Italie et peut-être en Allemagne (2). »

Vous avez entendu tout à l'heure des femmes applaudir
aux paroles du promoteur de la Morale indépendante, sur la
grande part qui appartient aux femmes dans l'œuvre du pro-
grès maçonnique. Ces femmes-là, ai-je besoin de le dire ? ré-
clament l'émancipation de la femme, et la Franc-Maçonnerie
leur rend les applaudissements qu'elle en a reçus (3).

Mais quelques femmes qui n'ont plus au cœur que les
cendres éteintes du triple feu de la foi, de l'espérance et de
la charité chrétiennes, n'empêcheront pas l'influence de la
femme d'agir *efficacement* pour le salut de la société chré-
tienne. Quelques femmes émancipées peuvent bien, par le
spectacle qu'elles donnent, inspirer à tout leur sexe une hor-
reur plus profonde de cette émancipation, un amour plus

(1) *L'École*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 331 et 332.

L'École ajoute : « Nous reconnaissons néanmoins le zèle de M. Duruy et le
« mérite de ses efforts : il eût fait mieux très-certainement s'il eût disposé d'autres
« ressources. Mais ce pen a son prix, quand il y a tout à faire, et nous lui savons
« un véritable gré de cette utile tentative. »

(2) *L'École*. Numéro du 15 novembre 1867, p. 316.

(3) Voir les *Pièces justificatives*, XIII.

ardent de la liberté sous la loi évangélique. On n'a donc rien fait, mais au contraire on a tout compromis quand on a embauché quelques femmes seulement dans la grande Conjuración.

On le comprend bien, et on dit : « Commençons tout d'abord par l'éducation de la femme », non de la femme du peuple, ni de celle de la bourgeoisie, ni de la grande dame, mais de LA FEMME. Changeons l'apôtre en apostat ! C'EST LA UNE QUESTION VITALE POUR LE PAYS (1).

« Il y a longtemps que les Loges, qui sont le comité directeur de la Révolution, ont résolu de plonger les femmes dans l'incrédulité par tous les moyens possibles (2). Ils savent ce que devient le cœur d'une femme incroyante (3). » Ils ne sont pas d'accord sur l'opportunité de supprimer de leurs *planches* la fameuse et vaine formule, ils sont unanimes sur l'urgence de travailler à l'émancipation de la femme.

La R. L. la *Rénovation*, O. d'Amiens, avait proposé ce sujet pour les travaux à couronner dans sa fête solsticielle d'été 1867 :

« Éducation et instruction de la femme, — ce qu'elles ont été dans le passé, — ce qu'elles sont aujourd'hui, — ce qu'elles pourraient et devraient être (4) ? »

Vous avez vu (5), à la solennité du *Protectorat international* qui termina la Session maçonnique internationale du Rite Ecossais Anc. et Acc., « soixante-dix-neuf enfants, pour la plupart des filles », dont la Maçonnerie dit avec joie : Ces enfants « sèmeront nos idées dans le champ fécond de l'avenir » !

(1) *L'Opinion nationale*, 20 novembre 1867.

(2) La Ligue de l'enseignement embrasse « toutes les formes possibles de l'enseignement populaire. » Voir plus haut, page 33.

(3) Lettre de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon à Mgr l'Évêque d'Orléans. 14 novembre 1867.

(4) *Le Monde maçonnique*, mars 1867, p. 674 et 675.

(5) Plus haut, page 43.

La Ligue de l'enseignement pour la Belgique « poursuit
« son but..... en cherchant à développer l'enseignement des
« filles (1) ».

En France, la Ligue de l'enseignement est plus discrète dans la rédaction de ses Statuts. Mais elle paraît plus rapide en son action, car agissant sur la femme, comme c'est partout le mot d'ordre, elle agit déjà par la femme, et elle met dans le concours de la femme toutes ses espérances :

« Ce ne serait pas trop, savez-vous bien, d'un dixième des
« électeurs français pour aider directement ou indirectement
« à l'éducation des neuf autres. Et encore n'y aura-t-il pas
« que des hommes sur les listes de la Ligue. C'est déjà fait,
« et j'espère bien que l'élément le plus puissant, quand il
« veut, de la société française, ne fera pas défaut à cette œuvre
« de salut pour la patrie (2). »

Le salut de la patrie ! Quelle femme de cœur pourrait se refuser à cette œuvre-là ? Aussi n'est-on pas étonné d'entendre le promoteur de la Ligue dire : « Une femme de cœur,
« qui a entrepris de recruter pour la Ligue de l'enseigne-
« ment, m'écrivait ces jours-ci..... (3). »

Cependant, pour la grande généralité des femmes, c'est encore une « question de savoir si les femmes ont intérêt à
« *progresser*, à échanger contre les idées du jour les notions

(1) Art. II des Statuts.

Et dans le Rapport présenté, au nom du Conseil général, à l'assemblée générale tenue à Liège, le 30 septembre 1866, sur la situation et les travaux de la Ligue pendant l'année sociale 1865-1866, on lit :

« Le Cercle local de Liège a tenu deux assemblées générales : dans la première,
« la discussion a porté sur l'enseignement des filles, et des idées généreuses et
« progressives y ont été défendues ; dans la seconde, l'instruction obligatoire a été
« examinée, et le pour et le contre y ont été brillamment exposés. » P. 5.

Il ne paraît pas que sur la question de l'émancipation de la femme (car c'est de cela qu'il s'agit sous le nom d'enseignement) on ait pareillement défendu le pour et le contre. Non, sur cette question-là, qui est la *question vitale*, tous les conjurés sont d'accord.

(2) Lettre du F.^r Jean Macé à M. Badier, 3 décembre 1866. — Publiée dans le 1^{er} Bulletin de la Ligue de l'enseignement. 15 décembre 1866.

(3) 1^{er} Bulletin de la Ligue, p. 23.

« que l'Église et la société chrétienne leur ont données sur
 « leurs droits et leurs devoirs depuis dix-huit cents ans (1) ». Et quoique « cette fois, la brutalité du Solidarisme soit écar-
 « tée et que l'Ennemi se présente revêtu de la peau de mou-
 « ton (2) », la femme chrétienne, avertie par son instinct, a reconnu l'Ennemi !

Mais l'Ennemi qui déjà, au commencement des jours, disait à la femme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de
 « ne pas manger du fruit de tous les arbres du paradis?...
 « C'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce
 « fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des
 « dieux, connaissant le bien et le mal (3) », — l'Ennemi dit encore aujourd'hui la même chose à la femme, en d'autres mots : « Le premier de tous les droits est, pour elle comme
 « pour l'homme, la libre accession à l'instruction et la Li-
 « berté de penser (4). »

XXXI

LA LIBRE PENSEUSE.

La Liberté de penser fait la Libre Penseuse. Et la Libre Penseuse, dans l'antiquité païenne, c'est Aspasia, et Laïs, et Phryné, toutes trois accusées d'irrégion autant que de prostitution. La Libre Penseuse, dans ces derniers siècles, — car le Moyen-Age, cet âge de ténèbres, comme ils disent, n'a pas

(1) M. COQUILLE. *De l'Éducation des femmes*. Dans la *Revue du Monde catholique*, numéro du 25 janvier 1868, p. 423.

(2) *Ibid.*, p. 413.

(3) *Gen.*, III, 1, 5.

(4) *La Solidarité*, journal des principes. Numéro du 1^{er} janvier 1868, p. 32.

Prix du numéro de la *Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

connu de pareils monstres, — la Libre Penseuse, c'est Ninon de Lenclos, *l'Aspasie du XVII^e siècle*, c'est Mme du Châtelet, c'est Mme du Deffand, c'est Mme d'Épinay, c'est Mme Roland.... Je m'arrête : d'autres noms se pressent sous ma plume ; ce serait justice de les inscrire à la suite des premiers sur ce pilori, mais le temps n'est pas venu de le faire. Car l'infamie, comme une rouille indélébile, a tellement couvert tous ces noms, Aspasie, Laïs, Phryné, Ninon, Mme du Châtelet, Mme du Deffand, Mme d'Épinay, que ces noms sont autant de synonymes de la prostitution et de l'adultère, et qu'on semble souffleter ces femmes rien qu'en les nommant.

Et cependant il se trouve, au milieu d'une société chrétienne, des hommes qui osent dire, les uns avec des formes de langage plus prudentes, les autres avec plus de brutalité, mais qui osent également dire au peuple de sainte Clotilde, de Marguerite de Provence, de Jeanne de Valois, de Marie-Thérèse d'Autriche, de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette, à la nation de Jeanne-d'Arc : Il est temps que les femmes apprennent à penser comme Ninon de Lenclos, comme Mme du Châtelet, comme Mme du Deffand, comme Mme d'Épinay, comme Mme Roland !

Le plus circonspect ne semble pas avoir même l'idée d'une révolution possible dans les mœurs, il n'est préoccupé que d'assurer la paix et la concorde des ménages :

« Puisque les sœurs des frères qui sont dans les collèges
 « doivent un jour épouser des hommes qui auront été dans
 « les collèges aussi, quoique nous ne soyons nullement jaloux de faire des femmes Libres Penseurs, il nous paraît
 « bon qu'elles aient le plus possible l'esprit juste, qu'elles
 « habitent le même monde que leurs maris, et qu'il y ait
 « quelques idées communes entre personnes qui doivent
 « passer la vie ensemble (1). »

Qui pourrait croire un Libre Penseur disant : *Nous ne*

(1) M. ERNEST BERSOT. *Journal des Débats*, 24 novembre 1867.

sommes nullement jaloux de faire des femmes Libres Penseurs! Si nous vivons dans les ténèbres et si ces indépendants ont trouvé la lumière, leurs sœurs et leurs femmes sont-elles donc indignes de connaître la vérité? Le langage des plus circonspects n'est-il pas le plus révoltant?

Mais l'intérêt de la paix domestique est tout ce qui les touche :

Si l'enseignement secondaire des filles était sérieusement constitué, « il n'y aurait pas entre nos fils et nos filles une
« telle différence dans le degré d'instruction, il n'y aurait
« pas entre nos femmes et nous ce divorce intellectuel qui
« est une de nos plaies sociales.

« Nous autres laïques, nous nous plaçons au point de vue
« purement humain de nos ménages, de nos intérieurs, et
« nous ne demandons pas seulement à nos femmes qu'elles
« sachent le catéchisme et les commandements de l'Église,
« nous voulons qu'elles soient nos compagnes dans la plus
« large acception du mot; qu'elles puissent prendre leur part
« de nos préoccupations ordinaires, qu'elles soient à notre
« foyer notre conseil et notre appui, qu'elles puissent lire
« dans le même livre que nous et y puiser les mêmes pensées;
« qu'elles s'associent à nous dans ce commerce intellectuel sans lequel il n'y a pas d'union parfaite. Nous ne
« voulons pas seulement la communion de nos femmes avec
« l'Église, nous la voulons avec nous et pour nous (1). »

Le *professeur de l'Université* qui raisonne ainsi n'est sans doute pas professeur de logique. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour comprendre que les femmes ne seront *en communion* avec les Libres Penseurs, qui se vantent eux-mêmes de n'être pas en communion avec l'Église, qu'en cessant, elles aussi, d'être en communion avec l'Église, qui condamne le libertinage d'esprit aussi bien que l'autre.

(1) UN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ. *Journal le Siècle*, 21 novembre 1867.

En voici un qui, parlant aussi de la paix du ménage, laisse entrevoir cependant la *pensée de derrière* :

« Les femmes, il est vrai, nous ne le savons que trop, participent peu encore aux idées de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfants : élevées sous l'influence sacerdotale, elles sont étrangères à leur temps, hélas ! et à leur famille. Mgr Dupanloup soutient que c'est un grand bonheur ; nous pensons, nous, que c'est un grand mal. Il y a, au fond de cette distinction absolue entre l'éducation des deux sexes, un grand mépris de la femme. Les superstitions que nous dédaignons pour nous-mêmes, nous les jugeons assez bonnes pour elles. L'enseignement dont nous ne voudrions à aucun prix pour nos fils, qui nous semblerait les annuler et les avilir, nous y livrons nos filles. L'Église en profite, mais la famille en souffre. Il n'y a point de vie domestique digne et sûre, lorsqu'il y a entre ses membres une grande inégalité de culture et une grande différence de manière de vivre et de sentir..... Notre pays est en proie, en ce moment, à une lutte. Il s'agit de savoir si le prêtre, qui tient encore la femme, recouvrera par son moyen l'empire sur la société, ou si la société achèvera de s'affranchir du prêtre, en lui enlevant la femme, pour la faire participer à la culture et à la vie générale. Au fond, et en définitive, c'est le sort de la France qui est en question (1). »

Un autre, qui a fait sa première campagne dans le bataillon saint-simonien, y a perdu ce sens délicat qui nous avertit encore, quand nous sommes entrés dans une voie mauvaise, que le vulgaire, le grossier vulgaire sera lui-même indigné de ce qui ne nous choque plus. Et il révèle, sans y penser, ce qu'il fallait taire :

« L'attaque peu mesurée dont M. Duruy est aujourd'hui l'objet doit lui prouver qu'il a découvert le véritable défaut

(1) M. ED. SCHERER. *Journal le Temps*, 21 novembre 1867.

« de la cuirasse. Qu'il se hâte donc de donner à l'enseigne-
 « ment secondaire des filles une base large et solide, qu'il
 « crée le plus tôt possible une école normale supérieure de
 « *professeuses* ! Pour vaincre l'ennemi qui fait obstacle à tout
 « progrès, il n'y a qu'un moyen, un seul : instruire des
 « femmes pour qu'elles instruisent les jeunes filles et former
 « des *Libres Penseuses* (1). »

Celui-là disait : *Nous ne sommes nullement jaloux de faire des femmes Libres Penseurs*. Celui-ci dit : *Qu'on se hâte de former des Libres Penseuses* ! Et cependant ils applaudissent à la même tentative et marchent au même but.

Au parti de l'avenir, comme ils s'appellent eux-mêmes, il faut une femme différente de celle qu'ont connue et révérée tous les siècles chrétiens. Cette femme de l'avenir, que le Saint-Simonisme il y a trente-cinq ans saluait du nom de *femme libre* et qu'il n'a pas pu trouver, le passé, je l'ai déjà dit, nous en a légué plus d'un type.

XXXII

MADAME DU CHATELET.

Si l'intérêt de la paix domestique est le prétexte assez mal trouvé de l'émancipation de la femme, il suffit de nommer Mme du Châtelet, Mme d'Épinay, Mme du Deffand et les autres, pour faire évanouir un prétexte qui prête à rire beaucoup plus qu'il ne convient en un tel sujet.

Mais, ce prétexte disparu, la Conjuraison n'est pas à court pour cela : Et la Science ! s'écrie-t-elle.

(1) M. LOUIS JOURDAN. *Journal le Siècle*. 20 novembre 1867.

Mme du Châtelet a vraiment mérité le nom de savante. Elle savait le latin, l'italien, l'anglais. A quinze ans, elle traduisait Virgile et composait des observations grammaticales et littéraires sur les grands écrivains du xviii^e siècle. Elle n'était pas seulement lettrée, elle était tout à fait savante; elle avait, au jugement d'Ampère, un génie réel pour la géométrie et les sciences. Mais elle était aussi Libre Penseuse : elle a laissé des *Doutes sur la Religion* qui ne dépareraient point les colonnes de *la Libre Pensée* ou de ce journal l'*Athée* qu'on avait annoncé, mais qui se fait attendre (il serait peut-être trop en avance sur l'esprit du siècle pour obtenir aujourd'hui tout le succès que mérite une si noble entreprise). Dans la correspondance amoureuse d'Emilie et de Voltaire (Emilie avait huit volumes in-4^o de lettres de Voltaire), il y a « plus d'épigrammes contre la Religion que de madrigaux ». Emilie réitère chaque année « la revue de ses principes : « sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul..... Sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde (1). »

Tant de philosophie ne suffit point à la défendre contre l'idée importune de la mort. Ces obsessions devinrent bien plus fréquentes pendant cette fameuse grossesse qui fut en effet le couronnement de sa vie. Au moins dut-elle à la pensée qui l'assiégeait, de ne pouvoir être surprise par la mort. Et en effet, elle ne manqua point de mettre ordre à ses affaires et à ses papiers, elle n'oublia que son âme. Cent vingt ans plus tard, elle aurait demandé en mourant d'être *conduite directement au cimetière*, suivant la formule accoutumée des Solidaires, qui peuvent cependant la compter parmi leurs précurseurs en la plaçant entre Voltaire et Saint-Lambert.

(1) MME DE STAAL. Lettre à Mme du Deffand. 15 août 1747.

Elle a laissé pour la Morale indépendante, qui n'était pas encore ainsi nommée, des pages que le F. : Massol et ses collaborateurs lui envieront toujours. Dans un petit traité sur *le Bonheur*, qui est de la fin de sa vie, elle a écrit : « Il faut, « pour être heureux, s'être défait des préjugés, être ver- « tueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être « susceptible d'illusion.... Il faut commencer par se bien « dire à soi-même et par se bien convaincre que nous n'avons « rien à faire en ce monde qu'à nous y procurer des sen- « sations et des sentiments agréables. Les moralistes qui « disent aux humains : *Réprimez vos passions et maîtrisez « vos désirs, si vous voulez être heureux*, ne connaissent pas « le chemin du bonheur. »

Ce chemin, elle y était entrée en entrant dans la vie, pour ainsi dire ; et elle n'en sortit qu'en sortant de la vie. A peine mariée, elle était la maîtresse de Richelieu. Et vingt-cinq ans plus tard, « vingt-cinq ans d'adultère (1) », comme elle venait de mourir, Voltaire dit à Saint-Lambert : « C'est vous « qui me l'avez tuée ! »

On a remarqué que ses travaux si masculins « n'excluaient « aucun des goûts de son sexe (2) ». Je laisse l'appréciation générale qui est vraie ou fausse, suivant les temps, vraie de la femme païenne, fausse de la chrétienne. Pour *la sublime Emilie*, qui traduisait Newton et prétendait *l'émuler*, et par là *n'était qu'un singe* (3), « femme en tout le reste, et plus « qu'aucune de ses pareilles, par passion et par frivolité, elle « s'était formée au chant, à la musique, à la danse ; elle était « folle de fêtes, de spectacles, de plaisirs et de toilette. Son « esprit, disait Voltaire,

(1) M. L'ABBÉ MAYNARD. *Voltaire, sa vie et ses œuvres*. Tome I^{er}, p. 214.

(2) *Ibid.*, p. 213.

(3) « La femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle « veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. »

JOSEPH DE MAISTRE. Lettre à mademoiselle Constance de Maistre. — *Lettres et opuscules inédits*, 3^e édit., tome I^{er}, p. 191.

« Son esprit est très-philosophe,
 « Et son cœur aime les pompons (1). »

Cette Libre Penseuse, cet *esprit très-philosophe* n'était que la plus frivole des femmes. Mais elle n'était pas même cela : il n'y avait en elle plus rien de la femme, la Libre Pensée avait tout effacé. La comédie tenait une grande place dans ces fêtes dont elle était folle. C'est du théâtre que je veux parler et non de ces comédies qui ont dû remplir vingt-cinq ans d'adultère et dont la dernière, commencée entre Voltaire et Saint-Lambert, continuée avec le marquis du Châtelet, eut un dénouement si tragique (2). Dans ces représentations dramatiques qui sont sa joie suprême, elle préfère à tous les autres « les rôles de poissarde, et, pour « lui plaire, Voltaire trempe sa plume dans l'écritoire de « Vadé, et en tire les propos les plus libres et les plus crus ; « s'il ne le fait, elle improvise des polissonneries que les « spectateurs badauds croient être de son rôle (3). » Ai-je encore besoin de dire, après cela, qu'elle avait perdu toute pudeur comme toute retenue ? « Par son impudeur elle descendait au-dessous des femmes les plus perdues. Elle chantait de linge devant ses laquais et se montrait à eux en « déshabillé de statue. Au bain, sans le moindre voile, elle « réclamait le secours d'un valet de chambre, et le forçait à « tourner sur elle son regard effaré. Avec quelques-unes de « ses amies, dans des soupers licencieux, après avoir déposé « sa raison au fond du verre, elle déposait encore son costume, et jouait ainsi devant les serviteurs. Pour elle, un « laquais n'était pas un homme. Et quand même (4) !.... »

Elle descendait au-dessous des femmes les plus perdues : ce

(1) M. L'ABBÉ MAYNARD. *Voltaire, sa vie et ses œuvres*. Tome I^{er}, p. 213.

(2) « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. »

PASCAL. *Pensées*. Art. XXIV, § LVIII. 2^e édit. E. Havet, tome II, p. 112.

(3) M. L'ABBÉ MAYNARD. *Voltaire, sa vie et ses œuvres*. Tome I^{er}, p. 449.

(4) *Ibid*, p. 214.

n'était donc plus une femme. Mais c'était toujours une Libre Penseuse, et *sa raison déposée au fond du verre* n'y faisait point obstacle.

Quand elle la possédait, cette raison qui lui valut d'être appelée *la sublime Emilie* (1), elle écrivait ce traité *du Bonheur*, que j'ai déjà cité, mais qui parfois descend si bas que la citation n'est plus possible, car alors « ce n'est plus de « l'épicurisme, ce n'est plus même du cynisme; c'est de la « bestialité fétide (2) » !

Les créatures humaines qui suivent « la méthode matrimoniale » des Moïs ou celle des bêtes, — c'est la même, — se dégradent. Dégradées, tombées de leur rang, elles peuvent bien encore entre elles s'appeler sublimes, c'est-à-dire élevées au-dessus de leur rang naturel. Mais il n'est pas donné aux mots de changer ni de modifier la réalité. Les créatures humaines qui suivent « la méthode matrimoniale » des bêtes, sont tombées au rang des bêtes, et la bestialité les saisit tout entières.

XXXIII

MADAME ROLAND.

Une autre Libre Penseuse, si je veux la citer, m'embarassera bien plus que n'a fait Mme du Châtelet : c'est Mme Roland. Non que je n'ose reproduire ici l'expression de son

(1)

L'univers a perdu la sublime Émilie :
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

VOLTAIRE.

(2) M. L'ABBÉ MAYNARD. *Voltaire, sa vie et ses œuvres*. Tome I^{er}, p. 214.

impiété : après tout ce que j'ai déjà reproduit de tant d'autres, quels blasphèmes pourrais-je craindre de mettre encore sous vos yeux ? Il est nécessaire d'ailleurs que cette Libre Penseuse se révèle elle-même dans ses aveux d'hypocrisie et d'impiété. Mais si le péché bestial chez les Libres Penseuses va toujours avec le péché diabolique, les citations qui paraîtront nécessaires, parfois cependant seront impossibles.

Ah ! je sais bien que Mme Roland vante elle-même « l'austérité de ses principes (1) » et que toute l'école de la Révolution vante l'austérité de sa vie, et que cette apologie, sans cesse répétée depuis trois quarts de siècle, a fini par se faire accepter de la conscience publique qu'elle égare si loin de la vérité. Les pièces sont dans les mains de tous (2). Mais ceux qui font l'opinion lisent-ils les pièces quand il n'y a point de débat ? Et parmi ceux même qui lisent, n'en est-il pas qui ont, en les lisant, des yeux pour ne pas voir, puisqu'un Catholique, éditeur des *Mémoires* de Mme Roland, a pu vouer « une sympathique admiration à cette femme forte et char-
« mante (3) » et dire : « Jamais femme..... ne posséda plus
« qu'elle le tact exquis et la délicatesse unie à la force (4) » ! Amis et ennemis ne sont-ils pas d'accord pour saluer dans Mme Roland le type de la vertu la plus pure ? Goethe voyait dans l'apparition de Mme Roland « le principal avantage que
« des temps malheureux auront procuré à la postérité. Ce

(1) « Ce goût de plaire, qui soulève un sein naissant, qui fait éprouver une douce
« émotion aux regards flatteurs dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandait
« sur ma personne, comme il prêtait à ma toilette, un charme tout particulier. »
Mémoires de Mme Roland, publiés par M. C.-A. Dauban, Page 72.

(2) En même temps que M. C.-A. Dauban donnait une édition in-8° des *Mémoires de Mme Roland*, à la librairie H. Plon, M. Prosper Faugère en donnait une dans le format in-12, à la librairie L. Hachette. Ce n'était pas encore assez pour populariser un livre si précieux et si fécond en bonnes inspirations, et la *Bibliothèque nationale* (à VINGT-CINQ CENTIMES le volume) en donnait il y a quelques mois une édition nouvelle en quatre volumes.

(3) M. PROSPER FAUGÈRE. Introduction aux *Mémoires de Mme Roland*, p. XXIII.

(4) *Ibid.*, p. XIII.

« sont ces caractères, ajoutait-il, qui donnent une si haute
« valeur aux jours les plus abominables de l'histoire du
« monde (1). » Nous ne parlerions pas autrement des Martyrs
qui étonnèrent la Rome des Empereurs.

Sans que je laisse redire ici à Mme Roland tout ce qu'elle
n'a pas craint de raconter à la postérité, elle en dira cepen-
dant assez pour me justifier de lui avoir marqué sa place à la
suite d'une femme « sans foi, sans mœurs, sans pudeur »,
au lieu de répéter d'elle, avec presque tous ceux qui ne la
connaissent pas, le mot de Beyle (M. de Stendhal) : « C'est la
« femme que je respecte le plus au monde (2). » Mais Beyle,
qui n'a jamais respecté rien, ne pouvait avoir du respect
qu'une idée bien confuse.

On sait trop que Mme Roland était Libre Penseuse, et que
la Libre Pensée la considère aujourd'hui comme « un des
« chefs du cortège, un des guides de la procession fu-
« ture (3) », mais on ne sait guère jusqu'où la conduisit la
Libre Pensée, ni quels accommodements elle lui inspira,
comme à Tartuffe, non pas avec le Ciel, mais avec le siècle,
avec les petits intérêts de ce monde. Elle se disait élève de
Plutarque et de Rousseau : c'était de l'ingratitude pour Vol-
taire, dont elle avait lu *Candide*, longtemps avant de lire
Rousseau et en même temps qu'elle lisait Plutarque, pour
Voltaire dont elle était encore bien plus l'élève et la fidèle
imitatrice.

S'il faut la croire, elle fut pieuse pendant quelques années
de son enfance. « J'avais, dit-elle, reçu la confirmation avec
« le recueillement d'un esprit qui calculait l'importance de
« ses actions et méditait sur ses devoirs : on parlait de me
« préparer à ma première communion ; je me sentais péné-
« trée d'une sainte terreur. Je lisais des livres de dévotion,
« j'avais besoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur

(1) *Annales*, 1820.

(2) Cité par M. Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, tome IX, p. 261.

(3) M. SAINTE-BEUVE. *Nouveaux lundis*, tome VIII, p. 237.

« ou de malheur éternel ; toutes mes pensées se tournaient
 « insensiblement de ce côté (1). » Mais peut-être cette piété-
 là ressemblait-elle trop à celle de sa mère, dont elle dit :
 « Elle avait de la piété, sans être dévote ; elle croyait ou
 « tâchait de croire, et elle conformait sa conduite aux règles
 « de l'Église avec la modestie, la régularité d'une personne
 « qui, ayant besoin, pour son cœur, d'adopter les grands
 « principes, ne voulait pas chicaner sur les détails (2). » *Les*
détails!... nous verrons tout à l'heure qu'elle entend par là
 les mystères les plus augustes de la Religion. Une piété si
 mal éclairée, une piété — on peut bien lui appliquer ce qu'elle
 dit de sa mère — une piété que l'humilité n'inspire pas, mais
 qu'offusque le seul nom de la dévotion, et qui se défend de
 ressembler à la dévotion (bonne pour les âmes vulgaires!)
 est en effet toute dissemblable de la dévotion, mais toute sem-
 blable aux sentiments romanesques, et elle ne peut pas avoir
 plus de durée qu'eux, car elle n'est pas plus la piété que la
 dévotion.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si bientôt « la philosophie a
 « dissipé les illusions d'une vaine croyance ». Et cette en-
 fant ajoute, car ce n'est encore qu'une enfant : « Mais elle
 « n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et
 « leur rapport avec les idées et les dispositions qu'ils avaient
 « coutume de faire naître. Je puis encore assister avec in-
 « térêt à la célébration de l'office divin, quand elle se fait
 « avec gravité ; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridi-
 « cule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères ; je
 « ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le se-
 « cours d'un Être suprême ; les misères de l'humanité, l'es-
 « poir consolant d'un puissant rémunérateur occupent ma
 « pensée ; les images étrangères s'évanouissent, les passions
 « se calment, le goût de mes devoirs s'avive ; si la musique

(1) *Mémoires*, Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 21

(2) *Ibid.*

« fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans
 « un autre monde, et je sors meilleure du lieu où le peuple
 « imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de
 « pain (1). »

Mais cette petite pharisienne, dont les sentiments s'écartent si loin de ceux du *peuple imbécile*, continue de suivre, tant qu'il lui paraît expédient, les pratiques extérieures du *peuple imbécile*. Voltaire ne communiait-il pas ? Elle ne fera pas comme le peuple, elle fera comme Voltaire. Et dans la même page où elle raconte ces confessions et ces communions sacrilèges, elle se déclarera *incapable de tromper*.
 « Je me conformais, dit-elle, au culte établi, parce que mon
 « âge, mon sexe, ma situation m'en faisaient un devoir. In-
 « capable de tromper, je disais à l'abbé Morel : *Je viens à*
 « *confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma*
 « *mère* (2), *mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser ; mon*
 « *état est si calme et mes goûts sont si simples, que ma cons-*
 « *cience ne me reproche rien ; quoique je n'aie pas grand mé-*
 « *rite à bien faire...* » Après s'être accusée d'un peu de co-
 quetterie et d'un peu de médisance, elle termine sa confession par un demi-aveu d'incrédulité : «... *Enfin, dans*
 « *les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de*
 « *froideur ; car je conviens qu'il faut mettre de l'attention à*
 « *tout ce qu'on croit utile de faire, pour quelque raison que*
 « *ce puisse être.* Le bon abbé Morel, qui avait épuisé sa bi-
 « bliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante,
 « s'accommodait avec bon sens de me trouver raisonnable ;
 « il m'exhortait à me défier de l'esprit d'orgueil, me repré-
 « sentait de son mieux les douceurs de la Religion, me don-
 « nait l'absolution dans sa sagesse, et était encore assez con-

(1) *Mémoires*. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 34.

(2) Qu'elle ne parle point tant de la crainte d'inquiéter sa mère. Alors qu'elle n'était plus une enfant (elle avait vingt-sept ans), et qu'elle avait perdu sa mère depuis près de six ans, elle écrivait encore à son mari (Amiens, 12 janvier 1781) : « J'ai été aujourd'hui à la messe pour l'édification de mon prochain. »

« tent que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte table,
 « par tolérance philosophique, puisque ce n'était plus
 « l'œuvre de la foi. J'allais prendre la divine nourriture en
 « songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les fo-
 « lies des hommes à l'égard de la Divinité, il ne leur restait
 « plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma
 « mère prenait chaque jour un caractère de piété qui me
 « permettait moins de m'éloigner des pratiques ordinaires,
 « et je ne craignais rien tant que de l'affliger (1). »

Et c'est à une telle femme qui faisait, non par faiblesse et par entraînement, mais avec réflexion et par système, des actes extérieurs qu'en son cœur elle condamnait comme des *folies*, c'est à une telle femme qu'on ose aujourd'hui donner cette devise : *Le bien pour le bien ! la vérité pour la vérité* (2) !

Cette belle *tolérance philosophique*, qui n'empêchait point Mme Roland d'être fort prévenue contre les jésuites et contre la dévotion, la rendait en revanche très-indulgente pour *toutes les folies des hommes à l'égard de la Divinité*, même pour cette folie qui est le fond de l'abîme de la folie, pour l'athéisme. « L'athée, dit-elle, n'est point à mes yeux un
 « faux esprit; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux
 « qu'avec le dévot, car il raisonne davantage (3). » *La Libre Conscience, organe de l'Alliance religieuse universelle*, ne dirait pas mieux. Mme Roland n'est pas plus athée que Voltaire et Rousseau, ses maîtres; mais, à leur exemple, elle fait cause commune avec les athées contre les dévots. C'est précisément le cas de tous ceux des conjurés qui ne font pas profession d'athéisme.

Elle appartenait à la Morale indépendante aussi bien que Mme du Châtelet. Elle avait *établi la règle de ses mœurs au delà de tous les préjugés possibles* (4), elle l'avait établie, est-

(1) *Mémoires*. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 79 et 80.

(2) M. PROSPER FAUGÈRE. Introduction aux *Mémoires de Mme Roland*, p. xx.

(3) *Mémoires*. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 78.

(4) « Toujours de bonne foi, parce que je n'avais aucun intérêt à changer ma

il besoin de le dire? sur la sagesse débarrassée de tous les préjugés religieux, en un mot, sur la Raison :

« La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs, « constituent la santé; des aliments sains, un exercice modéré la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie « des passions forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée..... Le « calcul même est encore en faveur de la Raison; quelque laborieuse que soit la vie des gens de bien, elle l'est moins « que celle des méchants. On est rarement tranquille quand « on se met en opposition avec l'intérêt du plus grand « nombre; il est impossible de se dissimuler qu'on est environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir; et cette « situation est toujours pénible, quelque flatteuses que soient « ses apparences. Ajoutez à ces considérations le sublime « instinct, que la corruption peut égérer mais qu'une fausse « philosophie ne saurait anéantir, qui nous porte à admirer « et aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme « la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts, « et nous aurons la source des vertus humaines, fort indépendante de tout système religieux, des billevesées de la « métaphysique et des impostures des prêtres (1). »

Un brillant professeur de philosophie (2) se trompe donc en croyant voir une nouveauté dans cette Morale indépendante qui repousse la métaphysique aussi bien que la théologie. Cette prétendue loi, sans principe comme sans auteur, est aussi ancienne que la révolte de l'orgueil et la révolte des sens. La gloire de l'avoir imaginée ne revient pas aux Francs-Maçons de notre temps; ils n'ont pas même celle d'en avoir trouvé la formule : Mme Roland leur avait tout fourni, « la

« croyance pour relâcher mes mœurs dont la règle était établie pour moi au delà « de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agitation du doute, sans les tourments « de la crainte. »

Mémoires. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 79.

(1) *Mémoires.* Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 77 et 78.

(2) M. E. Caro.

« source des vertus humaines, fort *indépendante* de tout « système religieux », et l'exclusion de la *métaphysique*, condamnée avec la théologie par ces apôtres de la Raison.

Est-ce donc à cet éloignement égal pour la métaphysique et pour la Religion, qu'elle doit aujourd'hui l'éloge qu'un écrivain catholique ne craint pas de faire de ses sentiments religieux? « Elle avait, dit-il, été portée vers la Révolution, puis « engagée dans les voies de la République, non par le vain « désir de jouer un rôle, mais par le dévouement au bien « public, l'espèce d'apostolat philosophique et social qui fut « la passion et devint comme la Religion de toutes les nobles « âmes qui plus d'une fois, à cette époque mêlée de bien et de « mal, pratiquèrent le Christianisme tout en le méconnaissant (1)..... Cette âme, à qui le souffle d'en haut avait été « si libéralement départi, était, malgré tout, restée intimement religieuse (2). »

Elle ne l'était pas, elle-même vient de le dire, dans sa morale *fort indépendante de tout système religieux*. Cependant Mme Roland n'usa pas de l'indépendance de sa morale tout à fait de la même manière que Mme du Châtelet. Elle affirme que « sa personne n'a pas cessé d'être chaste » : je n'ai ni le droit ni l'envie de contester là-dessus. Mais quand elle conclut de cette chasteté du corps à une autre chasteté, quand elle dit dans ses *Mémoires* et à propos de ses *Mémoires* : « Je « veux que mon écrit soit chaste, puisque ma personne n'a « pas cessé de l'être, et pourtant ce que je dois dire ne l'est « pas trop (3) », je me demande : Qu'est-ce donc que la chasteté si un tel livre peut être appelé chaste? Qu'est-ce que la chasteté si une femme prétend la conserver en racontant, et en racontant au public, ce qu'il était tout à fait inutile de raconter, et ce qu'elle-même avoue « n'être pas trop chaste »

(1) M. PROSPER FAUGÈRE. Introduction aux *Mémoires de Mme Roland*, p. XVIII.

(2) *Ibid.*, p. XXII.

(3) Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 21.

et qui est en effet de l'obscénité la plus révoltante (1)?

Ce mot de *récit chaste* ne convient cependant pas mieux au reste du livre qu'à ces deux pages immondes. L'un des éditeurs de Mme Roland, qui est naturellement l'un de ses apologistes, dit, à sa manière, la même chose que moi : « Certes, « pour qui veut ôter à la femme son dernier voile, il y a des « trésors dans ces *Mémoires particuliers* et dans ces lettres (2)... » Oter son dernier voile, c'est précisément ce que Mme du Châtelet faisait tout à l'heure quand elle « se « montrait à ses laquais en déshabillé de statue ». C'est au public que Mme Roland se montre dans le même déshabillé. Laquelle des deux est la plus impudique?

Mais j'ai peut-être pris une figure pour l'expression littérale de la pensée de l'apologiste. Peut-être celui-ci, — serait-il l'apologiste de Mme Roland sans cela? — estimant que le principe même de la Libre Pensée autorise toutes les libres paroles, n'a pas cru que tant de peintures et tant de détails qui font de ce livre un livre obscène, valussent même une remarque de l'éditeur, et a-t-il voulu dire seulement que dans ces *Mémoires* l'âme de Mme Roland se dépouille de ses derniers voiles. Mais cela vaut-il mieux? L'âme n'a-t-elle pas sa pudeur aussi bien que le corps? Ou plutôt n'est-ce pas la

(1) M. Sainte-Beuve lui-même, qui n'est point prude et qui est fort épris de Mme Roland, cette « belle et glorieuse figure » (*Nouveaux lundis*, tome VIII, p. 265), condamne en termes assez vifs ce récit qui lui rappelle « les plus laides histoires » des *Confessions* de Rousseau : « C'est, dit-il, le cynisme du philosophe que la femme « pure s'est crue obligée de suivre à la trace, même quand elle le faisait avec « dégoût.... Mme Roland a ici l'impudeur d'une honnête femme qui fait la forte. « Quelqu'un me dit, après avoir lu ce récit : *C'est le dévergondage de la vertu.* » (*Ibid.*, p. 201.)

M. Sainte-Beuve est un lettré, un délicat, un esprit ingénieux et charmant, à qui manque une seule chose pour être un grand critique, je veux dire le sentiment qui fait défaut à Mme Roland. Une honnête femme lisant ici que Mme Roland a « fait la forte » contre sa pudeur, ne comprendra pas. Eh bien, M. Sainte-Beuve, de son côté, ne comprend pas celle qui ne peut pas le comprendre. Il écrit : « le « dévergondage de la vertu », il enfile les uns au bout des autres des mots dont la réunion n'a point de sens... Il parle, mais il ne comprend pas.

(2) M. EM. DAIREAUX. Introduction aux *Mémoires de Mme Roland* (Edition à VINGT-CINQ CENTIMES le volume), p. 13.

même pudeur que l'âme, comme un maître qui veut être respecté jusque dans son serviteur, étend au corps qui lui a été donné ?

La liaison est si intime, qu'il serait bien difficile de distinguer, quand Mme Roland, cette femme « d'une timidité inex-
« primable », comme elle dit précisément à la même page, parle de ses « sens très-inflammables (1) ». Il ne le serait pas moins quand, après avoir rapporté que de fille pieuse (mais non dévote) elle était devenue philosophe, elle ajoute : « Les
« progrès de l'esprit ne se faisaient pas seuls ; la nature avait
« aussi les siens dans tous les genres (2). » Mme Roland a plusieurs pages là-dessus : comme je n'ai pas les franchises de la Libre Pensée, il faut que je m'arrête à la première ligne. Mais je peux bien signaler sa complaisance : « Je vois, dit-
« elle, je vois déjà les curieux s'inquiéter... » Elle satisfait aussitôt les curieux.

Elle fait deux fois coup sur coup (3) son portrait moral et physique, surtout physique. C'est là qu'elle loue elle-même en elle les qualités qui ne se laissent point voir dans son récit, mais en mêlant à ces louanges bien des traits qui me justifient : « Ce goût de plaire, qui soulève un sein naissant,
« qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs
« dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement
« avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes prin-
« cipes, répandait sur ma personne, comme il prêtait à ma
« toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent
« que ma parure, de plus modeste que mon maintien ; j'ai
« mais qu'ils annonçassent la retenue ; je n'y voulais que la
« grâce, et l'on en vantait l'agrément. » *Ce goût de plaire* ne lui laisse rien oublier ; et après une énumération de plusieurs pages, elle écrit : « Tels sont les trésors que la nature m'avait

(1) *Mémoires*. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 26.

(2) *Ibid.*, p. 66.

(3) *Ibid.*, p. 69, 70 et 71, puis p. 72 et 73.

« donnés..... » Elle poursuit, mais il faut encore que je m'arrête.

Dans ces portraits, un mot lui revient sans cesse sous la plume, celui de volupté : elle retrouve les caractères de la volupté jusque dans son menton. Faut-il s'étonner de cette préoccupation chez une femme « restée sage par volupté (1) » ? Quelle sagesse ! Et comment la distinguer du vice ?

Les *vingt-cinq ans d'adultère* de la sublime Emilie donnent-ils même à Mme Roland un grand avantage sur Mme du Châtelet ? Sans parler de son amour pour Buzot, qu'est-ce que cette fidélité qui ne l'empêche pas de livrer au public l'inviolable secret des « événements de la première nuit de « ses noces (2) » et qui lui fait répéter (3) ce *chaste récit* pour les lecteurs qui auraient lu d'un œil distrait sa première confidence ?

Et pourtant on ne craint pas d'écrire au frontispice d'un tel livre : « Jamais femme..... ne posséda plus qu'elle le tact « exquis et la délicatesse unie à la force ! » De telles paroles ne sont-elles pas une ironie sanglante, quand Mme Roland doit, dès les premières pages de ses *Mémoires*, tomber, comme Mme du Châtelet écrivant son traité *du Bonheur*, dans la « bestialité fétide (4) » !

M. Sainte-Beuve n'est pas tout à fait juste quand il dit : « Mme Roland... est et restera dans l'avenir le Jean-Jacques « Rousseau des femmes (5). » Jean-Jacques Rousseau, fort bestial dans tous ses écrits, n'est jamais tombé dans cette bestialité-là.

(1) *Mémoires*. Edit. de M. C.-A. Dauban, p. 69.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) *Ibid.*, p. 73.

(4) Voir p. 6 de l'édit. de M. C.-A. Dauban.

(5) *Nouveaux lundis*. Tome VIII, p. 264.

XXXIV

MADAME DU DEFFAND.

Mais Mme du Châtelet, Mme Roland, et la plupart des Libres Penseuses, ne sont que des personnages de théâtre qui, jouant un rôle devant leurs contemporains, se laissent prendre aux applaudissements qu'on leur donne et veulent continuer encore la comédie après son dénouement et devant la postérité. En *ôtant leur dernier voile*, elles ne nous découvrent que des créatures impudiques, quand nous voudrions voir une femme, une femme déchue (puisque les Libres Penseuses repoussent la Loi qui les relevait de l'antique servitude), mais une femme ! Comment nous révéleraient-elles le fond du cœur de la femme sans foi et sans mœurs, elles qui ne sont jamais descendues au fond de leur cœur ? Une Libre Penseuse l'a fait, le plus grand esprit qui fût jamais parmi les Libres Penseuses, et, parce qu'elle était le plus grand esprit, l'esprit le plus tourmenté par la Libre Pensée comme un criminel par le bourreau.

Du premier au dernier jour de sa longue existence, Marie de Vichy, marquise du Deffand, a donné aux indépendants — la langue du xviii^e siècle dirait aux libertins — tous les gages d'indépendance et de libertinage que peuvent souhaiter les plus exigeants.

Toute jeune fille, ou plutôt toute enfant, élève du couvent de la Madeleine du Traisnel (1), elle était déjà révoltée contre la foi qu'on lui enseignait. Non contente d'être incrédule, elle

(1) Rue de Charonne, à Paris.

était, comme tant d'autres que nous avons vues ou que nous voyons encore, apôtre d'incrédulité : « elle prêchait l'irrégion à ses petites camarades (1). » L'abbesse s'en émut, et, considérant que ce n'était pas dans la perversité seulement que Marie de Vichy était une enfant extraordinaire, elle fit venir Massillon à qui Marie exposa ses raisons. Massillon se retira en disant : « Elle est charmante ! » L'abbesse demandant à l'Evêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant, celui-ci réfléchit un instant et répondit : « Un catéchisme de « cinq sous. » Chamfort, qui partage le mépris de toute son école pour le Catéchisme, ne comprend pas la réponse de Massillon et s'étonne qu'on « n'en ait pu tirer autre chose ».

Tout à la fin de sa vie, un peu plus d'un an avant sa mort, elle écrivait à son ami Horace Walpole : « Il y a longtemps « que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de « l'homme, je ne me souviens pas quelle est celle dont je « lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, « voilà les trois dont je me souviens ; il faut que le pur- « gatoire soit la quatrième, à laquelle je substitue le « souper (2). »

Entre cette aurore et ce couchant, il n'y a pas, dans les quatre-vingt-trois années que vécut Mme du Deffand, une heure qui ne leur ressemble. Elle fut, comme Mme du Châtelet et peut-être tout à fait dans le même sens, l'amie de Voltaire (3). Elle fut son élève, comme Mme Roland : Voltaire

(1) CHAMFORT. Edit. Stahl, p. 90.

(2) *Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis le président Hénau't, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, Horace Walpole, etc.*, publiée par M. M. de Lescure. Tome II, p. 691.

(3) « Une circonstance assez singulière pourrait faire soupçonner la nature de ses « rapports avec Voltaire, au moins à une certaine époque. Leur liaison date de 1722 « ou 1723 ; car, dans une lettre de 1768, Voltaire lui dit : *Je vous suis attaché depuis « plus de quarante-cinq ans...* Toute correspondance cesse entre eux vers 1734, « et c'est à peu près le moment où commence la vie quasi conjugale de Voltaire « avec Mme du Châtelet. Cette correspondance reste interrompue pendant quatorze « ans, et ne recommence en 1749 qu'à la mort de cette même Mme du Châtelet, « par un billet de Voltaire à Mme du Deffand pour lui faire part de cette mort. « On remarque la même lacune dans la correspondance d'abord très-intime entre

dirigeait ses lectures et lui conseillait Rabelais, Hume, Lucrèce (1); Mme du Deffand répondait : « Certainement je ne lirai point Rabelais (2) », mais se soumettait avec empressement pour les deux autres. Voltaire voulait même lui envoyer un ou deux chants de son poème infâme (3), mais se ravisait, craignant que ses plaisanteries ne fussent pas de saison si Mme du Deffand les recevait après la lecture de quelque arrêt du Conseil qui lui ôterait la moitié de son bien (4). Elle fut, comme toutes les Libres Penseuses, l'admiratrice passionnée de Voltaire, à qui elle écrivait : « Il n'y a
« peut-être personne au monde, pas même votre ami d'Argental, qui soit plus votre prosélyte que moi (5). » Et ce n'était point là une vaine protestation : elle souscrivait juste un siècle d'avance, le 26 mai 1767, à la statue de Voltaire : « Il faut, Monsieur, lui disait-elle à lui-même, il faut, avant
« que je finisse cette lettre, que j'obtienne de vous une grâce,
« mais il faut que ce soit tout à l'heure : c'est votre statue
« ou votre buste qu'on a fait à Saint-Claude; on dit que
« vous y êtes parfaitement ressemblant, j'ai la plus extrême
« impatience de l'avoir. Ne m'alléguez point que je suis
« aveugle; on jouit du plaisir des autres, on voit en quelque
« sorte par leurs yeux, et puis la gloire, Monsieur, la gloire,
« la comptez-vous pour rien? Croyez-vous que je ne serais

« Voltaire et Formont. Quand elle recommence, le ton de l'intimité a cessé entre
« eux, et Formont avait dans l'intervalle pris une grande place dans celle de
« Mme du Deffand. »

M. LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE. Notice en tête de la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Parthélemy et M. Craufurt*, p. XXVIII.

(1) *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome I^{er}, p. 246 et 247.

On veut encore aujourd'hui faire entreprendre aux femmes, et même aux jeunes filles, l'étude de Rabelais : mais on n'a plus l'air de comprendre ce que comprenait encore Voltaire, que Rabelais puisse blesser leur délicatesse.

(2) *Ibid.*, p. 249.

(3) *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome I^{er}, p. 245.

(4) 3 décembre 1759. — *Correspondance* publiées par M. M. de Lescure. Tome I^{er}, p. 250.

(5) 24 mars 1760. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome I^{er}, p. 257.

« pas extrêmement flattée que vous décoriez mon appartement? Vous en imposerez à tous ceux qui y entreront; combien de sottises peut-être m'éviterez-vous de dire et d'entendre (1)! »

De tant de lettres de souscription que le *Siècle* a reçues, en est-il une seule qui puisse être comparée à celle-là? Le premier rang parmi toutes les Libres Penseuses revient à la femme qui l'a écrite, à cet esprit indépendant qui était en même temps une pauvre aveugle ne voyant que par les yeux des autres. Quel signe, si elle avait su le comprendre!

J'ai dit qu'elle souscrivait à la statue de Voltaire : cela n'est pas tout à fait exact; car après avoir réclamé la statue ou le buste pour son salon, elle se défendit de souscrire au monument public dont le projet fit la risée du dernier siècle (2), comme il vient de faire dans son rajeunissement la risée du nôtre. Elle refusait de « se placer parmi les gens de lettres et les beaux esprits » : eût-elle consenti à s'inscrire parmi les cabaretiers? Je ne le crois pas. Elle se contentait d'applaudir à cette heureuse idée :

« On ne parle ici que de votre statue : le siècle s'honore en vous rendant cet hommage; vous en devez être flatté; mais cependant n'oubliez jamais, mon cher contemporain, que vous êtes du siècle de Louis XIV..... Si vous ne voyez pas mon nom dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par humilité; il y aurait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux-esprits. J'en use avec vous comme avec la Divinité, qui se contente d'être adorée en esprit et en vérité (3). »

Sans doute il y a sous cette humilité bien de la malice. Cependant le mot de Divinité n'est point ici une moquerie, et elle se mettait parfois en adoration devant le génie de Vol-

(1) *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome I^{er}, p. 428.

(2) 29 juillet 1770. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome II, p. 81.

(3) 8 mai 1770. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. Tome II, p. 59.

taire. Elle lui avait écrit, un jour que le faux bruit de la mort de Voltaire s'était répandu dans Paris :

« Jamais on n'a été plus affligé que je le fus samedi der-
 « nier à l'ouverture d'une lettre où l'on m'apprenait que
 « vous étiez mort subitement ; je fis un cri, j'eus un saisis-
 « sement qui sont des preuves bien sûres de tout ce que je
 « pense pour vous : je fus dans ce moment aussi touchée,
 « aussi pénétrée qu'on le peut être de la perte de l'ami le
 « plus intime avec qui l'on passe sa vie. A ce sentiment il
 « s'en joignit mille autres ; tout me sembla perdu pour notre
 « nation, tout me parut rentrer dans le chaos, et je vis avec
 « édification que cette nouvelle fit la même impression sur
 « tout le monde (1). »

Elle n'avait pas besoin d'une alarme si chaude pour parler à Voltaire de ce ton passionné, elle qui parlait ordinairement de toutes choses et de tout le monde avec la tristesse un peu amère, mais calme, du désenchantement. Une vingtaine de jours avant cette alerte, elle avait écrit à Voltaire :

« Envoyez-moi quelques articles de votre dictionnaire, je
 « vous le demande à deux genoux..... Soyez persuadé que,
 « si je pouvais vous voir, je ferais volontiers cent lieues pour
 « vous aller entendre. Souvenez-vous que je suis votre plus
 « ancienne connaissance, et les vieilles connaissances valent
 « mieux que les nouveaux amis. Enfin, Monsieur, je vou-
 « drai vous persuader d'avoir beaucoup d'attention pour
 « moi, mais je crains de n'y pas réussir. J'aurais tout l'avan-
 « tage, et vous n'y en trouveriez aucun, si l'estime la plus
 « parfaite et l'amitié la plus tendre que je vous ai vouées pour
 « ma vie ne pouvaient pas me servir de compensation (2). »

Ces mots d'*amitié tendre* sont bien faits pour donner le change. Le cœur n'était pour rien cependant, nous le verrons assez tout à l'heure, dans cette étroite liaison. Il y avait entre

(1) 16 avril 1760. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. I, p. 360.

(2) 24 mars 1760. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. I, p. 258.

l'auteur du *Dictionnaire philosophique* et la Libre Penseuse une sympathie toute philosophique : mais d'amitié, de cette amitié qui est « le plus doux parfum de la vie (1) », et qui, à cause de sa délicatesse, ne saurait résister au souffle empesté de l'impiété, il ne pouvait pas y en avoir entre Voltaire et Mme du Deffand. « Je ne saurais vous dire, lui écrivait-elle, le « plaisir que j'ai eu de trouver dans *Candide* tout le mal que « vous dites de Milton ; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je « l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugements sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente « de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont « absolument conformes (2). »

Et ce n'est pas seulement une communauté de préjugés littéraires qui les réunissait, c'est surtout une communauté de philosophie sensualiste :

«..... Il y a longtemps que nous avons parlé dans nos « lettres du sujet que vous traitez dans votre dernière; mon « instinct m'a toujours menée à penser tout ce que vous « dites; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute, « nous n'avons pour guide que nos sens; s'ils nous égarent, « je n'y vois point de remède (3). »

Cependant il ne faut point s'arrêter à cette profession d'idées si grossières, dont on voudrait la voir plus honteuse. Elle n'était pas ainsi réduite au seul témoignage de ses sens, elle entendait au dedans d'elle-même les plaintes de son âme que la Libre Pensée avait, selon l'expression d'une autre Libre Penseuse (4), « dépouillée » de tout ce que l'âme peut aimer. Aussi traînait-elle une vie sans amour, une vie désenchantée. « M. Craufurt, écrivait-elle à Horace Walpole,

(1) Lettre de la comtesse Albert de La Ferronnays (Alexandrine) à sa belle-sœur. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 415.

(2) 28 octobre 1759. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. I, pp. 249 et 250.

(3) 26 avril 1772. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. II, pp. 243 et 244.

(4) Voir plus haut, page 112.

« M. Craufurt vous racontera la vie que je mène; il vous
« dira, s'il veut parler franchement, qu'il me trouve exces-
« sivement vieillie et de corps et d'esprit; que le nombre
« de mes connaissances est assez étendu, mais que je n'ai
« pas un ami, excepté Pont-de-Veyle, qui les trois quarts du
« temps m'impatiente à mourir; que la Sanadona est d'une
« platitude extrême, que je vis cependant fort bien avec elle,
« qu'elle me fait faire une étude de la patience et de l'ennui;
« qu'enfin je suis assez raisonnable, mais pas infiniment
« heureuse, étant fort peu contente de tout ce qui m'envi-
« ronne, et moins de moi que de personne. Ma santé est mé-
« diocre, mais je n'en désire pas une meilleure, je serais
« fâchée d'avoir plus de forces et d'activité; mais ce que je
« voudrais, ce serait d'être dévote, d'avoir de la foi, non pas
« pour transporter des montagnes, *ni pour passer les mers*
« *à pied sec*, mais pour aller de mon tonneau à ma tribune,
« et remplir mes journées de pratiques qui, par un nouveau
« tour d'imagination, vaudraient pour le moins autant que
« toutes mes occupations présentes. Je lirais des sermons au
« lieu de romans, la *Bible* au lieu de fables, la *Vie des Saints*
« au lieu de l'histoire, et je m'ennuierais moins ou pas plus
« de ces lectures que de toutes celles que je fais à présent; je
« supporterais plus patiemment les défauts et les vices de
« tout le monde, je serais moins choquée, moins révoltée
« des ridicules, de la fausseté, des menteries que l'on en-
« tend, et qu'on trouve sans cesse; enfin j'aurais un objet à
« qui j'offrirais toutes mes peines, et à qui je ferais le sacri-
« fice de tous mes désirs. Voilà les châteaux en Espagne que
« je fais dans mes insomnies. Quand je vous en parle, ce
« n'est pas pour m'en plaindre, c'est souvent, dans les vingt-
« quatre heures, le temps où je m'ennuie le moins (1). »

Elle écrivait à l'abbé Barthélemy :

(1) 15 novembre 1772. — *Correspondance* publiée par M. M. de Leseure. T. II, pp. 284 et 285.

« Les gens qui m'environnent sont une manière de spectacle et non pas une société. Je pense à ce que disait Fontenelle en voyant un troupeau de moutons : qu'il n'y en avait peut-être pas un seul de tendre. Je dis plus, il n'y a sûrement pas là un seul ami. J'ai le monde en horreur, mais je tire ce profit de l'ennui qu'il me cause, qu'il me fait trouver du plaisir à voir mes jours s'écouler.....

« Vous voyez la tristesse de mes pensées. Eh bien ! dans cette situation, j'aurai demain quinze ou seize personnes à souper, dont en vérité je ne me soucie d'aucune. D'où vient les prier ? me direz-vous. Ah ! l'abbé, par des raisons métaphysiques (1). »

Pourquoi les prier, ayant le monde en horreur ? Mais il lui était *une manière de spectacle*, et « l'âme étant séparée de Dieu, que son fond réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, le chagrin la dévore, l'ennui la tue : il faut qu'elle cherche des amusements au dehors (2). »

Elle parlait à Horace Walpole comme à l'abbé Barthélemy :

« Mon Dieu, mon Dieu ! qu'il y a peu de gens supportables ! mais de gens qui plaisent, il n'y en a point. » Et la suite (3).

Elle écrivait encore au même ami, si ce mot d'amis peut encore se dire où il y a un tel mépris du cœur humain :

« Quand je pense à tous les gens que je connais, même avec lesquels je vis journellement, qu'on appelle *mes amis*, il n'y en a aucun, hommes et femmes, qui aient la plus légère velléité de sentiments pour moi, ni moi pour eux ; il y en a même, dans ceux que je vois le plus souvent, en qui je démêle une jalousie, une envie, dont je suis

(1) 1^{er} juin 1773. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire. T. II, p. 427.

(2) BOSSUET. *Sermon pour la profession de Madame de La Vallière*.

(3) 22 mai 1768. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. I, pp. 480 et 481.

« occupée sans cesse à arrêter les effets et les progrès ; la
 « vanité, les prétentions, rendent la plupart des gens inso-
 « ciables. Ai-je tort de trouver qu'il est malheureux d'être
 « né (1)? »

Elle écrivait à Voltaire lui-même :

« Mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien ; il n'y a
 « de différence d'un automate à moi que la possibilité de
 « parler, la nécessité de manger et de dormir, qui sont pour
 « moi la cause de mille incommodités. Je voudrais savoir
 « pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheu-
 « reux ; car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de
 « véritablement heureux, et j'en suis si convaincue, que je
 « n'envie le sort ni l'état de personne, ni d'aucune espèce
 « d'individu, quel qu'il puisse être, depuis l'huître jusqu'à
 « l'Ange. Mais bientôt nous serons l'un et l'autre... Quoi?
 « Que serons-nous? Vous ne serez plus *vous*, vous y per-
 « drez beaucoup ; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que ga-
 « gner ; mais encore une fois, que serons-nous? Si vous le
 « savez, dites-le-moi ; et si vous ne le savez pas, n'y pensons
 « plus (2). »

Ce mépris du genre humain et cette incertitude de ce qui suivra la mort, l'amenaient à dire :

« Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime
 « point, et je le sais par moi-même ; je n'exige point des au-
 « tres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai point
 « pour eux ; ce qui s'oppose à mon bonheur, c'est un ennui
 « qui ressemble au ver solitaire et qui consomme tout ce qui
 « pourrait me rendre heureuse. Cette comparaison exige-
 « rait une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette
 « pensée (3). »

Cette pensée l'obsédait néanmoins, et depuis un long

(1) 11 janvier 1771. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. II, p. 125.

(2) Avril 1772. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. II, p. 232.

(3) A Horace Walpole. 17 mars 1776. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure. T. II, pp. 535 et 536.

temps, car elle écrivait quatre ans auparavant à la duchesse de Choiseul :

« Vous savez qu'il y a des gens qui ont dans les entrailles
« et l'estomac le ver solitaire, et que ce ver absorbe tous
« leurs aliments et les fait à la fin mourir d'inanition; eh
« bien, j'ai dans l'âme un ver du même genre, qui s'appelle
« l'ennui, qui fait sur mon âme le même effet que le soli-
« taire fait sur le corps (1). »

Ce ver, cet ennemi qu'elle avait au dedans d'elle-même, et qui ne lui laissait point de trêve, la faisait en effet mourir d'inanition : « Je nage dans le néant, écrivait-elle : l'ennui
« n'en est-il pas l'emblème? Tout le monde part ou est parti,
« il ne me reste positivement plus personne (2). »

Qu'importe? La plus douloureuse, la plus accablante solitude n'est pas dans l'éloignement ni même dans la mort de ceux qu'on aime. Tant qu'on ne les a point chassés de son cœur, tant qu'on les y garde avec un soin jaloux, comme un ami dans l'intérieur de son ami, on peut toujours s'entretenir avec eux au fond de son cœur, on n'est point seul. « Nous ne
« sommes jamais séparées, écrivait une sœur à sa sœur re-
« tenue loin d'elle; nous ne sommes jamais séparées, et
« bientôt je serai là où l'on comprend l'admirable unité qui
« nous lie tous en Dieu, et j'espère que je pourrai te re-
« garder..... Je t'aimerai encore davantage, là où tout est
« amour, et nous causerons, les autres chéris et moi (3). »
Dans les affections humaines que la pensée de Dieu a sancti-

(1) 3 janvier 1773. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire. T. II, p. 344.

(2) A l'abbé Barthélemy. 15 octobre 1773. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. III, p. 11.

(3) Dernière lettre de la comtesse Albert de La Ferrounays (Alexandrine) à sa belle-sœur. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 425.

Quelques jours après la mort de son mari tant aimé, elle avait adressé à Dieu cette prière :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! permets-moi de l'aimer au ciel autant que je l'ai
« aimé ici ! autant que je l'aime maintenant, et que lui soit aussi le même pour
« moi.. » Livre secret d'Alexandrine. — Même volume, p. 20.

fiées, la séparation n'est qu'apparente; la réalité, c'est l'union des cœurs en Dieu. Mais dans ces fausses amitiés où l'ami ne voit dans ses amis qu'une manière de spectacle « et non pas une société », les amis sont toujours séparés alors même qu'ils sont enfermés ensemble, et chacun demeure seul au milieu des autres, car « y a-t-il une plus grande solitude que de ne tenir à rien? que de ne voir que des objets à qui on est indifférent et qui nous le sont par-faitement (1) »?

Mme du Deffand avait perdu jusqu'au courage de lutter pour reconquérir les biens dont elle avait un sentiment si vif et si profond :

«..... Si vous doutez de ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence; je suis très-simple et très-froide spectatrice; je ne m'intéresse à personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence. »

Une autre femme, mais une chrétienne, qui avait aimé, qui aimait autant qu'on peut aimer ici-bas, et dont le cœur avait été déchiré par une de ces « horribles disparitions de la terre (2) » que fait la mort, voulait cependant aimer toujours: « Plus je vais, plus je veux avoir d'amour dans le cœur, et rien que de l'amour (3)! »

Mme du Deffand, qui souffrait de n'aimer point et qui avait la pleine connaissance de son mal, mais sans l'espérance de le guérir ni le courage de le combattre, ajoutait ces paroles si injurieuses à l'ami qui recevait ses confidences :

«..... Malheureusement mon âme ne vieillit point comme mon corps; il lui faudrait de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de

(1) Madame du Deffand à la duchesse de Choiseul. 22 avril 1771. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. I, p. 404.

(2) « La mort n'est pas triste à cause du ciel, mais cette disparition de la terre est horrible ! » Lettre de la comtesse de Mun (Eugénie) à sa sœur. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 235.

(3) Lettre de la comtesse Albert de La Ferronnays (Alexandrine) à sa belle-sœur. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 395.

« honte à l'état que j'éprouve; mais il y a bien de la sottise et
 « de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi per-
 « suadée que je le suis qu'aucune personne au monde ne
 « puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des
 « peines et des plaisirs d'un autre (1). »

En cet état, il lui arrivait de jeter sur les bêtes, quoiqu'elle s'en défendit (2), ce regard d'envie que tous les Libres Penseurs semblent condamnés à leur jeter tour à tour :

« Je suis honteuse de l'emploi que je fais de la vie; les
 « bêtes à quatre pattes en tirent mieux parti que moi, loin
 « d'avoir aucun avantage sur elles! La nature qui leur a ôté
 « le souvenir, la prévoyance et la réflexion, les a bien mieux
 « traitées que nous. A quoi nous servent ces facultés? A
 « nous empêcher de jouir de tout. Leurs cinq sens les ren-
 « dent heureuses. Elles ne songent qu'à les satisfaire, et
 « nous, nous en avons pour ainsi dire un sixième qui nous
 « fait perdre tous les plaisirs qu'elles ont (3). »

Elle descend aussi bas que toutes les autres Libres Penseuses. Mais cette fange lui est odieuse, elle ne saurait comme les autres y demeurer. D'un coup d'aile son âme remonte... Hélas! elle ne remonte pas jusqu'à Dieu :

« *Fi! fi!* du monde, de ses pompes et de ses œuvres. S'il
 « ne fallait qu'y renoncer et les détester, le paradis me se-
 « rait bien assuré (4)! »

C'est le vide d'une grande âme que les vanités du monde ne peuvent point remplir. Mais c'est le vide d'autant plus grand que plus grande est l'âme.

Elle ne s'arrêtait point à elle-même, comme les autres Libres Penseuses, dans ce mépris universel. Mais ce qu'elle

(1) A Horace Walpole. 8 avril 1776. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure, t. II, pp. 542 et 543.

(2) Voir plus haut, page 169.

(3) A la duchesse de Choiseul. 27 août 1772. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire. T. II, pp. 234 et 235.

(4) A la duchesse de Choiseul. 24 mai 1769. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. I, p. 209.

méprisait le plus en elle, c'est en effet ce qui s'y trouvait de plus digne de mépris :

« Je ne suis qu'une chrysalide dont il ne sort qu'un papillon. Je sens toute ma faiblesse, ma puérilité, le peu de tenue qu'il y a dans mes idées, non par légèreté de caractère, mais par faiblesse d'organe et petitesse d'esprit. Cependant, je ne me donne pas moins les airs d'être choquée de la bêtise et de la sottise de tout ce qui m'environne (1). »

Ce qu'elle méprise le plus en elle, oserai-je le dire d'une femme du XVIII^e siècle, de l'amie de Voltaire et de d'Alembert, d'une Libre Penseuse qui domine toutes les autres par l'intelligence et par le caractère?... ce qu'elle méprise le plus en elle, c'est la Raison !

«..... Voilà ce que la raison me dit, je veux l'écouter et la croire; mais cependant quel bien cette raison nous fait-elle? Elle éteint ou amortit tous les sentiments naturels, et met à la place des idées qui nous sont toujours étrangères, qui ne s'insinuent jamais véritablement dans notre âme, qui nous font dire en bâillant que nous sommes heureux. J'honore la raison puisqu'il le faut, mais elle ne fait pas tant de bien qu'on s'imagine; je ne sais si elle rend estimable, mais je sais bien que quand elle est dominante, elle ne rend pas aimable (2). »

Elle va plus avant, et, à de certains moments, cette Libre Penseuse parle comme une pénitente humiliée, brisée... Je voudrais ajouter un autre mot : mais il faut bien que je m'arrête, quand elle-même s'arrête :

« L'usage que l'on fait de la vie ne devrait pas la rendre précieuse, et cependant on y est attaché, on croit toujours que l'instant qui suivra vaudra mieux que l'instant présent. Je suis effrayée quand je pense à l'usage que j'ai

(1) A l'abbé Barthélemy. 21 juin 1767. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. I, p. 123.

(2) A Horace Walpole. 10 janvier 1771. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lesclapart. T. II, pp. 124 et 125.

« fait du nombre d'années que j'ai vécu, de leur inutilité (1)! »

Le souvenir de la vie qu'elle a vécu lui pèse comme un remords, elle ne trouve dans le présent que « l'ennui, emblème du néant », et la pensée de la mort l'épouvante :

« Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort (2)? Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi; au contraire, je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité : *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr*; mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute, aussi je ne le nie pas; je suis comme un sourd et un aveugle-né; il y a des sons, des couleurs, il en convient; mais sait-il de quoi il convient? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure, mais cela ne suffit pas. Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre; que peut-on apprendre sans eux? Cependant, si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort que je ne le suis pendant ma vie. A quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer? Je vous le demande, à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez, par sympathie, trouver la vérité, si elle est trou-

(1) A la duchesse de Choiseul. 19 juillet 1778. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. III, p. 322.

(2) La chrétienne que j'opposais tout à l'heure à Mme du Deffand, et que je vais lui opposer encore, parlait de la mort bien autrement, non dans l'excès de sa douleur et au moment où elle venait de se voir séparée de ce qu'après Dieu elle aimait le plus au monde, mais au contraire un assez long temps après la séparation et quand son âme avait repris la pleine possession d'elle-même :

« Merci, chère sœur, de tant désirer me revoir! Je le désire bien aussi. Je trouve tout simple que tu ne désires pas ma mort, mais je suis toute touchée de la peur que tu as eue de ma grippe. Je vivrai longtemps, et j'espère, avec l'aide de Dieu, vivre patiemment. J'ai moins hâte de mourir maintenant, quoique le goût m'en reste, et m'en restera jusqu'à l'autre monde, j'espère. »

Récit d'une sœur, t. II, p. 81.

« vable. C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'ap-
 « prendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un
 « rôle (1). »

L'ennui profond qui lui ronge le cœur lui arrachait tout à l'heure ce cri de désespoir : *Je nage dans le néant !* L'effroi de la mort, la terreur de ce qui peut la suivre, lui fait regretter le néant ou ce qui est le plus semblable au néant, l'insensibilité :

« Je m'accommode très-fort de l'état de faiblesse; elle
 « engourdit l'âme. C'est un bien de n'avoir pas d'activité
 « quand on n'a point occasion de l'exercer; et encore un
 « plus grand bien d'avoir peu de sensibilité, quand elle ne
 « sert qu'à faire souffrir. Il me semble que je me trouverais
 « fort bien d'être orme ou chêne (2). »

Est-il une douleur comparable à la douleur de cette Libre Penseuse qui aurait voulu pouvoir se réfugier dans le néant ? Ah ! sans doute la race d'Adam tout entière est condamnée à passer sur la terre des jours pleins d'afflictions et de larmes : mais la douleur des Chrétiens ne ressemble point à cette douleur-là, c'est une douleur pleine d'espérance, comme celle de la mère dans l'enfantement. Mme du Deffand, se désintéressant de la vie parce qu'elle n'aimait rien au monde, me rappelait cette jeune femme, presque aussitôt veuve que femme, qui, souffrant par l'amour, mais par un amour qui l'avait
 « attirée au Ciel (3) », disait encore : « Plus je vais, plus je
 « veux avoir d'amour dans le cœur et rien que de l'amour ! »
 Comme Mme du Deffand, elle semblait aussi ne pouvoir ni vivre ni mourir : « Je ne puis pas vivre sans lui ! s'écriait-
 « elle. Je ne puis non plus mourir, rien ne me tue (4)..... Mon
 « âme se meurt de mille douleurs, et mon corps ne peut

(1) A Horace Walpole. 1^{er} avril 1769. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lescure, t. I, p. 559.

(2) A la duchesse de Choiseul. 27 septembre 1771. — *Correspondance* publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, t. II, p. 52.

(3) *Récit d'une sœur*, t. II, p. 102.

(4) *Ibid.*, p. 24.

« mourir (1). » Et la sœur à qui elle disait cela disait elle-même : « Cette pauvre chère me fendait le cœur : si pâle, « ses yeux regardant tout si indifféremment, ce grand deuil, « qui a l'air tellement plus profond pour elle que pour toute « autre, sa taille qui a l'air de se plier en deux ! Toute son « attitude est tellement celle d'une personne qui n'a plus « rien à faire, rien à espérer, qui ne veut s'établir nulle « part, qui est pressée de partir ! C'est une grande douleur à « regarder (2). » Cette grande douleur ne finit qu'à la mort, et on put la regarder treize ans sans la voir diminuer. « Je ne « puis plus même, écrivait l'une de ses sœurs, me la repré- « senter autrement que telle que je l'ai quittée, et telle que je « la retrouverai, et tout ce qu'on dit du temps me paraît ab- « surde quand je pense à elle (3). » Et elle-même remerciait Dieu de cette mémoire fidèle qui renouvelait sans cesse l'aliment de sa douleur : « car de voir s'effacer et peu à peu « disparaître ce qu'on a le plus vivement ressenti, voilà une « des plus grandes misères de l'humanité (4). » Cette légitime douleur, née de la perte d'un bonheur plus délicieux que cette âme-là même n'aurait pu le rêver (5) (tandis que Mme du Deffand n'avait rien perdu, ne s'étant jamais attachée à rien), cette grande douleur était vraiment à regarder. Les premiers jours passés, « ces cruels et terribles jours », Alexandrine, « par la grâce de Dieu, pleura son Albert « gaïement (6) ». Et ceux qui la voyaient disaient : « On ne « peut plus la plaindre, mais on peut toujours l'aimer (7). » Comment la plaindre en effet quand, au milieu même de sa douleur, elle avait « des bonheurs célestes (8) » ? Cette grande

(1) *Récit d'une sœur*, t. II, p. 34.

(2) *Ibid.*, pp. 18 et 19.

(3) *Ibid.*, p. 111.

(4) *Ibid.*, p. 107.

(5) *Ibid.*, p. 102.

(6) *Ibid.*, p. 405.

(7) Lettre de M. le comte de Montalembert à Mme Augustus Craven. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 364.

(8) « Dis-moi si elle n'a pas des bonheurs célestes au milieu de ses malheurs ? »

douleur tempérée, mais non diminuée, par la divine douceur (1), ne pouvait jamais se changer en amertume comme la douleur des Libres Penseuses. Cette grande douleur, qui était une douleur chrétienne, se changea au contraire en suavité, si bien qu'on put dire de cette jeune femme qui n'avait plus rien à faire ici-bas, rien à espérer, qui ne voulait s'établir nulle part, qui était pressée de partir : « Il est impossible « d'être plus suave qu'elle ne l'est. Ce mot a l'air d'être fait « pour elle (2). »

Bossuet s'écriait, frappé d'admiration devant les changements accomplis par la grâce dans une âme : « Quel état ! et « quel état (3) ! » Qui ne dirait, à la vue de cette Libre Penseuse et de cette Chrétienne : Quelle douleur ! et quelle douleur !

XXXV

LA LIBRE PENSEUSE IDÉALE.

Mais Mme du Châtelet, Mme Roland, Mme du Deffand, c'est l'histoire, c'est la Libre Penseuse dans sa triste réalité.

Lettre de la comtesse de Mun (Eugénie) à Mme Augustus Craven. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 206.

(1) « C'est avec une grande douceur que je me persuade toujours davantage que « c'est en Dieu que se conservent le mieux les affections. » Lettre de la comtesse Albert de La Ferronnays (Alexandrine) à sa sœur. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 107.

(2) «..... Après la messe, j'étais rentrée chez ton père ; elle est venue nous y rejoindre et elle nous a embrassés tous deux avec effusion, sans rien dire, car il « n'y avait pas de parole qui pût exprimer ce qui remplissait son cœur en ce « moment. Il est impossible d'être plus suave qu'elle ne l'est. Ce mot a l'air d'être « fait pour elle. »

Lettre de la comtesse de La Ferronnays (belle-mère d'Alexandrine) à Mme Augustus Craven. — *Récit d'une sœur*, t. II, p. 82.

(3) *Sermon pour la profession de Madame de La Vallière.*

Les philosophes de la Libre Pensée rêvent sans doute un personnage bien supérieur à ces femmes qui viennent de nous être révélées par l'histoire et par leurs propres confidences. L'idéal est toujours à une si grande hauteur au-dessus du réel ! Une seule réalité s'élève encore bien plus haut que l'idéal : c'est la sainteté. Mais la sainteté n'est pas, comme l'idéal, d'ordre naturel et humain : elle est d'ordre surnaturel et divin. Sans le secours de Dieu, les œuvres de l'homme et l'homme lui-même, qui ne vaut que par ses œuvres, demeurent bien au-dessous de ce qu'il a conçu dans son esprit. Dieu conçoit, il veut et il exécute ce qu'il conçoit, et ces trois actes ne formant qu'un seul acte qui ne rencontre aucun obstacle, l'exécution est toujours égale à la conception et toutes deux sont parfaites. Mais la conception de l'homme est déjà souvent le produit d'actes successifs de son esprit ; sa volonté n'est pas bien assurée, il veut et ne veut pas, sollicité par tant de sentiments contraires ; et pour exécuter ce qu'il a conçu et ce qu'il veut réaliser, il hésite dans le choix des moyens ; et quand il a choisi, bien souvent il se défie de son choix et doute du succès ; puis il rencontre mille obstacles en lui-même, dans la faiblesse de son esprit ou dans celle de son cœur, mille obstacles hors de lui-même, dans les passions d'autrui, et jusque dans la résistance de la matière. Et l'œuvre qu'il commence, qu'il poursuit, qu'il mène à terme au milieu de tant de luttes, en porte toujours les traces qui altèrent son unité, c'est-à-dire sa beauté. L'œuvre qu'il avait conçue lui semblait parfaite et comme divine : mais que l'œuvre qui est là devant lui, après ce laborieux enfantement, est différente !

La réalité demeure toujours bien au-dessous de l'idéal, quand la pensée a pris son vol vers ces régions sublimes où la terre et tout ce qui est de la terre paraît si petit ! Mais quand la pensée, rendue folle et furieuse par l'orgueil, ou succombant sous le poids de la chair, fuit le ciel et l'azur et la lumière, quand elle plonge dans l'abîme et qu'elle y con-

çoit l'idéal, l'idéal est assuré de demeurer toujours bien au-dessous du réel : la perversité humaine ne pourra jamais tomber si bas.

L'histoire nous a montré des Libres Penseuses sans foi, sans cœur, sans pudeur, et il semblait que plus rien d'humain ne battît dans la poitrine de ces femmes auxquelles il faudrait trouver un autre nom. Mais que la Libre Penseuse idéale est bien plus horrible encore ! La Libre Penseuse idéale, c'est la *Femme libre* des Saint-Simoniens, c'est la femme *progressive* des Phalanstériens. La Libre Penseuse idéale, c'est Indiana, c'est Valentine, c'est surtout Lélia et mademoiselle La Quintinie. Mais toutes leurs sœurs, créations de la même imagination, peuvent pareillement prétendre à cette gloire d'offrir en elles l'idéal de la Libre Penseuse.

La Libre Penseuse, c'est la femme émancipée de la loi chrétienne. Le Christianisme, en affranchissant la femme, en l'élevant si haut, lui a donné un mari à sanctifier, des enfants à élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu ; il lui a confié l'apostolat le plus humble et le plus puissant. Mais quand il lui marquait ainsi sa place au foyer, il ne pouvait l'admettre au sacerdoce qui est une fonction publique. C'est pourquoi le sacerdoce doit être la première conquête de la Libre Penseuse, de la femme émancipée de la loi chrétienne. Aussi, dans la Religion saint-simonienne, « *le sacerdoce, c'est l'Homme et la Femme*, et non pas l'Homme *seulement* » ou la Femme *seulement* (1). » Et la femme admise à ce sacerdoce, c'est la femme dont la pensée n'a plus de règle, dont la volonté n'a plus de frein, dont la passion n'a plus d'entraves. Je ne dirai pas que c'est la courtisane : la courti-

(1) Extrait de la Parole du PÈRE, dans la réunion générale de la Famille, le 19 novembre 1831.

Dans tout ce que je reproduis des Saint-Simoniens, je ne veux pas souligner un mot. Ce n'est pas assez de citer fidèlement, il faut conserver jusqu'à la physiologie typographique qu'ils donnent si soigneusement à l'expression de leur pensée.

sane, déréglée dans sa conduite, ne l'est pas nécessairement dans sa pensée. Mais la Libre Penseuse est un esprit révolté, qui, gardant l'orgueil de sa révolte dans les actes même qui la font semblable à la brute, marque le péché bestial du signe diabolique. De là ces raffinements de volupté cherchés jusque dans le sacrilège :

« Tantôt le couple sacerdotal CALMERA l'ardeur immodérée
 « de l'*intelligence* ou MODÉRERA les appétits déréglés des *sens* ;
 « tantôt, au contraire, il RÉVEILLERA l'*intelligence* apathique
 « ou RÉCHAUFFERA les *sens* engourdis, car il connaît tout le
 « charme de la *décence* et de la *pudeur*, mais aussi toute la
 « grâce de l'*abandon* et de la *volupté* (1). »

La prudence a-t-elle ici enveloppé la pensée de trop de voiles ? La pensée paraît-elle d'autant plus obscure qu'on hésite à reconnaître ce qu'on croit entrevoir ?... Mais la Religion saint-simonienne a eu deux chefs à la fois ; ce partage a duré peu de temps, et celui des deux chefs qui s'est séparé de la *Famille saint-simonienne*, M. Bazard, a expliqué les motifs de sa rupture, et, en les [expliquant, a éclairé d'une lumière sinistre les paroles mystérieuses que je viens de reproduire :

« Enfantin prétendait que l'intimité entre les sexes, consi-
 « dérée aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sain-
 « teté, d'élévation que dans le mariage, ne devait plus être
 « exclusive entre les époux ; que le supérieur, par exemple
 « (le prêtre ou la prêtresse), pouvait et devait provoquer et
 « établir cette intimité entre lui et ses inférieurs, soit comme
 « moyen de satisfaction pour lui-même, soit dans le but, en
 « déterminant de la part des inférieurs un plus grand attrait
 « pour sa personne, d'exercer une influence plus directe et
 « plus vive sur leurs sentiments, leurs pensées, leurs actes
 « et, par conséquent, sur leurs progrès.

(1) *Extrait d'un des enseignements de NOTRE PÈRE SUPRÊME ENFANTIN sur les relations de l'Homme et de la Femme.*

« Cette conception fut présentée d'abord par Enfantin, « et selon ses propres expressions, comme la transformation « de l'ancien *droit du seigneur*, comme un moyen pour l'inférieur de rendre hommage au supérieur, et de recevoir de « lui l'*initiation* d'un amour plus élevé que le sien ou que « celui de ses égaux. Dans la suite, elle a singulièrement « varié dans les formes sous lesquelles elle a été exposée, « ainsi que dans la systématisation et la justification qui lui « ont été données; mais, au fond, elle n'a subi aucun changement important, et il est facile de retrouver dans chacune des phases qu'elle a parcourues la pensée qui se « trouve imprimée dans la formule primitive. »

Un autre membre important de la *Famille saint-simonienne*, M. Olinde Rodrigues, s'est aussi séparé du PÈRE SUPRÊME ENFANTIN. « J'ai affirmé, dit-il pour expliquer « cette détermination, j'ai affirmé que dans la Famille saint-simonienne tout enfant devait pouvoir connaître son père. « M. Enfantin a exprimé le vœu que la femme fût seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. »

En dehors de la *Famille saint-simonienne*, M. Emile de Girardin a écrit un gros livre pour revendiquer *la Liberté dans le Mariage par l'égalité des enfants devant la mère*. Ce titre seul dirait tout, si la signature de l'un des hommes qui font aujourd'hui l'opinion publique en France ne donnait à ce livre, à ce programme qu'il appelle lui-même un DÉCRET DE L'AVENIR, le caractère d'une menace épouvantable.

La parole du PÈRE SUPRÊME ENFANTIN qui a eu, en dehors de la *Famille saint-simonienne*, un tel écho, a soulevé dans la *Famille*, à côté de quelques protestations isolées, l'enthousiasme de tous ses disciples. En songeant à cette émancipation de la femme, réalisée dans toute la société moderne, l'un d'eux s'écriait :

« On verrait des hommes et des femmes unis par un « amour sans exemple et sans nom, parce qu'ils ne connaîtraient ni le *refroidissement* ni la *jalousie*; des hommes et

« des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais
« cesser d'être l'un à l'autre, et dont l'amour serait, au con-
« traire, comme un divin banquet augmentant de magnifi-
« cence en raison du nombre et du choix des convives (1). »

Voilà l'émancipation qu'ils promettent à la femme. Dirai-je que la femme y retrouvera la servitude antique? Mais ils le disent eux-mêmes sans y prendre garde : « *L'esprit* prétend à
« la domination de la *chair*, comme l'HOMME à celle de la
« FEMME (2). » Quelle image! et combien elle est vraie, si on l'applique à leur *Femme libre*! En vain ils *réhabilitent* la chair comme ils émancipent la femme : l'âme pourra bien, dans sa lâcheté, céder aux convoitises de la chair, mais toujours elle méprisera la chair, voudra se révolter contre elle et se venger de son esclavage par un esclavage plus dur qu'elle lui imposera. Ce jour des représailles ne viendra jamais si l'âme n'a jamais le courage de briser les liens honteux qui la retiennent. Mais contre la femme, l'homme aura trop facilement ce courage-là, le jour où la femme, n'ayant plus pour asservir l'homme sa jeunesse et sa beauté, ne pourra plus exercer la tyrannie de la chair sur l'esprit. Alors l'esprit, c'est-à-dire l'homme, — suivant la comparaison du PÈRE SUPRÊME, — dominera sur la chair, c'est-à-dire sur la femme; et la femme, que le Christianisme avait délivrée, sera encore écrasée.

La *Femme libre* des Saint-Simoniens est une femme *progressive*, et la femme *progressive* des Phalanstériens est une femme libre. Je n'ai pas à définir ce progrès ni cette liberté : il me suffit de laisser le prophète du Phalanstère exposer lui-même son idéal :

- « Une femme peut avoir à la fois :
- « 1° Un époux dont elle a deux enfants;
- « 2° Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant;

(1) M. CHARLES DUVEYRIER. *Globe* du 12 janvier 1832. Article intitulé : *De la Femme*.

(2) Paroles du PÈRE ENFANTIN devant la cour d'assises de la Seine, le 28 août 1832.

« 3° Un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre.

« Plus de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte ; elle peut ainsi, dans un cas de mécontentement, refuser à ces divers hommes le titre supérieur auquel ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complètement l'hypocrisie dont le mariage est la source.....

«

« Cette courte digression sur les *ménages progressifs* ne suffit pas pour en donner une idée complète. Il faudrait y ajouter, entre autres détails, une notice sur le code amoureux de cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements. Le peu que j'ai dit sur les *ménages progressifs* suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe où nous sommes, par une opération purement domestique (1). »

C'est ainsi que la Libre Pensée, dans leurs systèmes, « ouvre la carrière au plaisir (2) », et que la femme chrétienne est appelée, dans leurs rêves monstrueux, à n'être plus qu'une femme de plaisir. Cependant cette forme systématique qui a je ne sais quel faux air de science, et qui par là en impose au vulgaire, risque d'effrayer en même temps la frivolité. Mais comme le système s'est ouvert à l'utopie, c'est-à-dire au roman, le roman s'ouvre au système et

Le conte fait passer le précepte avec lui.

(1) CH. FOURIER. *Théorie des Quatre Mouvements*, pp. 169 et 170.

(2) « Le vil caractère des femmes sauvages et barbares aurait dû prouver aux civilisés que le bonheur de l'homme, en amour, se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvrant la carrière au plaisir, l'ouvre de même aux mœurs qui en font le charme. »

CH. FOURIER. *Théorie des Quatre Mouvements*, p. 170.

L'apostolat diabolique se fait, comme l'autre, tout à tous (1), mais pour les incendier tous des feux de la fureur bestiale.

Si, par une tactique qui leur est trop ordinaire, le système osait désavouer le roman, ou si le roman disait : Je ne connais point le système, je ne connais que la fantaisie ! une sœur de Lélia les confondrait bien vite l'un et l'autre par cette franche déclaration : « Vous savez que je suis de la Religion saint-simonienne à certains égards, et que je ne vois dans le mariage qu'un engagement volontaire et libre, auquel le maire, les témoins et le sacristain ne donnent pas un caractère plus sacré que ne font l'amour et la conscience... Il y a un mariage vraiment religieux qui se contracte à la face du ciel (2). »

La Libre Penseuse est de la Religion saint-simonienne, de la Religion de l'avenir qui est aussi, en un certain sens, la Religion du passé, non pas la Religion qui a constitué la France et l'Europe et toute la société moderne, la Religion que nos pères appelaient LA RELIGION, car ils n'en voulaient point connaître d'autre, mais je ne sais quelle « Religion secrète » et ténébreuse qui a toujours cherché, qui cherche encore à se constituer à côté de l'Église » de Jésus-Christ ou plutôt contre l'Église, et qui comprend bien qu'elle ne réussira jamais à se constituer tant qu'elle n'aura pas vaincu la résistance de la femme chrétienne, tant qu'elle ne se sera pas assurée la complicité de la femme déçue de la vertu et de la liberté chrétiennes :

« A côté de l'Église officielle est une Religion secrète qui cherche encore à se constituer. Cette société idéale de l'égalité traversa les siècles sous le nom d'hérésie, et aboutit à la Révolution française, pour se reformer et se discuter, à défaut de mieux, dans les clubs chartistes et dans l'exalta-

(1) *Cor.*, IX, 22.

(2) GEORGE SAND. *Horace*, tome II, p. 42.

« tion communiste. L'hérésie du passé, le communisme d'aujourd'hui, c'est le cri des entrailles affamées et du cœur dévoré qui appelle la vraie connaissance, la voix de l'esprit, la solution religieuse, philosophique et sociale du problème monstrueux suspendu depuis tant de siècles sur nos têtes (1). »

La Libre Penseuse doit arriver là, elle doit repousser toutes les vérités, embrasser toutes les erreurs, même les erreurs qui se contredisent entre elles. Mais avant de regarder au fond de l'abîme où elle doit tomber, écoutons-la marquer elle-même son point de départ. Elle était, dit-on, catholique fervente et pieuse : mais pour dire cela, sait-on bien quelle est la foi catholique ? quelle est la piété ? Je ne veux pas contredire cependant, et je la tiens pour une pieuse chrétienne, quoiqu'elle ait aussi cette bonne opinion d'elle-même, ce qui ne se voit guère dans une âme chrétienne et pieuse. Mais je demeure stupéfait, épouvanté, quand j'entends cette chrétienne, cette jeune fille, dire au père de son fiancé : « Si tous sont libres, je le suis aussi, et le noble sentiment qui s'est fait jour en moi est une révélation de mon droit à l'amour et au bonheur (2). » Il y a des mots qu'une jeune fille chrétienne n'osera jamais prononcer, qu'elle n'ose pas même se dire tout bas, dans le secret de son cœur : non que le sentiment qu'ils expriment soit coupable, mais une âme vraiment virginale s'effraye à l'approche de ce sentiment-là, elle se sent déjà toute troublée quand elle l'entend seulement nommer. Cependant la jeune chrétienne des Libres Penseuses, qui doit devenir Libre Penseuse elle-même, revendique *son droit à l'amour !* Et l'amour, comme elle le comprend, doit lui tenir lieu de tout le reste, et de Dieu lui-même : « Je me suis beaucoup interrogée, dit-elle, je m'interroge à toute heure. Je suis scrupuleuse, et mon amour ne peut être qu'une reli-

(1) *Consuelo*.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, 4^e édition, p. 230.

« gion (1). » Mais la Religion, chez elle, est bien tolérante : Lucie est catholique et garibaldienne (2). Quand sa religion comporte de telles licences, quelle sécurité peut offrir un amour qui est pour elle une religion ?

Mais sa religion est bien en effet sa religion à elle, son catholicisme un catholicisme de fantaisie que l'Église ne connaît pas et qui fait horreur à la Charité, quoiqu'elle soit la Charité, pleine de commisération pour toutes les erreurs et pour toutes les faiblesses, pleine de dévouement pour tous ceux qui errent et pour tous ceux qui succombent. Mais ce Catholicisme, produit de l'imagination de Lélia, exclut ce généreux dévouement : cette jeune chrétienne laissera son grand-père, qui lui a tenu lieu de père et de mère, mourir, non point dans l'indifférence, mais dans la haine de la vérité de Dieu : « Vous m'avez autorisée », dit-elle à son directeur (quel directeur !) — « vous m'avez autorisée, fût-ce à l'heure suprême de la mort, à ne pas le tourmenter inutilement pour le faire rentrer dans le sein de l'Église (3). » Elle entend sortir de la bouche de cet aïeul, qui n'a plus qu'un petit nombre de jours à vivre, ces malédictions épouvantables qui retombent sur celui qui les profère et sont la sentence de sa damnation, à laquelle il n'aura rien à opposer, l'ayant prononcée lui-même :

« ... J'ai quatre-vingt-deux ans ; eh bien ! je le jure devant celui que vous appelez Dieu, et qui est pour moi la loi de l'univers, je porte en moi depuis cinquante ans une malédiction que je veux formuler jusqu'à ma dernière heure ! Maudite et trois fois maudite soit l'intervention du prêtre dans les familles (4). »

Cette jeune chrétienne qui a entendu cela, « devient

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 230.

(2) *Ibid.*, p. 40.

(3) *Ibid.*, p. 101.

(4) *Ibid.*, pages 139 et 140.

« une lionne pour défendre » son grand-père contre ceux qui tentent d'apaiser ce furieux à l'heure où il va mourir. « Ne souffrez pas, dit-elle à son fiancé, ne souffrez pas qu'il aperçoive seulement l'ombre d'un prêtre à son chevet... » Quelle chrétienne ! Et le fiancé qui rapporte cette prière, ou plutôt cette défense, ajoute : « Nous avons juré tous les deux de faire bonne garde (1). » Mais lui du moins ne fait point profession de christianisme.

Cette étrange chrétienne fait bonne garde elle-même : « J'ai respecté, dit-elle, les opinions de mon meilleur ami, de mon grand-père, et j'ai été amenée à déployer toute l'énergie dont je suis capable pour les faire respecter par les autres. A l'heure qu'il est, je suis près de lui, comme une sentinelle vigilante, pour empêcher la main d'un prêtre d'approcher le crucifix de ses lèvres, et je sais que je remplis un devoir. Je chasse le culte de notre maison, je détournerais au besoin avec violence l'image du Christ de notre seuil ! Et pourtant je vénère cette image et j'adore la loi de Jésus ; mais ma conscience, sûre d'elle-même, me commande ce que je fais » (2).

Voilà une chrétienne bien préparée à faire une ardente Solidaire.

Car la foi lui manque comme la charité. Elle félicite — le lecteur va d'étonnement en étonnement, — elle félicite son fiancé d'avoir su garder ses mœurs pures : « Tout cela, Lucie, lui dit-il, a été obtenu par le sentiment religieux pourlant, n'en doutez pas ; mais il y a manqué, je l'avoue, la crainte du diable et la croyance à l'enfer. — Ne me parlez pas de l'enfer, répond-elle vivement, je n'y ai jamais cru ! Mais ne parlons pas du tout de nos dogmes, parlons de nous. J'adore votre père (3)... » Et ce père d'Émile, que la

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 226.

(2) *Ibid.*, p. 229 et 230.

(3) *Ibid.*, p. 153.

jeune chrétienne *adore*, Emile en fait lui-même ce portrait qui n'est pas suspect, puisque le jeune homme, ne connaissant pas de plus sublime modèle, veut se rendre semblable à son père :

« La flamme de la vérité dans le cœur, tu as poursuivi
« dans tous ses retranchements l'ignorance qui, dans l'humanité, suscite tous les délires du mal. C'est bien ; voilà
« où il faut en venir, et j'y arriverai. Je serai doux et patient
« avec les hommes, inflexible devant le mensonge ; ceci sera
« ma Religion. Je ne tuerai point, je ne maudirai, je ne renierai aucun de mes semblables ; mais j'aurai en exécution les doctrines qui, au nom de Dieu, calomnient Dieu et
« combattent la liberté humaine, le développement du vrai !
« Je ne fléchirai le genou dans aucun temple d'où la Liberté
« de Penser sera exclue. Je ne bénirai la main d'aucun
« homme ennemi de cette liberté, je n'accepterai aucun culte
« destructeur de la parcelle de vérité divine qui s'appelle en
« moi amour et justice, je ne ferai plus grâce au présent par
« engouement poétique pour le passé, je ne m'abandonnerai
« plus à ces molleses de l'âme qui, regrettant les joies de
« l'imagination, les rêveries de l'enfance, abdique les austères devoirs de l'âge d'homme ; je subirai toutes les persécutions, j'accepterai l'effet de toutes les vengeances : il
« faut que toute initiation ait ses martyrs (1). »

En attendant qu'il soit martyr, il se fait apôtre, suivant la recommandation de son père : « Tu lutteras sans défaillance
« pour arracher celle que tu aimes au royaume des ténés (2). » Il répond à son père : « Conquérir celle que
« j'aime, la disputer à une mortelle influence, la sauver,
« l'emmener avec moi dans la sphère de l'amour vrai, la
« rendre digne de cette passion sacrée que j'ai pour elle, et
« me rendre digne moi-même de la lui inspirer ; résoudre le

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, pages 73 et 74.

(2) *Ibid.*, p. 71.

« problème d'éclairer sa croyance en respectant sa liberté,
 « d'épurer sa foi sans lui enlever les vraies bases de sa Re-
 « ligion : oui, oui, je le tenterai (1)! »

Le tenter sera l'accomplir. Triomphe sans lutte, victoire sans combat. Car la Chrétienne a d'avance accepté sa défaite, et son fiancé a déjà raconté au père cet entretien qu'il a eu avec elle :

« Mon père est d'une générosité de tempérament dont
 « rien n'approche..... Mais ne croyez pas que cette douceur
 « d'âme change rien aux principes qu'il a une fois admis.....
 « Il n'y a pas en lui de transaction possible avec ceux qui
 « nient le développement de la lumière...

« — C'est-à-dire avec les Catholiques? dit mademoiselle
 « La Quintinie en me regardant fixement.

« — Non-seulement avec les Catholiques, repris-je, mais
 « avec les sectateurs de toute religion qui cloue la pensée
 « humaine sur un dogme immobile et sans avenir.

« — Et vous partagez entièrement cette révolte de votre
 « père contre des croyances... qui sont les miennes, on vous
 « l'a dit?

« — Je la partage entièrement, répondis-je, non-seule-
 « ment par respect pour son opinion, qui est celle de tous les
 « vrais grands esprits, mais encore par la conviction que
 « mes études, mes instincts et mes réflexions m'ont forcé
 « d'avoir (2). »

Tel est le fiancé que cette jeune Catholique accepte. Et pourquoi ne l'accepterait-elle pas, quand elle peut dire à ce Libre Penseur : « Je crois que Dieu, qui voit bien haut par-
 « dessus les prescriptions humaines, agrée votre culte autant
 « que le mien (3)! » quand elle reconnaît « au-dessus de
 « tous les cultes un culte suprême, celui de l'Humanité,
 « c'est-à-dire de la vraie charité chrétienne, qui respecte

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 30.

(3) *Ibid.*, p. 137.

« jusqu'aux portes du tombeau, jusqu'au delà (1), la liberté « de la conscience (2) » ! Ce fiancé, d'ailleurs, s'il ne prie pas Dieu, « ne prie-t-il pas la grande loi de l'univers (3) », cette loi qui « est esprit autant que matière (4) » ? Ne prie-t-il pas sans cesse et par toutes ses actions, par toutes ses pensées, par toutes ses facultés, excepté par la prière (5) ? Cet impie ne se pique-t-il pas « d'être plus religieux que les dévots (6) » ? Ce qu'il dit de « la grande loi de l'univers » peut à bon droit le faire soupçonner d'athéisme : mais son père « a connu des athées très-religieux sans le savoir (7) », ce père qui répète le mot d'ordre maintenant séculaire de la grande Conjuraison : « Guerre ouverte, guerre à mort au « mensonge érigé en parole de Dieu (8) ! » *Écrasons l'Infame!*

Voilà le point de départ de la Libre Penseuse. Après cela faut-il s'étonner qu'elle « ouvre les yeux (9) » si facilement et qu'elle se convertisse à la Religion de l'avenir ? « A partir « de ce jour, s'écrie-t-elle, je n'appartiens plus à l'Église Catholique (10) ! » Mais elle n'a jamais été Catholique que de nom.

(1) *Au delà* ? En présence de Dieu vu sans voiles ?... Mais la liberté de conscience devant la vérité connue, c'est la liberté de se révolter contre sa conscience en même temps que contre la vérité, car, *au delà*, la conscience ne pourra plus se séparer de la vérité, la volonté seule pourra demeurer encore dans l'éloignement du souverain bien, elle pourra demeurer attachée au mal. Alors ce ne sera plus l'abus de la liberté, ce sera la damnation et la servitude éternelle.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 230.

(3) *Ibid.*, p. 142.

(4) C'est à peu près la formule saint-simonienne.

(5) « Ah ça, répondit le vieillard en me tutoyant sans s'en apercevoir, tu pries « donc, toi ?

« — Oui, à toute heure, à tout instant, par la pensée, par l'admiration, par la « tendresse enthousiaste, par le désir brûlant, par la réflexion lucide, par la « rêverie vague, par toutes mes facultés, par toutes mes émotions, par toutes mes « aspirations, par tous mes instincts, dont le but est l'idéal, Dieu par conséquent, « l'amour infini ! »

Mademoiselle La Quintinie, p. 142.

(6) *Ibid.*, p. 94.

(7) *Ibid.*, p. 150.

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*, pp. 225 et 226.

(10) *Ibid.*, p. 341.

Ai-je besoin de faire remarquer que dans l'âme de cette jeune Chrétienne il n'y a rien de chrétien ni rien de virginal ? Il faudrait douter de tout, il faudrait douter de Dieu même, si le pinceau qui a peint avec tant de complaisance Lélia et Pulchérie et toutes ces créatures qui leur ressemblent, pouvait encore peindre la vierge chrétienne. Il est bien facile d'écrire au bas du portrait d'une courtisane, que c'est le portrait d'une vierge : on a écrit un blasphème, et voilà tout. Cette Libre Penseuse qui revendique son droit à l'amour, qui a lu tous les plus mauvais livres de la littérature de ce temps et qui en a retenu ce qu'ils ont de pire (1), cette jeune fille que son grand-père initie aux plus tristes secrets de sa vie conjugale (2), cette fiancée qui devise librement avec son fiancé des désordres d'une jeunesse sans morale et sans Dieu (3), cette prétendue Chrétienne est déjà plus semblable à Lélia, à Pulchérie et à toutes ces Saint-Simoniennes, qu'à une vierge chrétienne.

Son point de départ, qu'on y prenne garde, est précisément le point qu'à cette heure même ceux des conjurés qui se piquent de modération indiquent comme le point où doivent arriver les femmes et les jeunes filles pour que désormais la foi aveugle de l'épouse ne la tienne plus séparée de l'époux Libre Penseur. Les plus habiles repoussent avec horreur l'accusation de vouloir dépouiller la femme de ses croyances, ils écartent même ce mot malsonnant de Libres Penseuses, ils ne veulent que redresser l'esprit de la femme, faussé par une dévotion exagérée : ne faut-il pas que la femme habite le même monde que son mari ? et n'est-il pas bon qu'il y ait quelques idées communes entre personnes qui doivent passer la vie ensemble (4) ? Ce souci de la paix et de

(1) « Je me refusais non-seulement à congédier Emile, mais encore à lui faire des conditions. La discussion était vive. M. Moreali passait de la prière de l'ami à la menace du prêtre ; mon père y mettait de la violence, il prétendait me faire écrire comme dans la scène de la duchesse de Guise..... »

Mademoiselle La Quintinie, p. 233.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) *Ibid.*, p. 152.

(4) Voir plus haut, page 143.

l'harmonie du ménage est fort édifiant : mais la jeune Catholique dont je viens de parler en était précisément là, sa piété ne l'empêchait point d'avoir une foule d'idées communes avec son fiancé Libre Penseur, et le résultat, on l'a vu, c'est qu'elle a bientôt jeté le cri de révolte : *Je n'appartiens plus à l'Eglise catholique !* C'est la conclusion du roman : s'il ne nous dit pas les suites de cette révolte, c'est que nous les connaissions déjà, c'est que le même écrivain, si compétent pour parler de la Libre Penseuse, nous avait précédemment raconté les aventures de bien des victimes de la Libre Pensée.

Voici cinquante ans que l'indifférence en matière de religion a été signalée comme la maladie de ce siècle. Mais cette maladie-là n'est point celle de la femme, toujours ardente à éloigner l'homme de Dieu quand elle ne se consacre pas tout entière à le ramener à Dieu. Aussi est-on effrayé de voir tant de femmes dans cette association des Solidaires qui s'est formée pour « étouffer le Catholicisme dans la boue (1) ». La Libre Penseuse n'a plus d'autre pensée que celle-là : « Tant qu'il y aura, dit-elle, un Catholicisme et une Eglise Catholique, il n'y aura ni foi, ni culte, ni progrès chez les hommes. Il faut que cette ruine s'écroule, et qu'on en balaie les débris, pour que le sol puisse produire des fruits là où il n'y a que des pierres... Une philosophie nouvelle, une foi plus pure et plus éclairée va se lever à l'horizon (2). »

Cette *foi plus pure*, la Libre Penseuse veut bien en recevoir les enseignements d'un homme, pourvu que cet homme porte sur son front un signe de réprobation : « Trenmor », dit-elle, — Trenmor, c'est-à-dire un assassin que la société aurait pu retrancher tout à fait du monde, mais qu'elle a rejeté de son sein, et qui a rapporté du bagne cette *foi plus*

(1) Circulaire publiée par le *National* (belge), organe de l'association, le 15 août 1857.

(2) *Lélia*.

pure, — « Trenmor croit à l'avènement d'une Religion
 « nouvelle, sortant des ruines de celle-ci, conservant ce
 « qu'elle a fait d'immortel et s'ouvrant des horizons nou-
 « veaux. Il croit que cette Religion investira tous ses mem-
 « bres de l'autorité pontificale, c'est-à-dire du droit d'exa-
 « men et de prédication. Chaque homme serait citoyen, c'est-
 « à-dire époux et père, en même temps que prêtre et docteur
 « de la loi religieuse. Cela est possible; mais alors, Monsei-
 « gneur, ce ne sera plus le Catholicisme, et il n'y aura plus
 « d'Église. Si l'Église arrive à ne plus être nécessaire, elle
 « sera bientôt dangereuse; et, en ce cas, qui pourrait la re-
 « gretter (1)? »

Ecrasons l'Infâme!... L'esprit de la Libre Pensée est fécond en ressources. Tantôt, dans le délire de son impiété, elle ose affronter Dieu et lui demander compte de sa justice ou plutôt de son injustice (2); tantôt elle affecte de se faire humble, pour reprocher à la Religion Catholique d'oublier la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu : mais toujours elle aboutit à la condamnation de Dieu ou à la haine irréconciliable entre l'homme et Dieu. *Ecrasons l'Infâme!*

« Nous ne devons pas nous réconcilier avec l'Éternel; ce
 « serait oublier la distance qui nous sépare de sa puissance
 « sublime. Car, ne vous y trompez pas, Indiana croit en Dieu;
 « mais la Religion que vous avez inventée, elle la repousse.
 « Toute votre morale, tous vos principes, ce sont les intérêts
 « de votre société que vous avez érigés en lois et que vous
 « prétendez faire émaner de Dieu même, comme vos prêtres
 « ont institué les rites du culte pour établir leur puissance
 « et leurs richesses sur les nations; mais tout cela est men-
 « songe et impiété (3). »

(1) *Lélia*, VI^e partie, LVI.

(2) «..... Cependant les forces de l'homme sont-elles bien toujours proportionnées à ses maux? C'est une consolante promesse évangélique; mais qui tiendra la balance, et qui sera le juge? Dieu nous rend-il ses comptes? daigne-t-il mesurer la coupe après que nous l'avons vidée? » *Valentine*, III^e partie, v.

(3) *Indiana*.

Révoltée contre Dieu, la Libre_Penseuse ne l'est donc pas moins contre la société. Comment ne le serait-elle pas? les lois humaines retiendront-elles jamais les âmes qui se sont affranchies de la loi divine? Comment la Libre Penseuse ne serait-elle pas révoltée contre la société? sous les inspirations de cette *foi plus pure* qu'elle a reçue d'un forçat, d'un criminel que la société a frappé, elle devait maudire la société. Mais elle ne s'aperçoit pas qu'elle enveloppe dans ses malédictions la nature même des choses, elle est assez aveugle pour ne pas voir qu'à l'âme qui ne veut se réconcilier ni avec Dieu, ni avec la société, ni avec les nécessités de l'existence, il ne reste plus que le néant, et le néant nous est à jamais fermé! Elle repousse la mort, elle demande la vie, et elle remplit la vie de ses malédictions :

« Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie.
 « Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe ni au salut
 « acheté par un renoncement forcé; nous voulons que la vie
 « soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. Il
 « faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se
 « réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient
 « heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas
 « criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en
 « semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et
 « non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés.
 « Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtimement de la
 « prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a des-
 « tinée ni à punir, ni à dédommager de la vie; car il a béni
 « la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit
 « permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heu-
 « reux (1). »

La Libre Penseuse veut être heureuse à tout prix, et
 « elle se dit qu'il y a plus de bonheur et de gloire à être
 « aimée en dépit des hommes et de la destinée qu'à obte-

(1) *La Mare au Diable.*

« nir sans peine et sans péril une affection légitime (1) ».

Tout à l'heure elle repoussait Dieu, mais bien souvent elle l'invoque en faveur de ce bonheur cherché hors des affections légitimes. Et la contradiction n'est ici que dans les mots : car ce Dieu qu'elle invoque, ce n'est pas Celui qui est, ce n'est pas le Créateur de toutes choses, c'est au contraire une création de cet esprit révolté, un complaisant de l'adultère et de la débauche :

« La suprême Providence, qui est partout en dépit des
« hommes, n'avait-elle pas présidé à ce rapprochement ? L'un
« était nécessaire à l'autre : Bénédicte à Valentine, pour lui
« faire connaître ces émotions sans lesquelles la vie est in-
« complète ; Valentine à Bénédicte, pour apporter le repos et
« la consolation dans une vie orageuse et tourmentée. Mais
« la société se trouvait là entre eux, qui rendait ce choix
« mutuel absurde, coupable, impie ! La Providence a fait
« l'ordre admirable de la nature, les hommes l'ont détruit ;
« à qui la faute ? Faut-il que, pour respecter la solidité de
« nos murs de glace, tout rayon du soleil se retire de
« nous (2) ? »

Qu'on ne parle donc plus de désordre et de crime : il n'y a de désordre que l'ordre social, et c'est lui seul qui fait les crimes : « les passions dangereuses pour la vie des individus
« comme pour celle des sociétés sont les passions que l'on
« irrite et que l'on exaspère (3). »

Pourquoi donc les irriter ? pourquoi les exaspérer, ces saintes passions que le monde appelle illégitimes ? Car la Libre Penseuse, comme la Chrétienne qui sort de la voie commune pour entrer dans une voie plus parfaite, dit aussi : *le monde*, en opposant au monde réel un monde idéal où il n'y aura plus de crimes, parce qu'il n'y aura plus de loi humaine ni divine :

(1) Valentine.

(2) Valentine.

(3) Valentine.

« Osez-vous bien vous élever au-dessus de l'homme que la foudre a renversé? » — c'est du forçat qu'il s'agit. — « Parce qu'il a été entraîné par la fatalité, vous lui reprochez sa chute! Vous vous détournez de lui alors que, sanglant et brisé, vous le voyez sortir de l'abîme! Ah! vous êtes du monde, vous! vous partagez bien ses inexorables préjugés, ses égoïstes vengeances (1)! »

Mais elle appelle de ce monde inexorable à un monde qui, pour ne point irriter les passions, leur donnera toute licence; elle appelle du présent à l'avenir, car « la société officielle », c'est-à-dire, non pas l'ensemble des pouvoirs publics, mais la société elle-même, la famille telle que l'ont constituée notre foi religieuse, nos traditions nationales et nos mœurs, « la société officielle n'est pas le vrai consentement de l'Humanité (2) ». Mais tant que subsistera ce monde inexorable aux passions, la Libre Penseuse ne cessera de s'écrier : « Pauvres femmes, pauvre société où le cœur n'a de véritables jouissances que dans l'oubli de tout devoir et de toute raison (3)! »

Et comme jouir est la fin de la vie, la Libre Penseuse prêchera l'oubli de tout devoir et de toute raison. Elle a maudit Dieu qui nous impose des devoirs, la société qui nous impose des devoirs : elle maudit le mariage qui nous impose aussi des devoirs :

« Les mystères sacrés de l'hymen s'accomplissent dans la fange ou dans les pleurs; les passions deviennent cuisantes, jalouses, meurtrières; les appétits grossiers, impudiques et lâches. L'amour est une orgie, le mariage un marché, la famille un bague. Alors l'ordre est un supplice et une agonie, le désordre un refuge, c'est-à-dire un suicide (4). »

Une autre fois, elle dit la même chose d'un seul mot : elle

(1) *Lélia*.

(2) *Horace*.

(3) *Valentine*. II^e partie, XIV.

(4) *Lélia*, VI^e partie, LXIII.

appelle le mariage le viol (1), comme un Libre Penseur fameux appelle la propriété le vol, et Dieu le mal.

Le fiancé lui-même, quand il voit arriver l'heure solennelle des serments, enseigne à sa fiancée le mépris des serments qu'elle va lui faire et le mépris du mariage (2) :

« La société va vous dicter une formule de serment. Vous
 « allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire
 « de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de
 « ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous
 « ne pouvez pas répondre de votre cœur, même quand je
 « serais le plus grand et le plus parfait des hommes. Vous ne
 « devez pas me promettre de m'obéir, parce que ce serait
 « nous avilir l'un et l'autre (3). »

Quand le fiancé parle ainsi à sa fiancée, l'épouse peut bien dire à l'époux :

« Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de
 « ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon
 « corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous
 « avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme ;
 « mais sur ma volonté, Monsieur, vous ne pouvez rien, Dieu
 « seul peut la courber et la réduire. Cherchez donc une loi,
 « un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise
 « sur elle ! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir
 « le vide (4) ! »

Elle lui prouve aussitôt combien ces mots de seigneur et d'esclave sont menteurs, et qu'étant le maître et le plus fort, il ne peut rien sur elle et qu'elle se joue de lui et de sa volonté :

(1) « Il y avait un moyen de punir cette mère sans entrailles, qui condamnait
 « froidement sa fille à un opprobre légal, au dernier des opprobres qu'on puisse
 « infliger à la femme, au viol. »

Valentine. III^e partie, II.

(2) Ainsi s'accomplit ce que la Libre Penseuse vient de nous annoncer : *l'oubli de tout devoir et de toute raison*.

(3) *Jacques*, I^e partie, XIV.

(4) *Indiana*.

« Vous avez usé de violence en m'enfermant dans ma
 « chambre ; j'en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver
 « que ne pas régner sur la volonté d'une femme c'est exercer
 « un empire dérisoire. J'ai passé quelques heures hors de
 « votre domination ; j'ai été respirer l'air de la liberté, pour
 « vous montrer que vous n'êtes pas moralement mon maître
 « et que je ne dépends que de moi sur la terre (1). »

L'assassin peut aussi bien dire aux représentants de la loi :
 Je viens de vous prouver que la loi, ne régissant pas sur ma
 volonté, n'exerce sur moi qu'un empire dérisoire. Et le blas-
 phémateur peut dire à Dieu lui-même : Je viens de vous
 prouver que par la liberté que vous m'avez donnée j'échappe
 à votre domination !

Mais, après tout ce que la Libre Penseuse vient de dire, je
 la calomnierai peut-être en l'accusant de prêcher le mépris du
 mariage et de la fidélité conjugale ? En effet, comme elle a
 son Dieu à elle, la Libre Penseuse a aussi son mariage à elle,
 mariage consacré au nom « du Dieu tout-puissant, tout
 « amour et toute intelligence, et, après lui, au nom des trois
 « vertus qui sont un reflet de la Divinité dans l'âme humaine,
 « activité, charité et justice, et qui se traduisent dans l'ap-
 « plication par la formule : LIBERTÉ, FRATERNITÉ, ÉGA-
 « LITÉ (2). »

Ce mariage-là, longuement et complaisamment décrit par la
 Libre Penseuse (3), c'est le mariage des Moïs et des animaux
 sans raison. Leur instinct brutal ne connaît pas de loi ; la pas-
 sion de la Libre Penseuse n'en veut point connaître.

« Crois-tu », demande un Libre Penseur, je ne dois pas
 dire à sa maîtresse, mais à son esclave, — « crois-tu qu'il y
 « ait autre chose dans la vie que l'amour?... Ah ! quand Dieu
 « nous accorde ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne
 « faut plus, Juliette, désirer ni espérer le paradis, car le para-

(1) *Indiana*.

(2) *La Comtesse de Rudolstadt*.

(3) *Indiana*. IV^e partie, XIV.

« dis, c'est la fusion de deux âmes dans un baiser d'amour !
 « Et qu'importe, quand nous l'avons trouvé ici-bas, que ce soit
 « dans les bras d'un saint ou d'un damné ? Qu'il soit maudit
 « ou adoré des hommes, celui que tu aimes, que t'importe,
 « pourvu qu'il te le rende?... Sache que j'aurai pour toi un
 « amour dont tu n'as pas l'idée, et que jamais je n'aurais
 « soupçonné si je t'eusse épousée loyalement et si j'eusse
 « vécu avec toi en paix au sein de ta famille (1). »

Et l'esclave, tombée bientôt aux bras d'un autre et s'en arrachant pour retourner à son premier tyran, dit au nouveau :

« Pardonne-moi... Ne me hais pas ; tu sais que je ne m'ap-
 « partiens pas, qu'une main invisible dispose de moi et me
 « jette malgré moi dans les bras de cet homme. Je l'aime,
 « je ne puis vivre sans lui, je ne puis savoir qu'il existe sans
 « le désirer, je ne puis le voir passer sans le suivre. Je suis
 « sa femme, il est mon maître, vois-tu ! Il est impossible que
 « je me dérobe à sa passion et à son autorité. Tu as vu si j'ai
 « pu résister à son appel. Il y a eu comme une force magné-
 « tique, comme un aimant qui m'a soulevée et qui m'a jetée
 « sur son cœur... Il y a une volonté cachée, une puis-
 « sance magique qui ordonne et opère ces choses étranges.
 « Je ne puis briser la chaîne qui est entre moi et Leoni ; c'est
 « le boulet qui accouple les galériens, mais c'est la main de
 « Dieu qui l'a rivé (2) ! »

Voilà l'idéal de la liberté de la Libre Penseuse.

On crie : Liberté ! liberté ! mais on ne croit plus qu'au *serf-arbitre*, suivant l'expression de Luther venant affranchir les âmes de l'autorité de l'Eglise, comme aujourd'hui on prétend nous affranchir du mariage et de toutes les lois divines et humaines. On n'affranchit que les passions, et on leur livre les âmes à opprimer comme de viles esclaves. « Il faut, dit la Libre Penseuse, il faut m'aimer sans partage, sans retour,

(1) Leone Leoni.

(2) Leone Leoni.

« sans réserve; il faut être prêt à me sacrifier tout, fortune, « réputation, devoir, affaires, principe, famille; tout, Mon- « sieur, parce que je mettrai le même dévouement dans la « balance et que je la veux égale (1). »

Celle qui ose demander à un homme d'oublier tout pour elle, l'honneur, les affections les plus chères, les devoirs les plus sacrés, qui est-elle donc?... Eh, qu'importe! Est-ce à une femme, est-ce à une créature de Dieu, parée de tous les dons du ciel, qu'il s'agit de faire ce sacrifice abominable? Non, c'est à la seule passion, et l'objet de la passion peut être indigne de toute estime, et un jour la Libre Penseuse a elle-même signalé cette monstruosité de *la haine dans l'amour* (2). Mais la passion est souveraine! Et « l'homme qui a le cœur « fait pour aimer ne se demande pas si l'objet de son amour « est digne de lui. Du moment qu'il aime, il n'examine plus « le passé; il jouit du présent, et il croit à l'avenir (3). »

C'est aussi le mépris dans l'amour.

Un amant chrétien dit à celle qu'il aime : « Oh! remer- « cions un moment Dieu tous les deux du bonheur que vous « m'avez donné aujourd'hui (4). » Il lui dit encore : « Oh! je « suis bien heureux, j'ai communiqué ce matin et je vous « aime (5)! » Il lui dit encore : « Vous m'avez fait sentir que « j'avais une âme : vous y avez allumé de l'enthousiasme « pour tout ce qui est beau..... Oh! non, je ne crois pas « qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur, je ne « crois pas qu'on puisse *vous* aimer enfin sans être pénétré « de religion et d'immortalité (6). » Il dit plus tard à la mère de sa bien-aimée : « Plus nous allons, plus ce bonheur prend

(1) *Indiana*.

(2) Voir plus loin, pages 204 et 205.

C'est d'ailleurs là le sous-titre d'un drame de l'auteur de *Lélia* : *LA HAINE DANS L'AMOUR*.

(3) *Horace*.

(4) *Récit d'une sœur*. Tome I^{er}, p. 33.

(5) *Ibid.*, p. 34.

(6) *Ibid.*, pp. 48 et 49.

« de profondeur et de solidité (1). » Et la bien-aimée, qui n'a jamais « voulu rien d'heureux qui ne vint du Ciel (2) », quand elle est restée seule ici-bas, dit encore : « Jamais deux êtres « n'auront tant de jouissances en s'aimant que lorsqu'ils « aimeront Dieu aussi (3). »

C'était déjà sur la terre un amour du Ciel. Mais cette passion qui ose prendre le nom d'amour n'est pas de la terre, elle est des lieux d'en bas. Ce n'est ni l'admiration ni la sympathie qui unit les cœurs, c'est le crime qui enchaîne les volontés. Et une Libre Penseuse venant retrouver son amant dit : « Désormais nous sommes quittes, car j'ai commis un « crime aussi; j'ai peut-être causé la mort de mon mari. Raymond peut m'ouvrir ses bras; nous nous tiendrons lieu « l'un à l'autre d'innocence et de vertu (4). »

La justice humaine voit tous les jours des criminels furieux contre la main qui les châtie; elle voit les accusés, les condamnés, se changer en accusateurs et en juges, elle les entend éclater en malédictions contre les lois, contre la société, contre Dieu lui-même. Quand la passion s'est proclamée souveraine, peut-elle encore supporter que rien lui fasse obstacle?... C'est la réalité de chaque jour, mais il n'en est pas autrement dans l'idéal de la Libre Penseuse :

« O abominable violation des droits les plus sacrés! s'é-
« cria-t-il intérieurement; infâme tyrannie de l'homme sur
« la femme! Mariage, sociétés, institutions, haine à vous!
« haine à mort! Et toi, Dieu! volonté créatrice, qui nous
« jettes sur la terre et refuses ensuite d'intervenir dans nos
« destinées, toi qui livres le faible à tant de despotisme et
« d'abjection, je te maudis! Tu t'endors satisfait d'avoir pro-
« duit, insoucieux de conserver. Tu mets en nous une âme
« intelligente, et tu permets au malheur de l'étouffer! Maudit

(1) *Récit d'une sœur*, tome I^{er}, p. 373.

(2) *Ibid.*, p. 137.

(3) *Récit d'une sœur*. Tome II, p. 147.

(4) *Indiana*.

« sois tu ! maudites soient les entrailles qui m'ont porté (1) ! »

Prétendra-t-on que c'est le personnage de roman qui vomit ces blasphèmes abominables ? Mais tout ce qu'il dit, la logique de la passion le dit comme lui, et l'auteur glorifie la passion, et la Libre Penseuse ne veut plus connaître d'autres devoirs que les mouvements désordonnés de la passion :

« Et puis venaient ces moments de passion impétueuse où l'Enfer avec ses terreurs faisait sourire Valentine. Elle n'était pas incrédule alors, elle était fanatique d'impiété.

« Eh bien ! disait-elle, bravons tout ; qu'importe que je perde mon âme ? Soyons heureux sur la terre ; le bonheur d'être à toi sera-t-il trop payé par une éternité de tourments ? Je voudrais avoir quelque chose de plus à te sacrifier ; dis, ne sais-tu pas un prix qui puisse m'acquitter envers toi (2) ? »

Il n'y avait donc point, quand je comparais tout à l'heure à l'amour des amants chrétiens, qui est sur la terre un amour du Ciel, l'amour des Libres Penseuses, qui est une passion, c'est-à-dire un supplice de l'Enfer, il n'y avait point là une de ces figures excessives et violentes qui sont le langage naturel et légitime de l'indignation, il n'y avait qu'une parole absolument vraie. Il faut à la Libre Penseuse, fanatique d'impiété, l'Enfer et ses terreurs, et aussi ses fureurs.

Son idéal de l'amour est donc un mensonge comme son idéal de la liberté. Qu'est-ce cependant que la Libre Penseuse, si son amour n'est pas de l'amour ? Elle ne vaut que par là, si elle vaut quelque chose. Elle-même en fait l'aveu : « Femme, dit-elle, femme, je n'avais qu'une destinée sur la terre, c'était d'aimer. J'aimai *vaillamment* ; je subis tous les maux de la passion aveugle et dévouée aux prises avec la vie sociale et l'égoïsme réel du cœur humain (3). »

(1) *Valentine*.

(2) *Valentine*.

(3) *Lélia*, III^e partie, XXXV.

Cette passion de l'Enfer glorifie le péché de Satan comme l'amour chrétien glorifie la bonté de Dieu :

« Orgueil, sentiment et conscience de la force, saint et
« digne levier de l'univers! sois édifié sur des autels sans
« tache, sois enfermé dans des vases d'élection! Triomphe,
« toi qui fais souffrir et régner! J'aime les pointes de ton ci-
« lice, ô armure des Archanges! Si tu fais connaître à tes
« élus des supplices inouïs, si tu leur imposes des renonce-
« ments terribles, tu leur fais connaître aussi des joies puis-
« santes! Tu leur fais remporter des victoires homériques. Si
« tu les conduis dans des thébaïdes sans issue, tu amènes
« les lions du désert à leurs pieds, et tu envoies à leurs nuits
« solitaires l'esprit de la vision pour lutter avec eux, pour
« leur faire exercer et connaître leur force, et pour les ré-
« compenser au matin par cet aveu sublime : Tu es vaincu,
« mais prosterne-toi sans honte, car je suis le Seigneur (1)! »

Le Seigneur de la Libre Penseuse, c'est l'Orgueil, c'est Satan : « Satan, dit-elle, c'est l'ami des hommes, comme le
« Christ, c'est l'Archange de la révolte, c'est le fort, le belli-
« queux (2)!... »

Mais, pour la confusion de l'orgueil, si quelque chose pouvait confondre cet orgueil insensé, le péché bestial s'attache si bien au péché diabolique qu'il semble ne faire qu'un avec lui. Elle poursuit de ses imprécations la continence et la chasteté qu'elle appelle *des vertus nécessaires au suicide* : « Je
« ne connais pas ces vertus-là! Dieu, qui a dit à l'homme :
« *Tu vivras*, ne les accepte ni ne les encourage; lui demander
« d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous
« rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est lui de-
« mander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur
« ses pas en nous y faisant revenir nous-mêmes, en nous
« faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-

(1) *Lélia*, IV^e partie, XLII.

(2) *Consuelo*.

« dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-
« dessous du minéral (1)! »

Il faut qu'elle soit étrangement aveuglée par l'orgueil pour appeler inférieures ces existences qui semblent la réalisation de son idéal. Car la Libre Penseuse, qui ne veut reconnaître d'autre fonction à la femme que l'amour, exclut de l'amour l'amour même, je veux dire l'affection d'une âme pour une autre âme. Ce sublime amour, elle le condamne comme un outrage aux lois de la nature. Et elle ose invoquer Dieu pour ravaler jusqu'aux passions brutales des animaux les créatures faites à l'image de Dieu ! « Nous cherchons, dit-elle, le Ciel
« dans une créature semblable à nous, et nous dépensons
« pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été
« donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le
« sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous
« pour retourner à Dieu seul. Nous le reportons sur un être
« incomplet et faible, qui devient le dieu de notre culte ido-
« lâtre. Dans la jeunesse du monde, alors que l'homme n'a-
« vait pas faussé sa nature et méconnu son propre cœur,
« l'amour d'un sexe pour l'autre, tel que nous le concevons
« aujourd'hui, n'existait pas. Le plaisir seul était un lien ; la
« passion morale, avec ses obstacles, ses souffrances, son
« intensité, est un mal que ces générations ont ignoré (2). »

Générations dignes d'envie, si l'ignorance de ce *mal* du véritable amour était leur privilège ! Mais le monde de la Libre Pensée ne connaît pas, lui non plus, ce mal-là ; il ne le connaît du moins que pour répondre à un cœur qui souffre et qui se plaint de l'infidélité d'un autre cœur :

« Ne savais-tu pas que l'homme est brutal et la femme
« mobile ? Ces deux êtres si semblables et si dissemblables
« sont faits de telle sorte qu'il y a toujours entre eux de la
« haine, même dans l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Le

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 320.

(2) *Lélia*, 1^{re} partie, XVIII.

« premier sentiment qui succède à leurs étreintes, c'est le dé-
 « goût et la tristesse. C'est une loi d'en haut contre laquelle
 « vous vous révolterez en vain. L'union de l'homme et de
 « la femme devait être passagère dans les desseins de la
 « Providence. Tout s'oppose à leur éternelle association, et
 « le changement est une nécessité de leur nature (1). »

Cette loi, qui n'est point d'en haut, mais d'en bas, est la seule loi à laquelle on les trouve toujours fidèles :

« Je ne me suis jamais imposé l'amour comme un devoir,
 « la constance comme un rôle. Quand j'ai senti l'amour s'é-
 « teindre, je l'ai dit sans honte et sans remords, et j'ai obéi à
 « la Providence qui m'attirait ailleurs (2). »

Cependant la nature, non celle qu'ils invoquent sans cesse, non la corruption qui est en nous, mais ce que Dieu a mis à l'origine dans notre cœur et que la corruption n'a pas encore fait périr, la nature proteste, et le cœur humain, fait pour aimer, ne peut pas se laisser tromper par ce nom menteur de l'amour qu'on prétend conserver à ces *unions passagères* comme celles des animaux. Chose étrange ! ces apôtres de l'amour, qui ne parlent que de l'amour, qui veulent que l'homme sacrifie tout à l'amour, « fortune, réputation, de-
 « voir, affaires, principes, famille, tout ! » ces apôtres de l'amour ont peur de se voir contredits par la jeunesse. Ils empruntent à la sagesse et à l'expérience leur accent pour prêcher la débauche comme on prêche la continence :

« A mesure que je vis, je ne puis me refuser à reconnaître
 « que les idées adoptées par la jeunesse sur l'exclusive ar-
 « deur de l'amour, sur la possession absolue qu'il réclame,
 « sur les droits éternels qu'il revendique, sont fausses ou
 « tout au moins funestes. Toutes les théories devraient être
 « admises, et j'accorderais celle de la fidélité conjugale aux
 « âmes d'exception. La majorité a d'autres besoins, d'autres

(1) *Lélia*, III^e partie, XXXV.

(2) *Jacques*, I^{re} partie.

« puissances. A ceux-ci la liberté réciproque, la mutuelle to-
 « lérance, l'abjuration de tout égoïsme jaloux. — A ceux-là
 « de mystiques ardeurs, des feux longtemps couvés dans le
 « silence, une longue et voluptueuse réserve. — A d'autres
 « enfin, le calme des Anges, la chasteté fraternelle, une
 « éternelle virginité. Toutes les âmes sont-elles semblables?
 « Tous les hommes ont-ils les mêmes facultés? Les uns ne
 « sont-ils pas nés pour l'austérité de la foi religieuse, les
 « autres pour les langueurs de la volupté, d'autres pour les
 « travaux et les luttes de la passion, d'autres enfin pour les
 « rêveries vagues de la poésie? Rien n'est plus arbitraire que
 « le sens du *véritable amour*. Tous les amours sont vrais,
 « qu'ils soient fougueux ou paisibles, sensuels ou ascétiques,
 « durables ou passagers, qu'ils mènent les hommes au
 « suicide ou au plaisir. Les amours *de tête* conduisent à
 « d'aussi grandes actions que les amours *de cœur*. Ils ont
 « autant de violence, autant d'empire, sinon autant de durée.
 « L'amour des sens peut être ennobli et sanctifié par la lutte
 « et le sacrifice. Combien de vierges voilées ont à leur insu
 « obéi à l'impulsion de la nature en baisant les pieds du
 « Christ, en répandant de chaudes larmes sur les mains de
 « marbre de leur céleste époux! Croyez-moi, Sténio, cette
 « déification de l'égoïsme qui possède et qui garde cette loi
 « de mariage moral dans l'amour, est aussi folle, aussi im-
 « puissante à contenir les volontés, aussi dérisoire devant
 « Dieu, que celle du mariage social l'est maintenant aux yeux
 « des hommes (1). »

La Libre Penseuse disait tout à l'heure : Je suis Saint-Simonienne. Elle est aussi bien phalanstérienne, et les « divers grades » établis par Fourier « dans les unions amoureuses (2) » se retrouvent ici. Mais la plupart de ces grades ne sont qu'une concession faite aux préjugés du *monde*, une

(1) *Lélia*, III^e partie, XXXIX.

(2) *Théorie des Quatre Mouvements*, p. 169. Voir plus haut, pages 182 et 183.

transition. Entrée dans cette hiérarchie, la Libre Penseuse *aspire à descendre*. Et le grade le plus bas, c'est-à-dire le fond de l'abîme, attire ses regards et la fascine.

Pulchérie, c'est-à-dire le péché bestial, dit à Lélia, c'est-à-dire au péché diabolique :

« J'ai réduit toutes mes ambitions à savoir jouir de ce qui
 « est; j'ai mis ma vertu à ne pas le dédaigner, ma sagesse à
 « ne pas désirer au delà. J'ai pris l'antiquité pour modèle, et
 « pour divinités les déesses nues de la Grèce. Je supporte les
 « maux de la civilisation exagérée où nous sommes arrivés;
 « mais j'ai, pour me préserver du désespoir, la Religion du
 « plaisir. Braver la honte, c'est ma vertu, c'est ma force,
 « c'est ma sagesse... Elle survit à des angoisses toujours re-
 « naissantes, et pour prix du combat j'ai le plaisir... Être
 « inutile, Lélia, c'est être ridicule; être ridicule, c'est pis
 « que d'être infâme; ne servir à rien dans l'univers, c'est
 « plus misérable que de servir aux derniers usages (1). »

Lélia répond : PEUT-ÊTRE. L'orgueil accepte de *servir aux derniers usages*.

Tombée aux derniers usages, rien, elle-même l'avoue, ne distingue plus la Libre Penseuse de la brute, que le suicide :

« Ce qui fait la principale supériorité de l'homme sur la
 « brute, c'est de comprendre où est le remède de tous les
 « maux. Et ce remède, c'est le suicide. Le baptême du malheur
 « a assez purifié nos âmes; rendons-les à celui qui nous les
 « a données (2). »

Le suicide est le dernier terme où vient aboutir l'émancipation de la femme par la Libre Pensée. Comment n'aspirerait-elle pas au néant, n'ayant trouvé dans l'être que douleur et que honte? « Elle n'avait qu'une destinée sur la terre, c'était d'aimer. » Mais les libres amours n'ont été pour elle

(1) Lélia.

(2) Indiana.

qu'un odieux esclavage, et le pouvoir de l'homme dont elle avait cru s'affranchir a pesé plus lourdement sur elle. « Il n'y
« a pas, dit-elle, il n'y a pas de véritable association dans l'a-
« mour des sexes, car la femme y joue le rôle de l'enfant, et
« l'heure de l'émancipation ne sonne jamais pour elle. Quel
« est donc ce crime contre nature de tenir une moitié de
« genre humain dans une éternelle enfance? La tache du
« premier péché pèse, selon la légende hébraïque, sur la
« tête de la femme, et de là son esclavage. Mais il lui a été
« promis qu'elle écraserait la tête du serpent. Quand donc
« cette promesse sera-t-elle accomplie (1)? »

Si elle savait lire dans son propre cœur, elle reconnaîtrait bien vite que sa réhabilitation ne peut jamais être dans un amour qui s'accommode si bien, malgré la contradiction apparente, avec le péché diabolique, cause de la première réprobation. Mais cet amour immonde et indigne de ce nom, cette passion de l'Enfer, qui l'avilit et qui la torture, elle s'y attache désespérément comme la volonté du damné au péché qui fait sa damnation :

« L'amour, c'est la vertu de la femme; c'est pour lui
« qu'elle se fait une gloire de ses fautes; c'est de lui qu'elle
« reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui
« coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle
« aime. C'est le fanatisme qui met le poignard aux mains du
« Religieux (2). »

Elle appartient donc au crime, et elle lui appartient à jamais, puisque dans sa démence elle ne veut pas cesser d'être à lui.

(1) *Lélia*, III^e partie, XXXV.

(2) *Indiana*.

XXXVI

LES ENFANTS.

Le poète dit :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
 Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
 La maison sans enfants (1) !

Cette maison sans enfants, cette maison maudite de Dieu, est l'idéal de la Libre Penseuse.

Rencontrant toujours et partout l'influence maternelle qui leur fait obstacle, les Libres Penseurs crient anathème à la maternité (2). Mais cette fureur ne gagne pas la Libre Penseuse, non qu'elle se sente attendrie et vaincue à la pensée des enfants et des mères, de la faiblesse la plus touchante et du dévouement le plus généreux : elle ne voit jamais d'enfants dans ses rêves, voilà tout.

Avant que le Rédempteur du monde dit : *Laissez venir à moi les petits enfants*, le genre humain était sans amour et sans pitié pour l'enfance. Les ancêtres des adorateurs de la Nature, qui s'appellent aujourd'hui Francs-Maçons ou Libres Penseurs, célébraient en l'honneur de *la déesse Syrienne*, c'est-à-dire de la Nature, une fête du printemps dite *Fête des*

(1) M. VICTOR HUGO. *Les Feuilles d'automne*, XIX.

(2) Voir plus haut, pages 131, 132 et 133.

flambeaux ou *Fête de l'incendie*, dans laquelle les enfants étaient immolés. Après les avoir enfermés dans des outres, ces pieux adorateurs de la Nature les précipitaient du haut du temple en prononçant ces paroles qui ne faisaient point horreur à l'Humanité de ce temps-là : CE SONT LA DES VEAUX ET NON DES ENFANTS (1). Dans l'Asie Mineure, la Nature était bien honorée sous le nom de Mère et surtout de Grande-Mère, mais cette mère-là n'avait point d'enfants, et les mythes d'Attis la représentent même comme l'ennemie de toute génération (2).

La Libre Penseuse ne vient-elle pas de dire : « J'ai pris « l'antiquité pour modèle, et j'ai la Religion du plaisir ! » La Religion du plaisir proscrire les enfants qui banniraient le plaisir et solliciteraient le dévouement, le travail, la frugalité, toutes les vertus, et n'apporteraient, en échange de tant de sacrifices, que les saintes joies que la Religion du plaisir ne veut pas connaître. La Libre Penseuse est de la Religion du plaisir. Si elle était de la Religion qui laisse venir à elle les petits enfants, elle ne serait pas la Libre Penseuse.

Je viens d'ouvrir quatre ou cinq romans pour y recueillir les traits de la Libre Penseuse idéale. De la première à la dernière page il n'y est parlé que d'amour. Au lieu de prendre quelques volumes, j'en aurais pris cent, je n'y aurais encore entendu parler que d'amour. Tous ces amants-là écoutent la voix de leurs sens avec la même docilité que les animaux qui n'ont point de raison. Cependant ces mœurs des animaux étant selon la nature de la brute, ne sont point frappées de malédiction chez la brute, et l'homme, regardant au-dessous de lui, voit que ces unions sans amour ne sont pas sans fécondité. Mais ces *unions passagères* entre les créatures humaines, ces *unions passagères* qui sont l'idéal de la Libre Penseuse, sont marquées par la Libre Penseuse elle-même

(1) DÖLLINGER. *Paganisme et Judaïsme*. Liv. VI, § IV, 89.

(2) *Ibid.*, § I^{er}, 4.

de ce signe de malédiction : tous ces romans sont semblables à la maison désolée dont parle le poète, à la maison sans enfants.

Je me trompe : voici deux enfants, les seuls qui se trouvent au milieu de tout ce monde d'amants. Mais ils ne sont point d'un amant, ils sont du mari (les libres amours sont frappées ici d'une infécondité absolue). La Libre Penseuse n'a pas introduit ces pauvres petites créatures dans sa composition pour la consolation de leur père, mais pour les besoins de l'amant dont ils doivent servir, contre leur père même, la jalousie, car le droit de l'amant domine tout : la passion n'est-elle pas souveraine !

Comment redire ce que l'amant ose écrire à l'épouse infidèle ?... Lisez-le lui-même (1).

Cette passion de l'Enfer qui crie : Éloignez de moi les enfants, — ne les repousse donc pas toujours. Si elle peut tirer quelque service infâme de ces pauvres petites créatures, elle s'en empare sans pitié ; elle aussi les immole à la Nature, et volontiers elle dirait encore, comme autrefois à la fête de *la déesse Syrienne* : CE NE SONT POINT LA DES ENFANTS.

Oppressés par la pensée de cette immolation abominable, vous y échappez cependant : car cette histoire monstrueuse n'est qu'une invention monstrueuse, c'est leur idéal ! Mais l'idéal est encore une réalité, c'est la réalité de l'état des esprits qui l'ont conçu et des esprits qui l'acceptent. Et la fiction s'impose par là aux méditations de ceux même qui seraient le plus tentés de passer à côté de telles œuvres sans s'y arrêter un seul instant, n'ayant point de temps à donner à des contes frivoles. Le roman qui passionne une multitude, c'est la réalité des opinions et des sentiments des hommes et des femmes qui la composent et qui peuvent supporter qu'on appelle le mariage orgie et viol, et la promiscuité vertu ; l'idéal, quand l'idéal est une femme tombée jusqu'à la res-

(1) Voir les *Pièces justificatives*, XIV.

semblance de la brute (si elle se réjouissait d'être mère comme la brute), l'idéal, c'est la réalité de la maladie des âmes, maladie qui s'étend de l'une à l'autre comme une contagion, comme une lèpre, et qui les ronge et les dévore comme un chancre.

En détournant les yeux de cette réalité-là pour les porter sur l'autre, éprouverez-vous une horreur moins profonde ?

La Libre Penseuse, que vous la regardiez dans la fiction ou dans l'histoire, n'aime point les enfants. Et pour les yeux chrétiens, accoutumés à voir toujours le divin Enfant dans les bras de la Vierge Mère, la femme qui n'aime point les enfants est un monstre. Car notre idéal, à nous, notre idéal ou plutôt notre type de la femme, c'est Marie. Les voyageurs sont frappés de l'admirable beauté des femmes de Nazareth, qu'elles doivent à leur parenté avec Marie (1). Toutes les femmes chrétiennes sont, autrement que les femmes de Nazareth sans doute, mais sont vraiment les parentes de Marie. En même temps que Marie est la réalité la plus merveilleuse de notre histoire, elle est depuis les premiers jours du Christianisme l'idéal de la femme chrétienne. Le privilège qu'elle reçoit, aucune autre n'aura la gloire de le partager avec elle, et cependant on verra désormais briller sur le front de toutes les femmes chrétiennes un reflet de l'auréole de la Vierge Mère. La jeune vierge sentira s'éveiller en elle, dès qu'elle pourra compatir à la souffrance et à la faiblesse, les feux de je ne sais quelle maternité surnaturelle inconnue hors du Christianisme. Elle aimera ses plus jeunes frères comme si elle les avait enfantés dans l'amour et dans la douleur qu'elle ignore. Mais quand elle enfantera véritablement, la maternité ne la dépouillera plus des grâces pudiques de la vierge. Et tout homme pieux se sentira pénétré devant elle du même respect que si elle avait conservé sa sainte ignorance. Ainsi l'alliance mystérieuse de la virginité et de la

(1) MGR MISLIN. *Les Saints Lieux*. Tome III, p. 394.

maternité se poursuit à travers les âges, et chaque femme chrétienne est une nouvelle Marie.

Mais la Libre Pensée vient rompre la tradition chrétienne, dépouiller la femme de ses grâces pudiques et en même temps éteindre dans son cœur la sainte flamme de l'amour maternel. Les Libres Penseuses, différentes des Chrétiennes en cela comme en tout le reste, n'aiment point les enfants. Et la Libre Penseuse, en qui la Libre Pensée avait le moins défiguré la femme, l'avoue sans soupçonner même qu'il y ait là un aveu. Madame du Deffand, parlant d'un grand-père qui lui avait demandé d'aller voir sa petite-fille placée au couvent, dit : « Je lui offrirai de lui rendre des soins et de lui donner « de ses nouvelles, ce que je ferai en effet, en envoyant à « Panthémont, tantôt Wiart (1) et tantôt mon neveu pour la « voir ; mais je ne m'avancerai pas à lui promettre d'y aller « moi-même, je n'aime point les enfants (2). »

Mais Mme du Deffand n'était point mère. Si Dieu l'avait soumise à cette grande épreuve de la maternité, aurait-elle, mère dénaturée, donné à ses enfants pour en nourrir leur âme le poison de la Libre Pensée ? Et cependant si elle ne l'avait point fait, aurait-elle encore été Libre Penseuse ?

Mme d'Epinaÿ permettait à Duclos de s'ingérer dans l'éducation de son fils, et Duclos faisait au précepteur de cet enfant, et en présence de la mère qui approuvait, cette défense assez nouvelle alors en éducation : « N'allez pas faire la bêtise de « lui dire du mal des passions et du plaisir ; j'aimerais autant « qu'il fût mort, que d'être condamné à n'en point avoir (3). » De toutes les « choses excellentes » que Duclos dit ce jour-là,

(1) Son secrétaire.

(2) A Horace Walpole. 9 juin 1779. — *Correspondance* publiée par M. M. de Lessure. Tome II, p. 693.

Le 3 mai précédent, elle avait déjà raillé la tendresse de ce grand-père (M. Selwyn, sous le nom de Lindor) pour son « infante ». Même volume, p. 689.

(3) *Mémoires de Mme d'Epinaÿ*. 1^{re} partie, chap. VII. Edition de M. Paul Boiteau, tome I, pp. 313 et 319.

celle-ci surtout a frappé la mère qui la rapporte tout d'abord.

Une autre fois Duclos fait la leçon à la mère elle-même qui ne contredit point : « Souvenez-vous bien de lui dire que
« tout ce qu'on lui commandera, même de la part de Dieu,
« s'il est bon et utile à la société, c'est vraiment de la part
« de Dieu, mais cela fût-il écrit dans les livres les plus
« sacrés du monde, si cela n'est bon ni pour lui ni pour
« les autres, ce n'est pas de la part de Dieu (1). »

Après Duclos, c'est le tour de Grimm, car les *unions* sont *passagères*. Le moraliste est changé, mais non la morale. Celui-ci est moins brutal : il paraît offrir du miel, non du poison, mais le poison est sous le miel.

Le successeur de Duclos écrit à Mme d'Epinay :

« Une des choses, ma tendre amie, qui vous rend le plus
« chère à mes yeux, est la sévérité et la circonspection sur
« vous-même que vous avez surtout en présence de vos en-
« fants ; il faut bien se résoudre à blâmer quelquefois devant
« eux ce qui fait au fond le bonheur de la vie ; mais c'est que
« la société et ses sottes institutions ont tout corrompu. On
« ne saurait réformer, il faut donc se soumettre. Les enfants
« sont bien pénétrants ! ils ont l'air de jouer : ils ont tout en-
« tendu, ils ont vu. Oh ! combien de fois cette crainte a cor-
« rompu la douceur des moments passés près de vous ! La
« certitude (si l'on pouvait l'avoir) qu'ils nous ressembleraient
« un jour et qu'ils s'attacheraient à réparer un tort néces-
« saire par mille actions de bienfaisance et d'honnêteté, aux-
« quelles ils ne se croiraient que plus obligés, nous délivre-
« rait d'une partie de cette contrainte. Mais qui sait cela ?
« Mon amie, cela nous fait sentir plus que jamais qu'il n'est
« pas permis à tout le monde d'enfreindre de certaines lois
« de la société ; il faut bien des vertus solides pour donner
« le droit de mépriser ce qu'on appelle la pédanterie de la

(1) *Mémoires de Mme d'Epinay*, tome I^{er}, p. 321.

« morale. Faites le bien, comme vous avez coutume de faire..... (1). »

Cette mère à qui son amant adresse ces vœux épouvantables pour que sa fille vive un jour comme elle-même dans l'adultère, cette mère n'a pas un cri d'indignation et de fureur, elle n'a pas même un mot de déplaisir ! Elle reproduit cette lettre dans ses *Mémoires*, elle reproduit à la suite plusieurs lettres d'elle-même à Grimm, lettres pleines d'enjouement : elle a lu, elle a compris assurément, et pourtant elle ne soupçonne pas l'outrage fait à sa fille ! C'est ici que la Libre Penseuse se révèle. On voit des femmes déchues, avilies, accepter pour elles-mêmes toutes les conséquences du crime comme elles ont accepté le crime : mais si la femme est dégradée, si l'épouse est parjure et sacrilège (car Dieu même avait été le témoin du serment qu'elle a violé), la mère du moins demeure fidèle à son enfant, et cette femme impure est la gardienne jalouse de la pureté de sa fille... Ce n'est pas un esprit fort, une Libre Penseuse : elle a été faible et criminelle, et elle ne se glorifie pas elle-même dans son crime et dans sa faiblesse.

Mme d'Épinay ne contredisait pas plus Grimm qu'elle n'avait contredit Duclos. Pour sa mère qui s'avisait parfois de faire de « petits sermons » à ses petits enfants, petits sermons qui n'étaient pas toujours selon l'esprit de Duclos et de Grimm, Mme d'Épinay corrigeait comme aurait pu le faire Grimm ou Duclos. Un jour la grand' mère avait parlé à ses petits enfants du sort qui n'est qu'un mot et de la Providence qui est la grande vérité de l'histoire du monde et la vérité constante de l'histoire de chaque homme. « Ce que je vous ai dit, concluait la grand' mère, se réduit à vous faire voir qu'il faut prier Dieu sans cesse qu'il nous garantisse des événements fâcheux. » Mme d'Épinay, offusquée sans doute de cette parole qui pouvait inspirer à ses enfants une

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*. II^e partie. chap. VII. Tome II, p. 296.

confiance excessive en la bonté de Dieu, reprend *bien vite* :
 « Et comme il y aurait un très-sot orgueil à croire que Dieu
 « changerait l'ordre de ses décrets, sur la supplication
 « d'un atome comme l'homme, il faut le prier de nous don-
 « ner le courage et la fermeté nécessaire pour nous sou-
 « mettre aux événements qu'on ne peut empêcher (1). » Elle
 remarque que sa mère « n'a pas l'air fort édifié de cette
 « addition », mais elle se réjouit de ce que sa fille détourne
 la conversation sur d'autres sujets, bien loin de la pensée de
 Dieu.

La mère qui donnait et laissait donner de pareilles leçons à
 ses enfants, les aimait-elle ? Il est au moins certain qu'elle a
 écrit plus d'une page de ses *Mémoires* pour prévenir un tel
 doute, et cette préoccupation atteste une conscience du de-
 voir dont il faut tenir compte à une Libre Penseuse, mais
 elle fait craindre aussi que l'*amie* des philosophes ait tenu
 bien plus à faire montre de beaux sentiments qu'à entourer
 ses enfants d'amour et de soins. Si ces démonstrations ne
 sont pas toutes factices, si étant vraiment mère elle a pu
 livrer ainsi ses enfants à l'impiété de ses complices, la Libre
 Pensée n'a-t-elle pas corrompu l'amour maternel comme elle
 avait corrompu déjà un autre amour ?

Cette fois, voici une véritable mère, celle du poète qui
 montrait tout à l'heure comme une maison maudite la maison
 sans enfants. Qui pourrait douter de l'amour de sa mère,
 après l'avoir entendu lui-même :

Je vous dirai peut-être quelque jour
 Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour
 Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
 M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
 Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
 Épandait son amour et ne mesurait pas !

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*. II^e partie, chap. VI. Tome II, pp. 226 et 227.

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
 Table toujours servie au paternel foyer!
 Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier (1).

C'était donc une mère, mais c'était une Libre Penseuse. Le poète a bien dit qu'elle avait « été une *brigande* comme « madame de Bonchamp et madame de La Rochejaquelein (2) », mais *un témoin de la vie* du poète nous avertit de ne pas donner à cette parole-là et à quelques vers du fils une portée qu'ils ne doivent pas avoir : « Elle avait, dit le « *témoin*, elle avait cette indépendance d'esprit et cette personnalité décidée des filles sans mère, obligées d'être « femmes plus tôt que les autres. Elle n'avait la ferveur de « son père qu'en politique, et elle n'était dévote qu'au « trône (3). » Et, à l'occasion de son mariage, elle prouva bien qu'elle n'était point dévote à la façon de toutes les autres *brigandes* : « Les deux jeunes gens se marièrent civilement à « l'hôtel de ville même. Il n'y eut pas de mariage religieux. « Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres « enfuis ou cachés, les jeunes gens ne se donnèrent pas la « peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à « la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du « tout (4). »

Était-il bien nécessaire de révéler au monde cette tache qu'il ne soupçonnait pas?

La maison ne demeura pas sans enfants : le poète nous a montré trois fils attachés aux pas de sa mère qui les comblait d'un amour sans mesure, et le récit du *témoin de la vie* du poète nous fait voir en effet cette mère toujours accompagnée de ses fils.

Mais cet amour maternel qui ne s'arrête point au corps de

(1) *Les Feuilles d'automne*. I.

(2) Préface des *Feuilles d'automne*.

(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. II.

(4) *Ibid.*

l'enfant, qui se saisit de l'âme, qui l'enveloppe de toutes parts, si j'ose ainsi dire, pour la protéger, pour la défendre, pour la sauver de toute souillure, pour la garder dans sa beauté virginale, l'amour maternel de la Libre Penseuse, qu'a-t-il fait pour la défense des trois âmes que Dieu lui avait confiées ? Si je le disais, je ne serais pas cru. La chose est-elle croyable ! Mais c'est le *témoin de la vie* du poète qui va le dire, et ce témoin, toute la presse l'a nommé sans qu'aucun démenti soit venu infirmer cette désignation.

Écoutez le récit de ce témoin de si grande autorité :

« Madame Hugo était pour l'éducation en liberté. On a déjà vu qu'en fait de culte elle n'avait pas voulu violenter l'âme de ses fils et leur faire leur religion ; elle ne gênait pas plus leur intelligence que leur conscience. Elle lisait beaucoup et avait un abonnement à l'année chez un loueur de livres. Quand on aime lire, quelque livre qu'on ait commencé, on va jusqu'au bout ; afin de ne pas s'engager dans une lecture trop ennuyeuse, madame Hugo faisait essayer ses livres par ses enfants. Elle les envoyait chez son loueur, un nommé Royol, qui était un bonhomme très-particulier, et qui avait conservé le costume Louis XVI dans toute sa pureté, habit de bourracan, culotte courte, bas chinés, souliers à boucles, cheveux poudrés. Les deux frères allaient chez ce bonhomme, fourrageaient dans sa bibliothèque, et emportaient ce qu'ils voulaient. Avec ces deux pourvoyeurs qui ne manquaient jamais à sa faim de livres, madame Hugo en consumma effroyablement et eut bientôt épuisé le rez-de-chaussée du bonhomme Royol ; il avait bien encore un entre-sol, mais il ne se souciait pas d'y introduire des enfants : c'était là qu'il reléguait les ouvrages d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux. Il fit l'objection à la mère, qui lui répondit que les livres n'avaient jamais fait de mal, et les deux frères eurent la clé de l'entre-sol.

« L'entre-sol était un pêle-mêle. Les rayons n'avaient pas

« suffi aux livres et le plancher en était couvert. Pour n'avoir
« pas la peine de se baisser et de se relever à tout moment,
« les enfants se couchaient à plat ventre et dégustaient ce
« qui leur tombait sous la main. Quand l'intérêt les empoi-
« gnait, ils restaient quelquefois là des heures entières. Tout
« était bon à ces jeunes appétits, prose, vers, mémoires.
« voyages, sciences. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Di-
« derot; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même na-
« ture, mais cela les intéressa beaucoup moins que les
« *Voyages du capitaine Cook*, qui étaient le succès du mo-
« ment et qui les passionnèrent.

« Après cela, madame Hugo était, pour tout ce qui tou-
« chait à la vie positive et matérielle, une mère très-ferme et
« presque sévère. Elle exigeait une obéissance respectueuse
« et ponctuelle..... (1). »

Qu'ai-je annoncé qui ne soit dépassé maintenant par ce récit? Les réflexions se pressent, les sentiments douloureux que cette lecture a fait naître veulent éclater..... Mais il faut se taire. C'est en quelque sorte une chair vivante et frémissante qu'on sent ici sous les doigts, et on n'ose pas toucher cette plaie. Le *témoin de la vie* du poëte l'a pu faire, mais il ne paraît pas avoir aperçu la plaie.

Ainsi les enfants n'ont point de place dans les rêves de la Libre Penseuse. Et quand elle les rencontre dans la réalité, ou elle les repousse tout à fait s'ils ne sont pas à elle et dit comme Mme du Deffand : *Je n'aime point les enfants!* ou bien, étant leur mère, chargée de les nourrir, elle les nourrit de poison, comme Mme d'Épinay.

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. XXI.

XXXVII

CONCLUSION.

Encore une fois, cette femme est un monstre, et la Nature qu'on invoque condamne son abominable perversité. Mais si la Libre Penseuse n'avait pas répudié tous les sentiments de la femme et de la mère, serait-elle la complice qu'il faut à la grande Conjuración pour assurer à jamais l'inimitié de l'homme et de Dieu? L'œuvre qui se poursuit, c'est l'œuvre entreprise dès le commencement. Alors la femme fut le principe du péché, par elle la mort entra dans le monde (1). L'Ennemi qui entreprit cette œuvre veut aujourd'hui la précipiter à son terme : il faut que la femme soit encore le principe du péché, il faut que par elle se consume la perte de la race humaine. L'Ennemi, pour la séduire, la flatte toujours des mêmes promesses : Vous serez le principe et la fin de la révolte ; en arrachant l'homme à Dieu, vous vous soustrairez vous-même à la domination de l'homme, et non-seulement vous serez émancipée, mais tout vous sera soumis, car vous serez la fin de la révolte et de la guerre de l'homme contre Dieu.

Nos pères, ces barbares, comme on les appelle, avaient sur la puissance de la femme d'autres pensées. Les bestiaires du moyen âge nous représentent la licorne vaincue par une vierge. Cet animal fier et sauvage échappait toujours aux tentatives des hommes les plus agiles, les plus forts, les plus

(1) " A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur. " *Ecclesi.*, XXV, 33.

courageux ; il était indomptable. Mais une vierge s'approchait-elle du gîte où la licorne s'était réfugiée, celle-ci en sortait aussitôt et venait se livrer à la vierge.

Cette puissance mystérieuse de l'innocence et de la pureté a diminué dans la société chrétienne. Mais ce n'est pas assez pour eux, ils veulent l'anéantir. Ils parlent de l'émancipation de la femme et des destinées glorieuses qui lui sont promises quand elle aura rejeté l'appui de Dieu pour marcher dans son indépendance, comme il convient à un esprit fort : émancipation, indépendance, force de l'esprit, mensonges de la Libre Pensée. Ainsi que « la force se perfectionne dans la faiblesse (1) », la faiblesse de la femme est sans remède dans la force d'un esprit fort (2). Et la Libre Pensée elle-même raille la femme qui s'est laissé prendre à ces mensonges et, l'émancipation consommée, lui signifie dans les termes les plus outrageants, que son émancipation c'est sa déchéance (3).

Pendant la déchéance de la femme n'est pas la fin. La fin, c'est la substitution d'une religion purement humaine (4) à la Religion de Dieu, ou, pour laisser toute ces formules menteuses, c'est la proscription de toute religion, même de la Religion naturelle, c'est l'extinction de toute lumière dans le monde ; c'est, par les efforts de ces instruments aveugles de la colère divine, par ces fléaux de Dieu, comme auraient dit nos pères, c'est l'accomplissement de la menace de Dieu, c'est « le soleil qui se couche en plein midi et la terre qui est « couverte de ténèbres (5) ».

Mais cette menace terrible et d'autres encore que nous lisons dans l'Écriture, ne s'adressent point à cette société

(1) « Virtus in infirmitate perficitur. » II Cor., XII, 9.

(2) La Libre Penseuse dit elle-même : «..... Cette légèreté d'appréciation et « cette absence de logique qui caractérisent les femmes. » *Mademoiselle La Quintinie*, p. 303.

(3) Voir les *Pièces justificatives*, XV.

(4) Voir plus haut, page 100.

(5) « Occidet sol in meridie, et tenebrescere faciam terram in die luminis. » AMOS, VIII, 9.

chrétienne. Notre génération ne tue pas les Prophètes, ne lapide pas les envoyés du ciel, le Vicaire de Jésus-Christ a élevé la voix, et sa parole nous a rassemblés comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes : notre maison, notre Église ne demeurera point déserte (1)! Il y a parmi nous de pauvres insensés que consume le feu de la fureur de Satan contre Dieu (2), et qui crient encore comme les esprits impurs que Jésus rencontra dans le pays des Geraséniens : « Jésus, « Fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous (3)? » Il y en a d'autres dont la lâcheté s'effraye de la puissance et de la grandeur de Dieu et qui, comme les Geraséniens, le supplient de se retirer pour ne point troubler leur repos (4). Mais il y a parmi nous bien plus de dix justes qui cherchent le Seigneur (5), et qui, toujours entendus de lui quand ils l'implorent : « Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre « héritage (6)! » seront toujours notre réconciliation avec Dieu (7).

Leur charité qui peut, qui doit tout sauver, fait l'effroi de l'Ennemi qui veut tout perdre. L'Ennemi par tous ses suppôts leur répète incessamment sur le ton de la commisération : Réveillez-vous et connaissez votre temps; nous ne sommes plus au ^{xiii}^e siècle, mais au ^{xix}^e : la foi est morte pour ne jamais renaître. — Autant vaudrait dire à un homme plein de vie, qu'il a depuis longtemps cessé de vivre! Ceux dont l'âme

(1) MAT., XXIII, 37, 38.

(2) « Stultitia hominis supplantat gressus ejus : et contra Deum fervet animo suo. » *Prov.*, XIX, 3.

(3) MAT., VIII, 29.

(4) « Et ecce tota civitas exiit obviam Jesu : et viso eo rogabant, ut transiret a finibus eorum. »

MAT., VIII, 34.

(5) « Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob. » *Ps.* XXIII, 6.

(6) Cantique d'actions de grâces.

(7) « Noc inventus est perfectus, justus, et in tempore iracundiæ factus est re-conciliatio. »

Eccli., XLIV, 17.

est embrasée de foi et de charité, ne peuvent point prendre garde à ces sinistres paroles.

Non, la foi n'est pas morte, la foi que le monde ne cesse d'attaquer, mais qui ne cesse de vaincre le monde. Et quand elle paraît morte, comme la fille de Jaïre, elle n'est qu'endormie. Dieu lui dit de se lever : elle se lève. Au dernier siècle, l'Église était, comme la fille de Jaïre, étendue et entourée de joueurs de flûte et d'hommes bruyants qui se moquaient des promesses de Dieu et disaient : Elle est morte (1). Mais Dieu lui dit : Lève-toi : voici l'heure de combattre. Elle s'est levée, elle a combattu, elle a vaincu le monde.

Et la foi paraissait morte cependant : car la foi ne peut pas vivre en nous sans régner sur notre intelligence et sur notre cœur ; et la foi qui vit et qui règne, et qui est sans doute la protectrice constante de la raison, ne permet pourtant pas à cette protégée d'usurper sa place et de faire la souveraine : or cette société du XVIII^e siècle, ou du moins les philosophes et les lettrés qui parlaient pour elle, avaient proclamé la déchéance de la foi et l'avènement de la raison. La foi paraissait morte, car les hommes qui avaient encore sur les lèvres les mots de religion et de morale chrétienne, n'osaient presque plus prononcer le nom de Jésus-Christ ; et combien même parmi ceux qui étaient chargés d'annoncer à toute créature le Dieu fait homme pour le salut des hommes, qui rougissaient de Jésus-Christ ! La foi paraissait morte, comme un arbre qui pendant de longues années ne donne plus de fruits : quelle œuvre chrétienne a-t-il produite, ce XVIII^e siècle si enflé du sentiment de sa supériorité sur tous les siècles chrétiens ? Et la foi stérile n'est-elle pas une foi morte ? Cependant, à sa dernière heure, dans les effroyables convulsions de son agonie, ce siècle qui s'était livré aux philosophes et aux courtisanes, s'est souvenu qu'il était chrétien, et la foi qui

(1) « Deridebant eum. » MAT., IX, 24.

n'était pas morte, mais endormie au fond de son cœur, lui a rendu tout à coup l'héroïsme chrétien.

Mais notre siècle qui avait déjà vu trois œuvres dont une seule suffirait à lui faire trouver grâce devant Dieu, la Propagation de la foi, les Conférences de S. Vincent de Paul et les Petites-Sœurs des Pauvres, a vu encore toute la famille chrétienne accourir et se presser autour de son père, tous les rangs se confondre dans l'égalité chrétienne de l'amour, du dévouement, du sacrifice. Notre siècle qu'on a, non sans raison, appelé *le Siècle de Marie*, sera compté parmi les siècles de foi. Bien avant ce grand mouvement des Chrétiens de tous les pays de l'univers, bien avant la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, bien avant ce miracle de la foi et de la charité de deux pauvres filles sans ressources et sans crédit qui ont assuré des ressources à tant de milliers de pauvres, avant la première réunion de quelques étudiants rassemblés pour s'entretenir de Dieu et pour secourir leur prochain, avant ce développement miraculeux de la Propagation de la foi, Joseph de Maistre disait : « L'esprit religieux, qui n'est pas
« du tout éteint en France, fera un effort proportionné à la
« compression qu'il éprouve, suivant la nature *de tous les*
« *fluides élastiques*. Il soulèvera des montagnes, il fera des
« miracles. Le Souverain Pontife et le sacerdoce français
« s'embrasseront, et, dans cet embrassement sacré, ils étouffe-
« ront les maximes gallicanes. Alors le clergé français com-
« mencera une nouvelle ère, et reconstruira la France, — et
« la France prêchera la Religion à l'Europe, — et jamais on
« n'aura rien vu d'égal à cette propagande ; — et si l'éman-
« cipation des Catholiques est prononcée en Angleterre, ce
« qui est possible et même probable, et que la Religion Catho-
« lique parle en Europe français et anglais, souvenez-vous
« bien de ce que je vous dis, mon très-cher auditeur, il n'y a
« rien que vous ne puissiez attendre. — Et si l'on vous disait
« que, dans le courant du siècle, on dira la messe à Saint-

« Pierre de Genève et à Sainte-Sophie de Constantinople, il faudrait dire : Pourquoi pas (1) ? » Ce siècle n'est pas encore aux trois quarts de son cours, et voici longtemps déjà que le Souverain Pontife et le sacerdoce français se tiennent embrassés et que la France prêche la Religion à l'Europe ; l'émancipation des Catholiques de la Grande-Bretagne est prononcée ; la Vérité luttant contre l'hérésie comme au matin la lumière contre les ténèbres qui disparaissent devant elle, la Vérité a recommencé la conquête de l'Angleterre, la messe est dite tous les matins à Notre-Dame de Genève élevée en face de Saint-Pierre qui résiste encore, mais qui va se rendre ; et à ceux qui pourraient douter encore de l'entier accomplissement de ces paroles étonnantes, il faudrait en effet dire : Pourquoi pas ?

La grande Conjuratlon dont je viens de dérouler le tableau sous vos yeux avec une liberté que vous ne condamnerez point, — car il y a des nudités qui doivent être exposées aux yeux de tous (2) pour faire horreur à tous, — cette armée de l'Enfer ne triomphera point de la sainte milice dont vous êtes les chefs et dans laquelle nous avons aussi notre place, au dernier rang, mais notre place, nous laïques qu'on nomme *cléricaux*. « Nulle association, dit encore Joseph de Maistre, « nulle association, et surtout nulle association cachée, ne peut être facilement combattue que par une autre (3). » Notre association est la plus étroite, nous ne sommes tous qu'un, car nous ne sommes qu'une famille qui existe depuis que Jésus-Christ nous a enseignés à dire à Dieu, non pas *Mon Père*, mais *Notre Père*. L'association ennemie, qui se tient dans l'ombre, n'est cependant plus tout à fait cachée. Vous

(1) Lettre au chevalier d'Olry, 3 mars 1819. — *Lettres et Opuscules*, 3^e édit. tome I, p. 508.

(2) « Revelabo pudenda tua in facie tua, et ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam. »

НАИЧМ, III, 5.

(3) *Quatre chapitres inédits sur la Russie*. Appendice. Lettre au comte ***. Page 185.

avez surpris ses desseins, vous avez « protégé la femme qui
« elle, à son tour, a le privilège de protéger la loi protec-
« trice (1) ». Vous avez empêché la ruine de cet apostolat qui
veille encore, qui prie et qui agit au fond de ces demeures
dont l'impiété vous interdit l'accès. Mais ce n'est pas seule-
ment contre la femme, c'est contre toute la race humaine
qu'ils sont *ligués* pour l'*enseigner*, c'est-à-dire sans doute
pour l'initier à la science du bien et du mal : l'antique séduc-
tion est toujours nouvelle, et ils nous flattent toujours de la
même promesse. Ce n'est pas seulement la femme, ce n'est
pas seulement notre pays que leur entreprise menace : « les
« dimensions de la Loge sont celles de l'Univers; sa lon-
« gueur est de l'Orient à l'Occident, sa largeur du Midi au
« Septentrion, sa profondeur de la surface de la terre au
« centre, sa hauteur d'innombrables coudées (2). » C'est le
monde entier qu'ils veulent livrer à l'Ennemi de Dieu et des
hommes. Mais vous êtes les Pontifes de Celui qui a sauvé le
monde.

(1) J. DE MAISTRE. *Eclaircissement sur les sacrifices*, chap. II, note. Page 366.

(2) *Rituel du grade de Maître*.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Les honnêtes gens sont quelquefois épouvantés de l'audace des révolutionnaires. Mais la sécurité habituelle des honnêtes gens, des hommes religieux eux-mêmes, est pour la société cent fois plus redoutable que cette audace dans ses plus grands excès. Je lis dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet, donnée par M. V. de Perrodil en 1845, trois ans avant les saturnales que nous avons vues :

« Un an après la catastrophe de juillet, dont la France n'a retiré
« d'autre avantage que de payer plus cher un gouvernement moins
« bon que celui qu'elle avait auparavant, il parut se former, principa-
« lement dans les officines du journalisme parisien, une secte politico-
« religieuse dont les adeptes prirent des noms et des vêtements bizarres
« propres à attirer l'attention d'un public oisif, toujours avide de nou-
« veautés. J'ai dit : *il parut se former*, car réellement cette secte pré-
« tendue n'était rien qu'un fantôme qui devait s'évanouir et s'est en
« effet évanoui au premier soufle.

« La farce se termina, comme cela devait être, devant la police
« correctionnelle. »

Il y a vingt-deux ans qu'un chrétien, qui se distingua par un grand courage dans les luttes de son temps, écrivait cela : et *la farce n'est point terminée*, et *l'Opinion nationale*, organe de la secte prétendue, est aujourd'hui l'un des journaux qui comptent le plus de lecteurs.

II

« Nous avons, dit le Vicaire primatial, nous avons, en faveur de notre
« formule de Dieu, la Raison, le fait universel, la tradition génésiaque ;
« arabe, par Job ; mosaïque, par David ; chrétienne, par Jésus-Christ ;
« apostolique, par saint Paul. Nous ajouterons à cette foule de preuves
« la symbolisation de la divinité dans le Culte Franc-Maçonique.

« religion aussi ancienne que les civilisations orientales. Cette théo-
 « gonie est basée sur l'unité de Dieu qu'elle nomme LE GRAND ARCHI-
 « TECTE DE L'UNIVERS, et la fraternité entre tous les hommes. Aucun
 « culte sacerdotal n'a représenté Dieu d'une manière aussi grande,
 « aussi majestueuse, aussi vraie que celui-ci. Quand vous entrez dans
 « un temple franc-maçonique, vous êtes saisi et d'admiration et de
 « respect en le voyant décoré par le Soleil, la Lune, les planètes, les
 « étoiles, tous les mondes connus qui constituent ce vaste univers.
 « Vous vous dites aussitôt : Ici on adore le Dieu de l'univers qui est
 « dans l'univers ; et puis, si vous examinez les *sept lumières* qui éclairent
 « le temple et donnent la vie à tous les adeptes, nombre égal aux sept
 « planètes qui constituent tout l'univers de l'ancienne astronomie, il
 « ne vous reste alors plus de doute que les Francs-Maçons formulent
 « DIEU *la vie éternelle et universelle*. Quels prêtres et quels philosophes
 « que les fondateurs de ce culte sublime dont tous les emblèmes et tous
 « les symboles seront éternellement vrais, parce qu'ils sont tous pris
 « dans la nature (1) ! »

III

« Le moyen âge a ses Saints : qu'il les garde ! Nous avons les nôtres :
 « honorons-les. Aux vertus stériles d'un saint Alexis, d'un saint An-
 « doche, d'un saint Labre, opposons les vertus fécondes des glorieux
 « martyrs de la Raison et de la Liberté, des génies de l'art, de l'indus-
 « trie, de la science, des héros de la patrie et de l'humanité !

« Telle est la pensée qui nous a inspiré dans l'érection d'un monu-
 « ment que nous avons fait élever dans notre jardin. C'est un simple
 « pilier carré servant d'appui à une fontaine, ombragé de grands arbres,
 « entouré de lierre et de chèvrefeuilles, et surmonté de deux bustes
 « en pierre : celui de Voltaire et celui de Rousseau. Sur la face on lit
 « cette inscription : A VOLTAIRE, A J.-J. ROUSSEAU, LEURS HÉRITIERS RECON-
 « NAISSANTS ; et un peu au dessous, cette pensée de George Sand : *Qu'ils*
 « *soient à jamais sur le même piédestal, ces deux Apôtres de l'Humanité !*
 « Sur l'un des côtés, celui de Voltaire, se lit cette sentence : *Continuons*
 « *Voltaire, ne le recommençons pas ;* sur l'autre face, celle de Rousseau,
 « se trouve cette devise qui fut l'épigraphie de tous ses ouvrages et la
 « règle de sa conduite : *Vitam impendere vero* (2) ! »

(1) *La Religion naturelle*. Numéro du 27 novembre 1842, pp. 56 et 57.

(2) *La Solidarité journal des principes*. Numéro du 1^{er} octobre 1867, p. 122.

Prix du numéro de *la Solidarité* : VINGT-CINQ CENTIMES.

Dans son numéro du 1^{er} janvier 1868, *la Solidarité* revient sur ce sujet. Elle veut

IV

« Les soussignés (ils ne sont pas moins de quatre cents) ont lu avec indignation les anathèmes diffamatoires lancés contre la Libre Pensée et contre la science par MM. Jules Favre et Guérout dans les dernières discussions du Corps législatif.

« Le premier, empruntant ses traits aux plus mauvaises pages du répertoire jésuitique, affecte de confondre la morale des Diderot, des d'Alembert, des Helvétius, des d'Holbach, des Lalande, de tout le dix-huitième siècle, avec tout le débordement des sens et le déchaînement des passions égoïstes. Jamais les spéculateurs éhontés n'osent affirmer le matérialisme, Monsieur Jules Favre; ils sont chrétiens comme vous.

« M. Guérout voue à la haine et dépouille de toute excuse les idées émancipatrices qui ont préparé la Révolution, porté les sciences à leur apogée, fait la gloire de la France, et, par le dévouement de tant de martyrs, acquis à leurs adversaires même le droit de parler.

« La logique athée, peu familière avec les accommodements de Tartuffe, ignore l'art de ne pas faire aboutir de telles paroles à la défense du pouvoir temporel et de l'Encyclique.

« Ces messieurs devraient le savoir, les idées comme les hommes ont leurs Mentana et leurs Veuillot. L'athéisme et le matérialisme, avec leur bagage de vues sociales et de larges pensers, sont aussi des vaincus auxquels chacun se dispute l'honneur de détacher son coup de pied. Il y a d'autant plus de courage dans ces appels superflus, du reste, à la haine, dans ces coups de dague de la calomnie, que les idées proscrites sont enchaînées, bâillonnées et hors la loi; qu'elles ont sans cesse souffert et sans espoir de récompense pour la justice; qu'elles n'ont jamais fait couler une larme ni une goutte de sang.

« Elles ont d'autant plus droit à l'outrage que de leur victoire ou de leur défaite dépend la victoire ou la défaite de l'humanité.

« On peut les persécuter, les dénoncer, les broyer même; il n'est donné à personne de les flétrir.

« Pour l'honneur de la jeunesse française et européenne, au nom et au souvenir de tant de philosophes, de réformateurs, de savants, de mai-

faire entrer ce culte de Voltaire et de Rousseau dans la Religion de l'Humanité, qui sera la Religion de l'avenir, et qu'élaborent en ce moment même les Ateliers de la Conjuración. Mais la Solidarité n'est point exclusive : elle réclame pour tous les Martyrs de la Révolution le même culte que pour Voltaire et Rousseau.

« tres glorieux, insultés aujourd'hui sans provocation ni excuse, nous
« protestons contre le *syllabus* Favre et Guérout. »

Cette protestation, insérée d'abord dans le *Journal de Paris*, a été reproduite par la plupart des journaux. Voir *l'Union* du 23 décembre 1867.

V

« Cher monsieur Peyrat,

« Je vous remercie d'avoir compris que je n'avais pu pro-
« noncer les mots que m'a prêtés l'analyse, en ceci infidèle, du compte
« rendu.....

« J'ai donc ignoré ce qu'on m'a fait dire, mais quand on m'en a parlé,
« j'étais sûr, même avant de recourir à la sténographie officielle, de ne
« pas avoir prononcé de semblables paroles. Je n'ai jamais flétri une
« doctrine, je me contente de combattre celles que je ne puis accepter.

« L'athéisme et le matérialisme sont de ce nombre. Je crois qu'ils
« sont, pour beaucoup d'esprits, une protestation, et je serais infidèle
« aux sentiments de toute ma vie si je me joignais à ceux qui les per-
« sécutent. Seulement, dans l'état actuel de notre législation, il serait
« difficile d'attaquer scientifiquement ces systèmes; car en se plaçant
« au point de vue de la vérité pure on rencontrerait d'insurmontables
« obstacles.

« Ceux qui opposent ces obstacles à la raison humaine sont, à mes
« yeux, et je l'ai dit en finissant mon discours, les pires des maté-
« rialistes.....

« Je serais fort peiné d'avoir involontairement blessé de loyales con-
« victions, je demande seulement à ceux qui me blâment le droit bien
« naturel d'être toujours sincère, même au risque de déplaire à ceux-
« avec lesquels je voudrais toujours être d'accord.

« Je vous prie, mon cher monsieur Peyrat, d'agréer l'expression de
« mes meilleurs sentiments.

« JULES FAVRE.

« Ce 23 décembre 1867. »

VI

« Entendre des gens parler du bel ordre qu'on remarque dans la nature, et en tirer argument en faveur d'une Providence, est vraiment une chose agaçante. Vous savez, c'est toujours le mot de Fénelon : Mettez dans un chapeau les lettres de l'alphabet, il n'en sortira pas *l'Iliade*. Espérons qu'il sera bientôt aussi ridicule de parler de l'ordre de la nature que de l'unité de *l'Iliade*. La science moderne a fait raison de cette idée. On pourrait triompher sur les détails, citer une foule d'exemples qui prouveraient jusqu'à l'évidence que la nature est sourde, aveugle, imprévoyante ; on pourrait remarquer que les naturalistes orthodoxes, tout en faisant ressortir les moyens par lesquels la nature pourvoit à la conservation des espèces, exaltent avec le même enthousiasme les moyens par lesquels elle pourvoit à leur destruction, ce qui prouve bien que la nature ne pourvoit à rien du tout.....

« Le monde existe, il existe d'une certaine manière, de la manière que nous voyons. Qu'est-ce que cela peut prouver en faveur d'une Providence ? Vous dites : Il y règne un ordre admirable. Comment le savez-vous ? On ne peut former de jugements que par comparaison. Or, pouvez-vous comparer ce monde-ci avec d'autres ?.....

« Vous ne pouvez pas dire qu'il y a de l'ordre dans le monde, parce que vous ne savez pas s'il était possible que le monde fût d'une autre manière qu'il n'est, et que, cela étant admis qu'il y avait d'autres manières possibles, vous ne savez pas quelles étaient ces autres manières. D'ailleurs, d'où peut nous venir l'idée d'ordre ? Des sens, apparemment, comme toutes les idées, et les sens l'ont prise dans la nature. Quand donc vous dites : Il y a de l'ordre dans la nature, vous ne faites que reporter à la nature l'idée que vous en avez tirée, vous ne dites rien qui ne fût déjà compris dans l'idée de nature. Voulez-vous échapper à ce raisonnement, en soutenant que l'idée d'ordre est une idée innée ; j'admets un instant avec vous qu'il y a des idées innées qui ne nous viennent pas du monde extérieur, que Dieu a introduites directement dans notre intellect, et que l'idée d'ordre est une de ces idées. Mais si l'idée d'ordre ne vient pas de la nature, si la nature est impuissante à nous la donner, si c'est une idée humaine, alors elle est sans application possible à la nature. Vous dites aussi que l'idée du bien et du mal est une idée innée, mais vous reconnaissez qu'il ne faut pas l'appliquer à la nature qui ne l'a pas formée. Il n'y a rien d'immoral dans la férocité du tigre ou dans les ravages de l'ouragan. La nature extérieure, tout ce qui n'est pas l'homme, est en dehors de la morale. Eh bien ! alors, il faut

« en dire autant de l'ordre ; l'idée d'ordre n'a pas de sens appliquée à
 « la nature. Donc de toutes les façons l'ordre de la nature est une illu-
 « sion, et l'argument tiré de l'ordre de la nature une niaiserie. »

La Pensée nouvelle. Numéro du 19 janvier 1868.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

VII

« Il est permis de croire, quoique Aristote ne le dise pas, par
 « circonspection sans doute, que si le *Noos* d'Anaxagore remua ainsi
 « les âmes, ce ne fut pas parce qu'il prenait la place des dieux. D'autres,
 « au lieu de *Noos*, diront *Logos* ou le *Verbe* : c'est la même chose. La
 « grande définition que le catéchisme chrétien a héritée de la philoso-
 « phie grecque, *Dieu est un esprit*, date véritablement d'Anaxagore.

« La philosophie moderne doit pourtant signaler dans cette con-
 « ception une analyse qui n'est pas encore assez sévère. Reconnaître
 « la vie universelle et ses lois, c'est observer; mais prétendre saisir et
 « nommer je ne sais quel agent à qui on rapporte cette vie et cet ordre,
 « c'est imaginer. Le philosophe ionien imaginait en effet tout aussi
 « bien que les poètes qui, avant lui, avaient dit que le principe des
 « choses était l'Amour; et ce n'est pas moi qui fais ce rapprochement,
 « c'est Aristote. A la naissance de la philosophie, l'imagination, toute-
 « puissante la veille encore, ne peut se retirer tout à coup; au lieu de
 « travailler sur des fables, elle travaille sur des abstractions. C'est en
 « ce même temps que Parménide et l'Ecole italique faisaient une réalité
 « de l'idée de l'Être, et construisaient sur la nature et les attributs de
 « cet être une espèce de symbole aussi obscur qu'imposant. L'abs-
 « traction d'Anaxagore était plus accessible et plus faite pour devenir
 « populaire. C'était une sorte d'anthropomorphisme élevé, qui divinisait
 « non plus l'homme tout entier, mais la pensée humaine, sans s'in-
 « quiéter si cette pensée, détachée de l'homme qui pense, peut avoir
 « quelque chose de réel ou d'intelligible. Les abstractions imaginées
 « ont été la faiblesse de la philosophie grecque, et en ont fait comme
 « une religion, en lui composant une mythologie aussi peu sérieuse
 « que l'autre, quoique moins riante, dont la théologie est sortie.

« En même temps qu'il détruisait ainsi les dieux populaires,
 « Euripide saluait le dieu inconnu *qui fait marcher sans bruit les choses*
 « *humaines selon la justice*. Mais il entendait cette justice d'une manière
 « très-haute et très-philosophique; il s'exprimait là-dessus dans des
 « vers pleins d'originalité : *Croyez-vous que les iniquités aient des ailes*
 « *pour s'envoler chez les dieux, qu'on les inscrive là sur les registres de*
 « *Jupiter, et que celui-ci les consulte pour juger les hommes? Mais il ne*

« *suffrait pas à tout inscrire, ni à tout juger. La justice est ici même, à*
 « *côté de nous, pour qui sait voir.* De telles pensées entraînent aisément
 « à se passer des dieux mêmes, et il allait quelquefois jusqu'à douter
 « d'eux dans les discours de ses personnages. Mais ce qui a été dit de
 « plus fort en ce sens sur le théâtre d'Athènes, c'est la tirade que le
 « poète Critias, le même qui a été l'un des trente, n'avait pas craint de
 « placer dans la bouche de son Sisyphé. Il y expliquait, comme Démocrite,
 « comment on a cru qu'il y a des dieux, par cette raison qu'on
 « a eu peur de la foudre, et par cette autre raison encore, que les
 « hommes ont voulu trouver là-haut la justice sûre et toute-puissante
 « qu'ils cherchaient inutilement ici-bas.

« Ainsi, il n'a pas tenu à l'esprit grec que, dès cette date, des penseurs
 « hardis n'aient répandu et accrédité les mêmes idées que d'autres penseurs
 « professent aujourd'hui avec tant de liberté. Les Diagoras, s'ils
 « avaient été aussi libres, auraient affranchi sans doute bien des hommes
 « des croyances qu'eux-mêmes avaient secouées comme des illusions.
 « Ils auraient accompli dès lors l'œuvre qu'a reprise plus tard Epicure,
 « et ils auraient fait même plus qu'Epicure n'a osé faire, puisqu'il reconnaissait encore les dieux. Les dieux rejetés, la philosophie *naturaliste*
 « avait atteint son but suprême, la tyrannie d'en haut était détrônée ;
 « l'homme n'avait plus affaire qu'à lui-même ou à ses semblables ; la
 « morale, la politique et la science pouvaient bâtir à leur aise sur ce
 « fondement, sûr et indestructible, des faits réels et observés ; enfin,
 « toutes les imaginations théologiques qui divisent les peuples tombant
 « à la fois, une communion universelle s'établissait sans peine entre
 « les esprits, d'où elle aurait passé nécessairement dans la vie même.

« Mais cette liberté n'était pas possible, et c'était trop pour ce que
 « comportait encore la nature humaine ; les maladies religieuses étaient
 « alors invétérées et profondes au point de ne pouvoir guérir. »

M. ERNEST HAVET. *Revue moderne*. Numéro du 1^{er} mai 1867, p. 275.

Reproduit dans *la Pensée nouvelle* (19 mai 1867), qui s'est reconnue elle-même dans cette haine de toute religion, dans cette haine du nom même de Dieu.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

VIII

« Il est plus que temps d'enseigner que le bien et le mal, nés sur
 « terre des rapports des hommes entre eux, n'ont à craindre et à es-
 « pérer que sur terre..... La méthode matérialiste est la seule qui con-
 « duise à la vraie morale, acquise et non révélée (1).....

(1) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 1^{er} décembre 1867, p. 232.

« Qu'est-ce qu'un matérialiste? C'est un homme qui ne croit pas à l'existence de l'âme en tant que réalité indépendante du corps, et partant ne peut pas croire à l'immortalité d'une âme qui n'existe pas..... *A en juger par ce que nous voyons, ce que nous savons, il n'y a ni corps sans âme ni âme sans corps. Il y a des ORGANISATIONS productrices de phénomènes plus ou moins complexes. On peut bien par la pensée, réunir sous le terme d'âme tel ordre de phénomènes et sous celui de corps tel autre ordre de phénomènes dont l'être organisé est le siège; ces synthèses verbales sont peut-être commodes pour le langage, mais il faut bien se rappeler que ce corps et cette âme, pures distinctions intellectuelles, ne sont point des êtres réels.*

« Voilà ce que dit le matérialiste, et ce disant il est assurément fort prudent, fort circonspect, fort avisé, n'en déplaît à tous les bavards du monde (1). »

IX

« Fidèle à sa méthode, — observation, science expérimentale, — le matérialisme pouvait seul donner la clef de la vraie science morale.....

« Ce qui distingue par-dessus tout la morale matérialiste et en fait l'excellence, c'est que, planant au-dessus de toutes les choses de pure convention, elle est essentiellement tolérante et progressive. C'est que le matérialiste sait quel est le point de départ de sa morale, quelles sont les lois de son développement, sa raison d'être et sa mission tout humaine. Il sait qu'elle ne saurait être absolue; car la science est incomplète, et l'évolution humaine ne peut finir qu'avec l'humanité. Il sait que, toujours relative, elle doit se modifier sans cesse, suivant les conditions ambiantes et les nécessités de l'existence sociale. Il sait qu'elle est progressive comme la civilisation, dont elle est cause et effet tout ensemble.

« La morale matérialiste peut seule être considérée comme le développement normal, intelligent de la morale naturelle ou primitive. Seule elle se tient toujours au niveau de l'évolution intellectuelle et physique de l'humanité, sans jamais compromettre ses progrès à venir.

« La morale matérialiste, ainsi appuyée sur une base inébranlable, la science, pouvant toujours se rendre compte du but qu'elle poursuit et des motifs qui la déterminent, ne courra plus les risques, le jour où une saine éducation l'aura généralisée dans les masses, de s'égarer

(1) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 22 décembre 1867, p. 249.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

« dans sa voie. L'humanité alors pourra s'élever plus vite et plus haut (1). »

X

« Est-il vrai qu'au point de vue agricole (et à beaucoup d'autres points de vue) la destruction de la grande propriété ait été un avantage sans inconvénient? Non, assurément.

« Cela a été un grand fait, un fait nécessaire au point de vue *senti-mental*, si je puis m'exprimer ainsi. Enfants de cette terre, égaux tous, d'après l'Evangile, il nous fallait prendre possession; nous avons touché, nous avons possédé, nous nous sommes partagé le sol par parcelles, et maintenant que nous savons qu'il nous appartient bien, regardons autour de nous, et voyons si, dans l'effervescence du moment, nous n'aurions pas fait quelque peu fausse route.

« Il est certain que, toutes choses égales d'ailleurs, la grande propriété doit produire plus que la propriété morcelée. On pourrait en donner mille preuves. Pour nous le fait est démontré.

« Notre tâche est donc, à nous fils de 89, de conserver précieusement le principe de l'égalité de répartition héréditaire, mais aussi de *reconstituer la grande propriété avec beaucoup de petits propriétaires!*

« Car si elle a été faite pour tous comme l'air et l'eau, cette terre bienfaisante, *Alma Mater*, pourquoi donc ne pas la rendre accessible à tous absolument? Il faut que tout homme puisse se considérer comme propriétaire foncier et puisse l'être réellement.....

« Un jour j'étais au Cercle à....., petite ville que je ne veux pas nommer. On causait. Je parlais d'une propriété que je possède en Bourgogne. Un des gros bonnets de l'endroit, électeur et éligible sous Louis-Philippe, qui ne partageait pas d'ordinaire mes opinions, me demanda avec cet air imposant et supérieur que donne parfois la fortune, si mon *immeuble* avait une grande importance. — Je répondis que celui de Bourgogne était peu important, mais que j'en avais un à Paris que je préférerais de beaucoup au premier. — Etonnement du monsieur. — Il dissimule et fait d'autres questions. Je réponds qu'il s'agit d'une fort belle propriété avec un jardin magnifique. — Est-elle plus belle que celle de M. X...? dit mon interlocuteur. — Je le crois. — Ah! et... est-elle aussi considérable que... la mienne? — La vôtre est fort belle, repris-je, mais elle est néanmoins inférieure à celle dont je veux parler. Le grand propriétaire ému se tait: — et pour ne

(1) *La Pensée nouvelle*. Numéro du 19 mai 1867.

Prix du numéro de *la Pensée nouvelle* : DIX CENTIMES.

« pas le faire languir davantage : Vous la connaissez, lui dis-je, c'est le
« jardin des Tuileries. — Farceur ! me dit-il.

« — Je ne plaisante pas, répondis-je sérieusement (beaucoup de
« personnes écoutaient) ; je préfère les Tuileries, non-seulement à ma
« propriété personnelle de Bourgogne, mais même à la vôtre si elle
« m'appartenait ; jamais propriété ne m'apportera le charme et le plaisir
« que j'éprouve aux Tuileries ; jamais je n'aurai chez moi les statues
« des Courtois, le Spartacus de Foyatier, le lion de Barye ; et l'immense
« perspective, et les ramiers sociables, et les femmes élégantes, et les
« enfants gracieux. Voilà pourquoi je préfère les Tuileries, qui m'ap-
« partiennent, puisque j'en jouis librement, à la propriété personnelle
« et exclusive de l'homme le plus riche. Du reste, je ne connais qu'un
« véritable riche, Monsieur, c'est celui qui a de grandes idées, et qui
« a fait de grandes choses ! — Le gros monsieur tourna sur ses talons
« en faisant un geste désespéré qui voulait dire : Où allons-nous ? où
« allons-nous ?.....

« Oui, nous croyons que viendra le moment où la propriété n'aura
« plus le caractère individuel, égoïste et prosaïque, et où elle deviendra
« au contraire collective, bienveillante et poétique.

« Ce sera bien réellement alors l'époque de la fraternité vraie, de la
« *fraternité des cœurs* qu'on prêche depuis dix-huit cents ans sans par-
« venir à l'établir, et que nous établirons, nous socialistes, sans bruit,
« sans révolution, sans secousses, en établissant d'avance par l'asso-
« ciation sous toutes ses formes, et avec ses ressources infinies, la *fra-*
« *ternité des intérêts* (1) ! »

XI

« Il est deux socialismes, l'un métaphysique, l'autre pratique, expé-
« rimental et, dans ces limites, positif. Le socialisme métaphysique est
« celui qui, sans histoire ni sociologie, conçoit quelque système qu'il
« suppose capable de remédier aux maux signalés : cette pensée est,
« par exemple, la communauté des biens, l'égalité des salaires, l'Etat
« maître de tout. Ces conceptions sont illusoires ; elles n'ont rien ni
« dans la tradition, ni dans la nature de l'homme, ni dans la constitu-
« tion des sociétés, qui les autorise. Il en est tout autrement du socia-
« lisme pratique et expérimental, celui qui établit des coopérations,
« celui qui cherche à régulariser les grèves, celui qui, franchissant les
« frontières, tente de lier internationalement les intérêts des travail-

(1) *La Science sociale*, Numéro du 16 novembre 1867, pp. 257, 258 et 259.

Prix du numéro de la *Science sociale* : TRENTE CENTIMES.

« leurs. Ce sont autant de notables expériences qui, sérieusement faites, appellent l'intérêt le plus sérieux..... Le socialisme n'est qu'une portion de la rénovation ; et, bien loin qu'il ait en soi sa raison d'être et sa cause, il est solidaire de tous les autres éléments d'évolutions. La Révolution française, au plus haut point de son exaltation, rompit les dernières attaches avec le monde ancien ; à quoi n'avaient jamais songé les plus ardentes révolutions d'auparavant. Ce n'a pas été en vain ; depuis elles n'ont plus été vraiment renouées, et chaque jour en emporte quelque fil. La philosophie positive montre que le but du développement social est un idéal humain où l'on trouve les lois naturelles pour règle salubre, l'Humanité pour génie bienfaisant, et l'histoire pour pieuse consécration (1). »

XII

« L'élaboration des principes doit s'effectuer dans la Société religieuse rationnelle, avec le concours actif de tous les membres qui la composent. Les membres, distribués en cercles ou groupes plus ou moins nombreux, se communiquent en toute sincérité leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes sur les questions suprêmes ; ces sociétés partielles se relieront entre elles au moyen d'un Congrès qui deviendra l'instrument et le signe de leur unité.

« Des règlements sont nécessaires pour toute œuvre collective ; ceux de notre Société religieuse seront l'expression de la pensée générale des membres. Mais ces règlements, pas plus que les lois civiles, tout en exigeant le respect de tous, ne devront point enchaîner les consciences individuelles. Le for intérieur reste libre. Et d'ailleurs, la constitution intérieure de la Société religieuse est perfectible. La minorité peut espérer se convertir en majorité et rallier à sa manière de voir ceux qui l'auront d'abord combattue.

« On distingue dans l'Alliance deux sortes de réunions : les unes, sous le nom de conseil, ont pour but d'élaborer en commun les principes et les règlements, d'aviser aux moyens de propager la vérité. Les actes du conseil sont *déclaratifs*.

« Outre ces réunions où s'élaborent les principes et les règlements, l'Alliance religieuse doit avoir un culte public. Les réunions de cette nature auront pour objet de consacrer, par des formes rationnelles, la naissance, le mariage, la mort et les circonstances importantes de la vie, dont elles ont pour mission de rappeler le but suprême. La

(1) M. E. LITTRÉ. *La Philosophie positive*. Numéro de juillet-août 1867, pp. 140 et 141.

« signification de tous les détails du culte doit être claire, élevée, rationnelle. Rien ne doit être destiné à produire l'épouvante, à troubler et à surprendre les esprits pour les dominer et les séduire. Tout doit tendre à grandir et à fortifier les âmes, à leur donner en quelque sorte le tempérament de l'héroïsme, la force et la douceur, la tendresse et l'énergie. Il faut proscrire sévèrement toutes les formes emphatiques et déclamatoires qui seraient propres à éveiller de justes susceptibilités et à froisser, par suite, les membres des [assemblées (1). »

XIII

« *La Croisade noire* a déjà rendu populaire le nom de Mme Vlad. Gagneur. *Le Calvaire des femmes* et *les Réprouvées*, que vient de publier la librairie Achille Faure, ne peuvent que rehausser une réputation solidement établie et bien méritée. Dans ces œuvres, qui se complètent l'une par l'autre, tous les grands problèmes qui intéressent l'amélioration du sort des femmes et des travailleurs sont abordés, sous la forme légère du roman, avec un rare talent et une remarquable rectitude de jugement; toutes les pensées généreuses, toutes les nobles aspirations, tous les sentiments élevés y sont exprimés.

« C'est un sombre tableau du martyre des pauvres filles du peuple que l'auteur a tracé dans ces pages tout empreintes d'amour pour les déshérités de la vie. C'est un appel énergique à des transformations nécessaires, qui rappelle les travaux et les efforts tentés, il y a quelques années, par Eugène Sue.

« Nous n'essayerons pas de résumer, bien moins encore d'analyser, ces deux intéressants volumes; les sujets qui y sont traités touchent généralement à des matières interdites à des journaux purement littéraires. »

Le Monde maçonnique, décembre 1867, pp. 509 et 510.

Le Monde maçonnique se fait vraiment tort à lui-même en se prenant pour un *journal purement littéraire*.

XIV

« Ne pouviez-vous me cacher ce tripotage d'enfants et de berceaux? Me comprenez-vous? Je ne sais comment m'expliquer, et je

(1) M. E. PARIS. Rapport sur l'Alliance religieuse universelle, fait « au sein d'une réunion de la jeunesse libérale ».

« crains d'être brutal; car je suis aujourd'hui d'une singulière acroté.
 « Enfin, vous avez fait emporter vos enfants de votre chambre, n'est-
 « ce pas! A la bonne heure. Vous êtes jeune, vous avez des sens; votre
 « mari vous persécutait pour hâter ce sevrage. Eh bien! tant mieux!
 « vous avez bien fait : vous êtes moins belle ce matin, et vous me
 « semblez moins pure. Je vous respectais dans ma pensée jusqu'à la
 « vénération, et vous voyant si jeune, avec vos enfants dans vos bras,
 « je vous comparais à la Vierge Mère, à la blanche et chaste Madone
 « de Raphaël caressant son Fils et celui d'Elisabeth. Dans les plus ardents
 « transports de ma passion, la vue de votre sein d'ivoire, distillant un
 « lait pur sur les lèvres de votre fille, me frappait d'un respect inconnu,
 « et je détournais mon regard de peur de profaner, par un désir égoïste,
 « un des plus saints mystères de la nature providente. A présent,
 « cachez bien votre sein, vous êtes redevenue femme; vous n'êtes plus
 « mère; vous n'avez plus de droit à ce respect naïf que j'avais hier, et
 « qui me remplissait de piété et de mélancolie. Je me sens plus indif-
 « férent et plus hardi. Ce sont là de mauvais moyens avec un homme
 « aussi rustiquement candide que je le suis : vous pouviez bien rendre
 « à votre mari le droit d'entrer la nuit dans votre chambre, sans le
 « faire savoir à toute la maison, et à moi surtout. »

Les plaintes de l'amant ne demeurent point vaines. Et bientôt le mari écrit à sa sœur :

« Il va falloir que je voyage, je ne sais pour combien de temps,
 « mais il est nécessaire que je m'éloigne : je deviens antipathique, et
 « c'est ce qu'il y a de pire au monde. Fernande aime Octave : cela est
 « maintenant hors de doute pour moi. Hier, quand j'obtins qu'elle fit
 « emporter ses enfants, dont les cris l'empêchent de dormir et la ren-
 « dent réellement malade, je ne sais si tu remarquas la singulière
 « contestation qui s'éleva entre Octave et elle. — Est-ce que vous êtes
 « sûre que vos enfants se passeront de vous toute une nuit? disait-il. —
 « Il faut bien qu'ils s'y habituent, répondait-elle; il est temps de les
 « sevrer. — Ils me paraissent bien jeunes pour cela. — Ils ont un an
 « bientôt. — Mais on les soignera mal. A qui une mère peut-elle re-
 « mettre le soin de veiller sur ses enfants la nuit? — Je puis remettre
 « sans inquiétude ce soin à Sylvia. » Il fit alors un geste d'impatience
 « extrême et partit sans dire bonsoir à personne.

« Je ne compris pas d'abord le sens de cette conduite; mais, en y
 « réfléchissant, elle me parut fort claire. J'examinai Fernande : elle
 « est bien pâle depuis quelque temps! elle me semble plus triste que
 « malade. Je résolus de savoir à quoi m'en tenir, et j'entrai dans sa
 « chambre à minuit.

« Le Ciel m'est témoin qu'en faisant emporter les enfants, je n'avais
 « pas les intentions qu'Octave m'a supposées. Il y a plus d'un an que
 « je n'ai endormi ma femme sur mon cœur (1)... »

(1) Jacques. III^e partie, XXI, XXII.

XV

« On veut vivre sans gêne; on traite sa femme en camarade, en bon
 « garçon, devant qui on peut tout dire. On lui dit tout, même les choses
 « énormes, en termes convenables; elle-même fait gloire de n'être pas
 « bégueule; elle lit tout, on la mène partout. Vers trente-cinq ans, elle
 « nous ressemble; elle a, comme nous, dépensé son trop-plein; souvent
 « même, elle est sage; une intrigue, surtout une intrigue suivie, a trop
 « de risques; le coût lui en ôte le goût. La voilà politique comme un
 « homme, amateur de conversation, mentor tolérant pour les fredaines
 « de ses fils; elle est montée en grade; c'est un vieil officier indulgent
 « qui sait la manœuvre, elle mène bien sa compagnie; elle vit côte à
 « côte en égale, auprès de son mari, dans un divorce décent, dans une
 « alliance d'affaires, dans une camaraderie d'habitude.....

« Très-belle issue; c'est là qu'aboutit l'émancipation de la femme.
 « J'ai vu des commencements de mœurs pareilles en Amérique et en
 « Angleterre. En Amérique, nous avons le *flirtage*, les femmes à diplômes
 « et membres de sociétés philanthropiques. En Angleterre, il y a les
 « *fast girls*, écuyères intrépides et raisonneuses précoces; M. Stuart
 « Mill, un grand esprit, propose presque d'y accorder le suffrage politique
 « aux femmes. C'est dommage que je n'aie pas trente ans à vivre; si
 « cela continue, en 1900, le spectacle sera joli. »

M. H. TAINÉ. *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*.
 3^e édition. P. 215.

Et encore :

« Deux signes du temps, le mépris des femmes et le goût du bric-à-
 « brac.

« Dans un salon, après dîner, on plante là les femmes, et on va
 « fumer. — Deux jeunes gens dans un compartiment de chemin de fer
 « allument leur cigare pour empêcher les femmes d'entrer et de les
 « déranger. — On ne dit plus une dame, mais une femme. — On ne dit
 « plus une passion, mais une toquade. — Un jeune homme qui fait une
 « sottise accepte trois ou quatre collaborateurs; cela allège la dépense.
 « Ce qu'il demande à sa maîtresse, c'est le bavardage écervelé, le rire
 « bruyant, les plaisanteries crues, les mots de poissarde. Elle-même
 « tombe au-dessous de son métier..... L'amour prend le ton effronté,
 « positif, l'allure violente et froide, la saveur épicée et crue que lui
 « donnerait un caporal réengagé, décidé à manger tout d'un coup toute
 « sa paie, ou un négociant en cuirs de Rio-Janeiro arrivant la sacoche
 « pleine, affriandé par les récits des voyageurs de commerce.

«

« La femme et l'œuvre d'art sont des créatures parentes ; même
« chutes à propos de l'une et à propos de l'autre ; même impuissance
« pour adorer et pour produire. Plus de rêves auxquels l'illusion ou
« l'imagination puisse donner un corps. Ce qu'on souhaite, c'est la pos-
« session et l'étalage. »

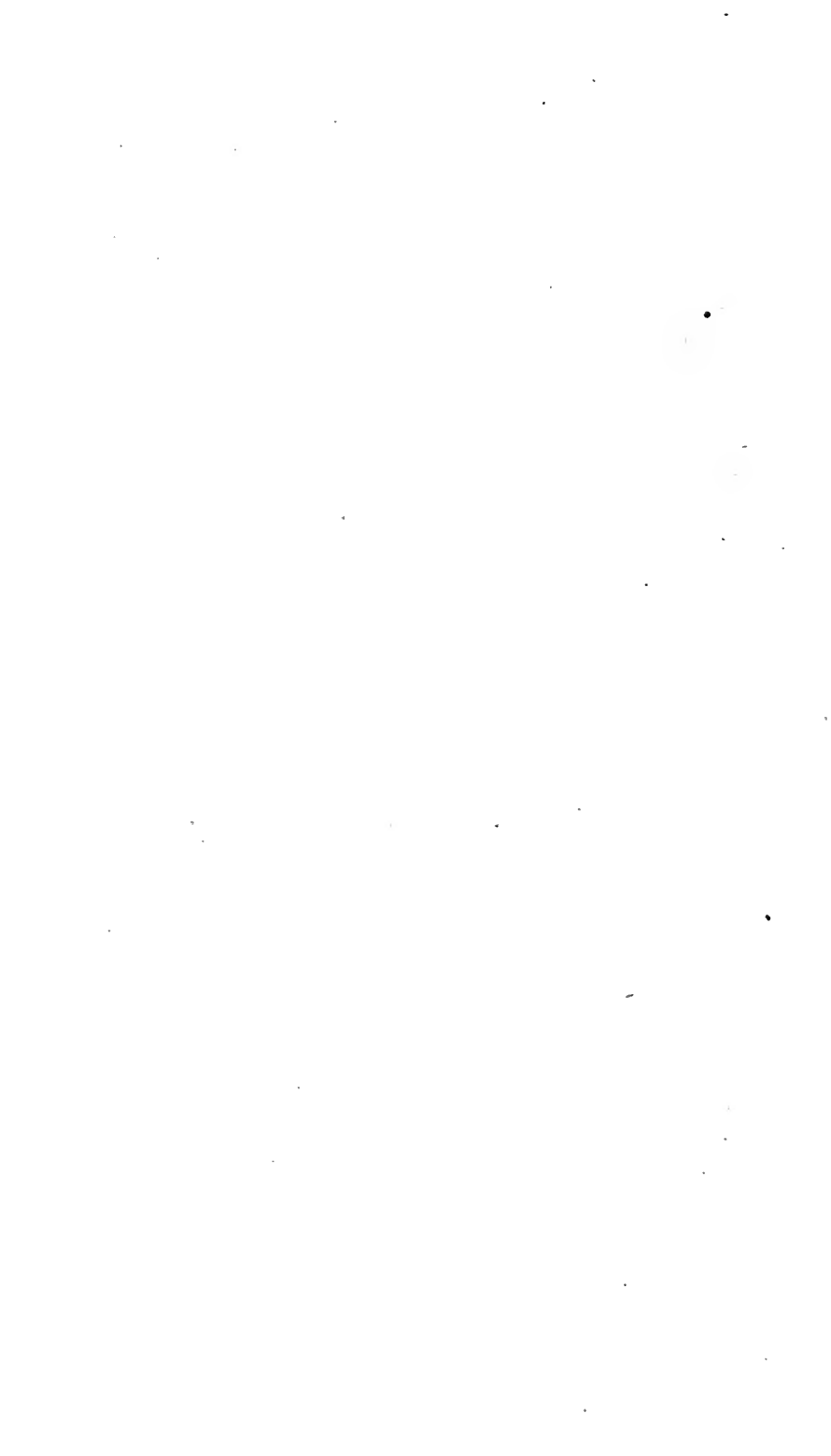
Ibid., pp. 305, 306 et 307.

Et encore :

« Comme mère ou enfant, comme statue sur un socle ou dessus de
« fauteuil dans un salon, la femme est l'idéal ; comme épouse ou mai-
« tresse, elle est souvent l'alliée, souvent l'adversaire, quelquefois l'en-
« nemie. »

Ibid., p. 314.

Voilà quelle estime la Libre Pensée fait de la femme.



TABLE

	Pag.
Justification de l'Auteur	1
I. — La tradition voltairienne	4
II. — L'Eglise de l'abbé Châtel et la Ligue de l'enseignement.	5
III. — L'Eglise de l'abbé Châtel, institution maçonnique	18
IV. — Les Solidaires et les Ligueurs de l'enseignement en 1843.	19
V. — Fondation de la Ligue de l'enseignement	22
VI. — Organisation de la Ligue	24
VII. — La Pensée de derrière de la Ligue.	26
VIII. — La Franc-Maçonnerie et la Ligue	28
IX. — La Grande Conjuraction et Voltaire	29
X. — La Ligue devant César	34
XI. — Le Miel maçonnique	37
XII. — Le Protectorat maçonnique.	41
XIII. — Le Protectorat maç. n'est point national, mais uni- versel.	43
XIV. — Caractère de l'éducation maçonnique	46
XV. — La Ligue de l'enseignement est un apostolat maçon- nique.	48
XVI. — La Franc-Maçonnerie repousse Dieu.	50
XVII. — Déchéance de Dieu	53
XVIII. — L'Homme est un enfant sans père	57
XIX. — La Grande Conjuraction	63
XX. — Le Péché diabolique et le péché bestial	70
XXI. — Le Moi humain et le matérialisme	71
XXII. — Principe de la morale indépendante.	75
XXIII. — Maximes de la morale indépendante	80
XXIV. — La Révolution universelle	86
XXV. — L'Alliance religieuse universelle	94
XXVI. — La Conjuraction veut plonger l'humanité dans les té- nèbres	116
XXVII. — La Conjuraction et le Vicaire de Jésus-Christ.	120
XXVIII. — La Conjuraction et le Catéchisme	125
XXIX. — L'Apôtre du foyer	128
XXX. — L'Émancipation de la femme	135

	Pag.
XXXI. — La Libre Penseuse.	142
XXXII. — Madame du Châtelet	146
XXXIII. — Madame Roland	150
XXXIV. — Madame du Deffand	161
XXXV. — La Libre Penseuse idéale	177
XXXVI. — Les Enfants.	209
XXXVII.— Conclusion	220
Pièces justificatives	227



LIBRAIRIE DE F. WATTELLIER ET C^{ie}, ÉDITEURS
19, RUE DE SÈVRES, 19.

LES
FRANCS-MAÇONS

ET
LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

PAR
ALEX. DE SAINT-ALBIN

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
ET
SUIVIE DES ACTES APOSTOLIQUES DES SOUVERAINS PONTIFES
CLÉMENT XII, BENOÎT XIV, PIE VII, LÉON XII ET PIE IX.

Un beau volume in-8° de xxxiv-520 pages.

Prix : 7 fr.



Le Saint-Père a daigné adresser à l'Auteur le Bref suivant :

Monsieur,

Quoiqu'il ne soit plus permis à personne de s'aveugler sur les efforts des sociétés maçonniques, alors que la Religion tourmentée, toutes les choses sacrées foulées aux pieds, toute autorité livrée à la contemp-
tion, tous les droits méprisés, les attentats partout perpétrés, mon-
trent que l'œuvre de la corruption a été longtemps préparée dans leurs
antres et mise en avant par elles-mêmes avec une grande impudence à

la gloire de leur propre perfidie ; ç'a été cependant une heureuse pensée d'exposer sous les yeux de tous les artifices par lesquels ces hommes pervers tendent des embûches à ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ; de faire voir comment ils les prennent dans leurs filets, dans quelles chaînes ils les réduisent à la servitude la plus dure et la plus abjecte, et par quels moyens, après les avoir amenés peu à peu à l'impiété, ils les poussent à briser tous les liens de la société humaine.

Depuis longtemps déjà la Chaire de Saint-Pierre, maîtresse de la vérité, avait averti du danger les Rois et les peuples ; depuis longtemps elle avait frappé de ses armes spirituelles ces associations détestables ; et en outre les rébellions répétées, les commotions des peuples, les renversements fréquents des trônes, les guerres les plus terribles recommençant si souvent, avaient fait voir leurs fruits amers.

Mais comme la voix de l'Église n'a pas été entendue, et qu'il plait encore à beaucoup d'attribuer ces effets cruels à toutes sortes de causes, il faut considérer comme très-opportun qu'on mette au grand jour, par le moyen des instructions de ces mêmes sociétés, que tant de maux soufferts doivent être attribués à leur complot, à leur perfidie et à leurs machinations, pour que les endormis se réveillent enfin et que les insensés comprennent.

C'est pourquoi notre Saint-Père le Pape Pie IX a eu pour très-agréable la seconde édition revue et fort augmentée de votre livre intitulé : *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*. Il vous félicite d'avoir courageusement arraché tous les voiles de cette très-infecte sentine de tous les vices et de tous les crimes, et d'avoir divulgué, pour l'utilité de tous, et surtout des jeunes gens, les embûches dressées secrètement pour leur perte avec une ardeur et une ténacité vraiment diabolique.

Plaise à Dieu qu'un grand nombre soient instruits par la lecture de cet ouvrage et apprennent à éviter les filets qui leur sont tendus ou à se débarrasser de ceux dans lesquels ils sont déjà pris, et qu'ils vous donnent ainsi la récompense la plus ample et la plus désirée du travail que vous avez accompli. Recevez-en le présage assuré de Notre Saint-Père, qui vous accorde avec un grand amour sa bénédiction apostolique, signe de la faveur divine et gage de sa bienveillance paternelle.

Pour moi, chargé de vous annoncer ces choses, je saisis avec une grande joie l'occasion qui m'est offerte de vous présenter l'hommage de mes félicitations particulières et de ma profonde estime et des vœux que je forme pour votre parfait bonheur et votre salut.

Je suis, Monsieur,

Votre très-dévoué et très-obéissant serviteur,

FRANÇOIS MERCURELLI,
*Secrétaire de Notre Saint-Père le Pape
pour les Lettres latines.*

A cette bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ sont venues se joindre les bénédictions de l'Épiscopat. Citons les lettres suivantes adressées à l'auteur du livre des *Francs-Maçons* :

Besançon, le 16 octobre 1867.

Monsieur,

Mes tournées de visites m'ont empêché de vous répondre plus tôt, et en même temps elles m'ont été utiles, parce qu'elles m'ont permis de lire en entier votre livre. Tout y est clair, précis, parfaitement prouvé, et la lumière qui en sort éclaire la plus épouvantable conspiration qu'ait pu rêver l'enfer contre Dieu, l'Église, les princes et la société. Comme parmi ceux qui s'engagent dans les associations de Franc-Maçonnerie, il y a des gens de bonne foi dans les commencements, ils pourront être éclairés par là et empêchés de faire de nouveaux pas qui leur seraient encore plus funestes. Mais, au moins, tous les honnêtes gens se ligueraient avec un nouvel empressement contre une aussi coupable entreprise; et les pasteurs de l'Église, faisant cause commune avec le Souverain Pontife, redoubleront d'efforts pour apporter remède à ce mal. En tout cas, vous avez rendu un véritable service à la chose publique, et Dieu sera votre appui, votre bouclier contre les traits enflammés de l'ennemi, et votre récompense.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

† CÉSAIRE,

Cardinal Archevêque de Besançon.

Bordeaux, le 18 octobre 1867.

Monsieur,

La Franc-Maçonnerie, nébuleuse dans ses origines, est plus transparente dans ses aveux et dans ses actes. Votre livre intitulé les *Francs-Maçons et les Sociétés secrètes* en confirme à propos les mystères sataniques. A la Franc-Maçonnerie, vrai soupirail de l'enfer, remonte le scandale contemporain des professions publiques d'athéisme, des horribles blasphèmes et des attaques acharnées contre Jésus-Christ et l'Église. La Révolution, si audacieuse et si puissante de nos jours, est

son œuvre. Peut-on se faire encore illusion et mettre en doute la réalité de ses empiétements souterrains?

Les Loges aux cérémonies extravagantes, aux prétentions d'une inviolable fraternité, aux manifestations d'assistance mutuelle, ne sont que des couvre-feu. Formes extérieures, comme vous le dites, Monsieur, avec raison, elles servent à donner le change ou à recruter après épreuves des instruments dociles, mais elles cachent en même temps de leur manteau hypocrite les arrière-loges haineuses du Christianisme, officines des plus sacrilèges attentats, où se démasquent les grands dignitaires de l'Ordre.

Il est temps qu'on voie à découvert ces batteries ennemies et que, mieux informé, on n'accepte plus dans les grades inférieurs le rôle de dupe, pour être associé d'une manière ou d'une autre à des conspirations flagrantes contre la Religion et la société.

Votre livre, Monsieur, sera une lumière pour beaucoup d'esprits égarés et trompés; il arrêtera les uns, il ramènera les autres, si tant est que l'évidence des révélations puisse triompher des cœurs au milieu de ce tourbillon de doctrines et d'aspirations matérialistes qui les emporte.

Dieu veuille surtout par sa miséricorde soutenir les faibles et fortifier les courages en faveur des droits si effrontément sacrifiés de la vérité et du salut. La prière d'abord, puis la résistance aux scandales, un saint prosélytisme pour le bien des âmes, voilà ce que nous impose à tous aujourd'hui le danger où se trouvent l'état social et la Religion.

Je bénis, Monsieur, la part que vous aurez eue à ce mouvement régénérateur par l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer et dont je vous félicite sincèrement.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments les plus dévoués.

† FERDINAND, Card. DONNET,
Archevêque de Bordeaux.

Bourges, le 28 août 1867.

Monsieur,

Je connaissais déjà de réputation votre livre sur la Franc-Maçonnerie : il a reçu d'ailleurs récemment l'honneur d'un éloge public (1). Aussi est-

(1) Dans sa petite brochure sur les Francs-Maçons, Mgr de Ségur dit à la page 4 :
« Une grande partie de nos renseignements ont été puisés dans l'intéressant ouvrage de M. de Saint-Albin. Nous y renvoyons les lecteurs qui voudraient étudier à fond cette importante matière. »

ce avec empressement que je vous remercie de me l'avoir envoyé. En le publiant, vous avez fait plus qu'une œuvre de recherches et de patience : vous avez fait un acte de courage; vous avez rendu un service signalé à la société et à l'Église en dévoilant ces associations ténébreuses qui conspirent incessamment contre le repos du monde, la tranquillité des familles, l'autorité civile, la Religion surtout. Vous aurez, je n'en doute pas, l'approbation de tous les hommes honnêtes et chrétiens. Inutile d'ajouter que vous avez la nôtre, avec nos encouragements et nos félicitations.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

† C.-A.,

Archevêque de Bourges.

..... Je lirai avec un très-vif intérêt le livre que vous venez de publier. Je crois qu'on pourrait aujourd'hui diviser à peu près le monde civilisé en deux camps, l'Église et la Franc-Maçonnerie. Ce sont les deux sociétés rivales, la cité de Dieu et la cité du monde. Malheureusement cette dernière, où toutes les passions humaines trouvent leur satisfaction, se peuple d'une manière effroyable.

C'est très-bien à vous, cher ami, d'avoir fait une brèche dans la place. Le *fort armé* se défend moins bien quand on voit le jour à travers ses murs. L'Église, du moins, a cela pour elle que plus on la connaît, plus on y pénètre, plus on l'aime; tandis que par les trous faits à la Franc-Maçonnerie on ne voit jamais que des horreurs..... Vous avez très-bien fait de publier, *in extenso*, les Lettres apostoliques relatives aux Francs-Maçons. Ce sont là les canons rayés pour démanteler la forteresse.

† FRANÇOIS,

Évêque de Carcassonne.

Nîmes, le 7 septembre 1867.

Je ne saurais vous dire pleinement avec quelle reconnaissance j'ai reçu, Monsieur, votre savant et irréfutable ouvrage sur la Franc-Maçonnerie. Il n'est pas de profondeur si ténébreuse dans les Loges où vous n'ayez porté la lumière; et quels sinistres mystères vous avez révélés au monde! Cette grande manifestation, triste, mais précieuse pour tous les hommes de bonne foi, prend pour moi le caractère particulier d'un bienfait. J'avais osé dire dans le temps que les sectes maçonniques ne

ressemblaient pas aux Conférences de Saint-Vincent de Paul, quoi qu'en eût dit quelqu'un, et que les unes et les autres ne constituaient point au même titre des œuvres de charité. Cette parole, je l'avoue sans détour, mais aussi sans remords, contenait un démenti plein d'audace et de vérité. J'en fus puni solennellement. Un oracle se rencontra pour déclarer, à la face de l'Europe, que j'avais outragé les chevaliers de la truelle et de l'équerre, en refusant de compter leur noble compagnie parmi les sociétés de bienfaisance. Mes convictions ne changèrent pas, vous le pensez bien. Elles changeront moins que jamais. Vous venez de rendre un immense service à ma thèse, en faisant voir à quel degré la Franc-Maçonnerie, par ses sombres initiations, par ses serments atroces, par ses horribles sanctions de la loi du secret, doit développer dans les cœurs des sentiments de philanthropique tendresse pour l'infortune, de respect filial pour les gouvernements, de sainte passion pour l'établissement de la vraie fraternité entre les individus comme entre les nations.

La Franc-Maçonnerie est-elle mieux une œuvre religieuse? Eh! sans doute. Ne croit-elle pas au *Grand Architecte de l'Univers*, ce type suprême des Maçons, et ne lui rend-elle pas hommage? N'a-t-elle pas un baptême pour transformer les enfants du Christ en *Louvetons* et en *Louvetonnes*? Ses *Vénérables* ne sont-ils pas aussi appelés à verser des *consécérations* sur la *Reconnaissance conjugale*, et à faire fumer des *cassolettes* en l'honneur de cette parodie sacrilège du mariage chrétien? Voilà ce que vous avez dit à merveille.

Faut-il au moins considérer la Franc-Maçonnerie comme une œuvre moralisatrice? J'avais eu l'affreux courage d'en douter; et voici, hélas! que vous me donnez encore raison. On en peut juger par votre effrayante, mais admirable étude sur la *Maçonnerie d'Adoption*. Dans quel monde céleste n'est-on pas introduit par les cérémonies de la vêtue et de la profession des sœurs *Franches-Maçonnes*? N'est-ce pas un pur et auguste spectacle que celui de l'*Hiérophante*, de la *Grande prêtresse* et de la *Sœur Discretion*, ajoutant de nouvelles fleurs à la guirlande de l'*Ordre de la Rose*? Chastes colombes destinées à vivre près du *Temple de l'Amour*, sous l'austère tutelle des *Chevaliers Philocoréites*. C'est naturellement dans cette pépinière de hautes vertus que se recruterait l'angélique société des *Femmes solidaires*.

Ainsi demeure-t-il constaté, par les documents authentiques et décisifs dont votre livre surabonde, que les statuts, la liturgie et les usages de la Franc-Maçonnerie sont un hideux mélange d'engagements et de pratiques impies, sacrilèges, odieux et ridicules. On ne peut sans opprobre se soumettre à cette honteuse discipline; et quand on pense qu'à notre époque une foule d'écrivains, même renommés, de magistrats, d'officiers, d'administrateurs, de banquiers, d'hommes d'Etat et même de Princes courbent la tête sous ce joug humiliant, et repoussent avec dédain le glorieux fardeau de la loi et de la vie chrétienne, on se

demande ce que sont devenus le bon sens et la vraie notion de l'honneur !

Quelques mots que j'écrivis, dans le temps, contre la Franc-Maçonnerie, m'attirèrent d'une foule de *Souverains — Princes — Rose-Croix*, une avalanche de récriminations et d'invectives. Vous êtes mille fois plus digne que moi, Monsieur, de ces insultes toujours précieuses pour le courage chrétien. Elles ne vous manqueront pas. Vous obtiendrez aussi l'estime et la reconnaissance unanimes de l'Episcopat, heureux de voir si hautement justifiées par votre ouvrage les Constitutions, ou plutôt les condamnations fulminées par le Saint-Siège contre les Loges maçonniques, si bien faites elles-mêmes pour être comparées à la caverne des tempêtes.

Veillez agréer, Monsieur, l'hommage de mon dévouement respectueux.

† HENRI,
Evêque de Nîmes.







Librairie F. WATTELIER & C^{IE}, 19, rue de Sèvres.

VIENT DE PARAÎTRE :

Les FRANCS-MAÇONS, ou les Sociétés secrètes, par A. de Saint-Albin, 2^e édition.
1 vol. in-8 de xxxiv-520 pages. 7 »

Les Chroniques de SIRE JEAN FROISSART, par Buchon, nouvelle édition, 3 vol. gr. in-8 à 2 col. titre et couvert. noir et rouge. 27 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

DOM GUÉRANGER (abbé de Solesmes)

Année liturgique : Avent, Carême, Temps pascal, tome I et III, 4 vol. in-18 à 3 75

Essai sur le naturalisme, 1 vol. in-8. 5 »

MIRVILLE (Marquis de)

Des Esprits et de leurs manifestations diverses, 6 vol. in-8 raisin avec deux Appendices. 47 »

BERTRAND (abbé)

Nouveau Catéchisme des Réunions de persévérance. 3 vol. in-8. 12 »

RAVIGNAN (R. P. de)

Clément XIII et Clément XIV, 2 vol. in-8. 14 »

GARAUDÉ (abbé)

La Guerre, ouvrage couronné à l'Hôtel-de-Ville, in-8. 4 »

NORE (A. DE)

Contumes, Mythes et Traditions des paroisses de France, 1 vol. in-8. 6 »

FÉLIX (R. P.)

Conférences prêchées à Notre-Dame en 1836, 1837, 1838, 1839, etc. 11 vol. in-8 à 3 10

BLANC (S^r Bonnet)

L'Infaillibilité, 1 fort vol. in-8 raisin. 6 »

LUQUET (Mgr)

De la Vocation, ou moyen d'attendre sa fin, 2 vol. in-8. 10 »

POIRÉ (R. P.)

La triple Couronne de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, 2 vol. in-8. 14 »

GUILLOIS (Ambroise)

Explication du Catéchisme, 4 vol. charpentier de 700 pages, 10^e édit. 12 »

Petits Sermons sur le Symbole des Apôtres, par Thomas. 8^e édition, revue et complétée par M. Guillois. 1 vol. in-12. 2 50

MANNING (Mgr)

La Mission temporelle du Saint-Esprit, ou Raison et Révélation, 1 vol. in-18. 3 »

DOM PIOLIN (de Solesmes)

Histoire de l'Eglise du Mans, 6 vol. in-8. 40 »

DE RHODES (R. P. Alexandre)

Voyages et Missions en Chine, 1 vol. in-8. 5 »

GONDON (Jules)

Réunion de l'Eglise d'Angleterre à l'Eglise catholique, 1 vol. in-8. 7 »

TRESVAUX (abbé)

Histoire de l'Eglise d'Angers, avec documents inédits précieux, 2 vol. in-8. 12 »

SAINT JÉRÔME

Œuvres choisies. 1 vol. in-8 Jésus sur 2 colonnes. 9 »

DE BONALD

Œuvres complètes, 7 vol. in-8. 36 »

RUFFIN (Chanoine)

Vie de Mgr Rey, Evêque d'Annecy, 1 vol. in-8. 5 »

CHARDIN

Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient, 10 vol. in-8. 40 »

BROUILLON (R. P.)

Missions de Chine, 1 vol. in-8. 5 »

BOTTA (Ch.)

Histoire d'Italie, 5 vol. in-8. 15 »

